LA TABLE RONDE

AOUT 1948

SOMMAIRE

CHRONIQUES

LECTURES

80



PROMENADES



DISCUSSIONS OUVERTES

ÉTUDE ET DOCUMENT

CORRESPONDANCE

MÉNAGERIE DOMESTIQUE

VOYAGE D'HIVER D'ÉLISE

La belle excentrique.

Élise part de la maison la nuit pour se rendre à B., près de Dreux, sans savoir où elle va. On l'attendait, à cinq heures et demie, devant la gare Montparnasse. Léonine, son amie, ne la voyant pas, dit à l'employé chargé du contrôle : « Quand le train va partir, une espèce de folle va « s'amener ». Laissez-la passer. Voilà son billet. » En effet, au moment où la locomotive siffle, mon Élise fait son entrée et on la pousse dans un wagon à bestiaux où elle se trouve seule. A chaque arrêt, elle descend et gagne un compartiment plus rapproché d'une voix qui l'appelle à tue-tête : « Caria, Caria. » A B. elles se sont rejointes et la promenade commence : plus de cinq kilomètres à pied. Enfin, le jour se lève, surprend mes danseuses au milieu de la forêt, où Élise compose dans son cœur son hymne au soleil.



Bientôt, arrive sur la route au-devant d'elles une troisième danseuse qui n'a jamais vu Élise que sur la scène et Dieu sait qu'il y a loin des spectacles houleux de « la

Belle Excentrique » à l'arroi d'aujourd'hui : « En effet, me voici, constate Élise, avec mes filets et mes paniers. Léonine et moi, nous achetons des poulets, du beurre? En êtes-vous marchande? » Mais déjà, Roseraie les conduit toutes deux chez des paysans à sa dévotion.



Or, la merveille, c'est que moi aussi, j'ai connu autrefois Roseraie, petite fille, à Chaminadour, où son père était directeur des Postes. Élise, en me racontant son odyssée, me jette comme une bouée : « Avoue qu'une danseuse ne ressemble à personne? » Là est toute son excuse et pourquoi s'excuserait-elle? Je me sens prêt à tout admettre tout d'un coup de sa part et avec tous ses défauts qu'elle vaut mieux que tout le monde.



Couchée à deux heures pour préparer son départ, elle s'était levée à quatre et après une journée monstre, à huit heures et demie du soir, je la cueille sur le quai, écrasée de bagages, aussi alerte que si elle venait de se réveiller et n'avait en mains qu'un mouchoir et un éventail. Du plus loin qu'elle m'aperçoit, elle court, si heureuse de me revoir que je suis bien obligé de croire qu'elle m'aime ou du moins qu'elle n'aime personne plus que moi et je reconnais que je l'aime aussi beaucoup plus que je ne sais moi-même, mieux, que je la préfère, autant dire, à tout le reste.

J'imagine si bien ce qui s'est passé entre elle, Léonine et Roseraie. On a parlé, parlé. On s'est exaltées ensemble. Élise a fait de son mari un portrait si flatteur que c'est à ce « Marcel » composé par elle de toutes pièces, plutôt qu'à moi que va cette fête, que s'adressent les caresses et l'enthousiasme de son retour.



De dix heures du soir à une heure du matin, elle joue avec le canard de Barbarie qu'elle a rapporté. Elle range ensuite avec amour les vivres dans le garde-manger, ses accessoires de toilette dans ses placards, passionnée cette nuit pour sa maison retrouvée et je suis dans sa maison, dans son lit : sans moi, il lui manquerait quelque chose? quelqu'un.

Cependant, je cherche en vain le sommeil; la chasse à courre aux objets qu'elle mène autour de moi et son pas lourd d'opulente carienne tiendraient un bataillon éveillé. A la fin, ma colère éclate : « Il est peut-être plaisant, risquai-je, de considérer de loin ou dans un livre la vie d'une folle, mais de la partager c'est impossible, intolérable. Pour moi, je t'avertis, je n'en peux plus. » L'ordre fait partout, elle ne répond pas; il ne lui a jamais importé que d'achever ce qu'elle a une fois entrepris et il ne lui reste plus que des papiers à classer : litiges avec son contrôleur, avec le percepteur, avec les compagnies du gaz et de l'électricité. En éteignant, elle m'annonce que beaucoup d'erreurs d'écriture ont été commises à mon avantage et à son préjudice par l'administration des contributions, mais que grâce à ses recherches, elle obtiendra des rectifications et des compensations à son profit.

Ainsi moralement dégrevée, moi grevé, elle se coule dans les ténèbres et : « Chéri! » de sa voix la plus tendre, chaude, irrésistible.

Sur un ton nouveau, impavide, grave : « Il n'y a plus de « chéri ». Il n'y a de couché à côté de toi qu'un homme irrité, décidé à en finir. » Elle se tait. « Tu es du soir, moi du matin; nous passons la moitié de nos nuits à nous empêcher mutuellement de dormir. Cela ne peut durer plus longtemps. »

Est-elle suffoquée, interloquée par une attitude aussi

imprévue de ma part? Après quelques réflexions qui hésitent d'abord entre le plus grand trouble et une parfaite indifférence, elle décide : « Eh bien! tu pars, c'est entendu. Je vais donc organiser ma vie autrement, je veux dire, sans toi. Ma salle à manger installée dans notre chambre, je coucherai dans l'atelier. » Voilà, ce n'est pas plus difficile. Comme ma sœur, après la mort de notre mère : on change les meubles de place : le lit mortuaire ou le lit nuptial déménagé; le tour, la farce est jouée. Déjà, en imagination, elle efface les empreintes de mes pas et décrit d'avance les nouveaux circuits de sa farandole endiablée, désormais solitaire. Du mari, il n'est plus question. Doucement : « C'est bien dit? Tu me quittes? Ne me le laisse pas croire trop longtemps ou habituée moralement à ton absence, je regretterais que tu te ravises? », quand je la sens de ses deux bras qui me serre de plus en plus près.

Élise et ses contradictions.

Élise antisémite est admirable, quand elle parle de son amie Léonine qui est juive : « Je l'aime quand même, dit-elle, et la vie est ainsi faite que par moment, désarçonnée, je ne sais plus ce que je pense. Personne en effet, elle exceptée et moi, n'aurait eu l'idée d'une pareille aventure, de partir dans la nuit, par ce froid, au milieu de l'hiver, malade comme elle est, à en mourir, de s'imposer après deux longs voyages dans le métro et dans le train, cinq kilomètres à pied dans un pays inconnu, pour arriver avant l'aube chez des châtelains en chemise qui nous accueillent, sans nous voir, à la lueur de lanternes et se dépêchent de mettre le feu aux bûches de leur âtre, pour nous réchauffer. Les pieds sur les chenets, on étudie le cadastre sur un plan, avant de sortir, belles matineuses et acheteuses à l'occasion, visiter les communs et les écuries. »



Élise bat la campagne pour dénicher un canard de Barbarie et me rapporte une brassée d'histoires : celle par exemple de l'homosexuel dont elle a fait là-bas la connaissance et dont elle ne peut pas plus admettre la pédérastie que nier la science et la patience. Et voilà qui la torture : d'être obligée de reconnaître que la présence d'un vice ressemble à celle d'un malheur, d'une catastrophe. Comme il est dommage qu'on ne puisse pas tout lui refuser, à ce garçon, excepté le ridicule. Ainsi, toute vertu ne lui est pas interdite ni toute grandeur.

Élise est de trop bonne foi, pour ne pas revenir sans cesse sur des mérites qu'elle avoue sans doute à contre-cœur, mais justement c'est pour cela qu'elle y revient : « En voilà un qui ne sait que peu de choses, proclame-t-elle, mais Dieu ! qu'il sait bien ce qu'il sait ! Il faut l'entendre parler des pattes des poules et le voir les examiner à la loupe, les poncer, les passer au pétrole et leur préparer des chemins de sable. Les paons surtout n'ont pas de secrets pour lui. »



Élise invente vraiment sa vie : elle suscite les événements et les êtres et comme elle est libre ! Elle a beau n'avoir aucun goût pour les juifs, c'est Léonine qui est juive qu'elle aime et elle a beau détester par-dessus tout les anormaux, l'amateur de gallinacés a droit devant elle à toutes ses qualités et c'est ici qu'elle me réconforte et me confond, comme un miracle vivant d'héroïsme intérieur, voisin de la sainteté, vu sa nature entière : « Seulement, conclut-elle, comme pour mettre toutes choses au point et chacun à sa place, tu le sais, n'existent vraiment pour moi que toi et les bêtes. »

La bonté.

Encore : « Sais-tu ce que m'a dit l'Eunuque? — Non. — Qu'avec la tête que j'ai, je ne peux pas être bonne ou seulement dans les grandes occasions, jamais de parti pris, toujours malgré moi. »

Bien vu, cette bonté due à un simple effet de surprise. Devant certains malheurs peu communs, Élise, atterrée, s'arrête et, dans un élan qui ne la consulte pas, arrache sa robe et la donne, à peu près comme on se jette à l'eau pour ne pas se noyer ou dans le feu pour ne pas se brûler : « Dans l'abondance abominable, dans la souffrance on ne peut que l'adorer », s'exclame-t-elle, en parlant de « l'homme », à propos de soldats errants sur la route et affamés qui ont refusé son aumône, fâchés. Ils ne voulaient devoir l'argent dont ils avaient besoin qu'à leur travail.



La bonté, ce qui lui est le plus étranger, qu'elle découvre au passage, se demandant tout d'un coup ce que c'est que ce pays étrange qu'on aperçoit de loin, du train, où tout semble à l'envers; quelle en est la température, la faune, la végétation; pourquoi elle n'irait pas, elle aussi, faire un tour et jusqu'où elle irait, elle en est curieuse : seulement, elle devine tout de suite qu'elle ne s'y plaira pas et se rencoigne dans son compartiment : on a failli avoir chaud.

Par exemple, elle prétend être allée hier à Dreux chercher des victuailles pour moi et, en rentrant, elle dépose sur la table un pâté de tête de cochon; elle en fait cinq parts égales, m'en jette une, en jette une seconde à Thérèse, se sert la troisième, mais la sienne est si vite avalée qu'elle s'octroie la quatrième, avant que nous soyons venus à bout des nôtres. Et en avons-nous enfin fini, nous la regardons déglutir la cinquième qui est tombée comme par

enchantement dans son assiette. Elle a fait sans doute ce raisonnement : qu'elle avait couru toute la journée, qu'elle avait donc plus que nous besoin de se refaire et qu'après tout, si nous disposions chacun, la servante et moi, d'une part, c'était grâce à elle qui était allée la chercher si loin; qu'il était bien légitime que sa quête ou sa chasse lui rapportât trois fois plus qu'à nous, fainéants qui n'avions que la peine de nous mettre à table. Du geste : « Vous qui l'aimez, reprenez du chou. » Nous comptions sur les confitures : « Inutile de descendre deux étages pour en chercher le pot, déclare-t-elle; je n'ai plus faim. »

★

Se mêle-t-elle d'être bonne? elle n'est qu'espiègle. Et encore, sans penser à personne. Son défi ne concerne qu'elle. Élise se fait une niche.

★

Élise est vraie. La seule approche d'une pimbêche lui donne la jaunisse : « Mais que cette petite vendeuse de chez Potin, me confesse-t-elle, m'a fait du bien ce matin, qui a su me répondre, à m'en clouer le bec. »

L'ânesse et le lapin bleu.

Élise maintenant me décrit l'ânesse de Roseraie, le bel œil immense où l'on se mire comme dans un étang ombragé de cils pleureurs; la frange de la crinière coupée à la Ninon, qui donne à ce visage de bête un air de femme.

Quelqu'un m'avait raconté autrefois le roman d'une poule et d'un chat qui vivaient, autant dire, maritalement, habitaient le même chenil abandonné, jouaient du matin au soir dans la même cour et dormaient la nuit ensemble, enlacés.

Roseraie trouvait son ânesse nerveuse, deux ans plus tôt, et avait voulu la faire couvrir mais, farouche, la vierge s'était refusée aux approches renouvelées des mâles, bien décidée à n'aimer de sa vie qu'un lapin bleu qui d'ailleurs l'adorait.

— Dès qu'on met celui-ci en liberté, raconte Élise, il cherche des yeux son amie et l'a-t-il aperçue, il court au-devant d'elle qui se porte à sa rencontre, les narines dilatées, comme elle sourirait. Face à face un instant, ils se regardent et les jeux commencent, lui gambade autour d'elle, décrit des cercles, se cache, reparaît; elle piaffe, caracole, rue, en surveillant de près les écarts de ses sabots, de peur d'écraser ce qu'elle rêve d'embrasser et, en effet, revenu à son point de départ après cette fête, Jeannot se hisse peu à peu sur ses pattes de derrière, comme s'il faisait le beau, tout son petit corps tendu s'étire, tandis que Nanine de son côté baisse la tête, jusqu'à ce que leurs souffles d'abord mêlés, leurs museaux se touchent. Ce n'est pas tout; parfois de leurs caches sortent les langues et discrètement, pudiques, elles s'effleurent, comme si chacun à la salive de l'autre goûtait, tendresse ou sensualité partagée? Ce contact rapide à un baiser ressemble, mais peut-être et qu'en savons-nous? n'est-ce là qu'une politesse, une manière de salut ou d'hommage courtois, seulement un peu plus intime qu'un échange de regards.

On se rejoint, on s'approche, comme on peut, deux espèces, deux mondes, si peu faits pour communier ensemble, pour entrer en rapport; on invente des privautés. Au moins, chacun par là connaît la saveur de l'autre et, nanti d'un peu de sa substance, ne s'éloigne que pour le plaisir de revenir à la cérémonie.

Les porcs.

Élise. — Après l'âne, c'est l'existence du porc qui m'importe le plus.

Moi. — Si la création est un langage, elle ne serait pas complète, privée de ce signe, aussi indispensable à l'imagination que certaines idées à l'intelligence, aussi indispensable à la connaissance de Dieu que n'importe lequel de ses attributs. C'est par là qu'on a jour sur les ressources de son inépuisable fantaisie.

Élise. — Quatre porcelets paissaient dans un pré autour de la ferme. Un chien noir énorme les contenait, mais leur courage n'avait pas de bornes. Devant le molosse ils ne fuyaient pas, sans se retourner chaque fois au dernier moment, pour le voir et recevoir ses attaques en face. Étaient-ils pris de flanc, leur volte-face avait l'élégance d'une figure de ballet ou de haute lutte. Sauf cette bravoure imprévue, leur solennité repue était comique.

Moi. — Ridicule jamais : c'est là notre domaine propre, exclusif. Nous parlons. Toute bête a sa dignité, son air de mystère ineffaçable qui l'en préserve; elle est muette. Chaque animal, une confidence ou un masque, fait irruption à son tour dans le temps, dans le champ de notre regard, comme un symptôme de l'Éternel.

Jugement dernier.

Une voix, cette nuit, a murmuré à mon oreille :

— Savez-vous que ce sont les animaux qui ont partagé intimement notre vie qui seront appelés à nous juger. Personne ne nous connaît mieux et ne se fait de nous sinon une idée, une image plus juste.

Mais ne craignez rien. Même si on l'a maltraité, aucun ne demandera le châtiment de personne. Ce ne sont pas des hommes.

Ils se contenteront pour toute récompense ou pour toute vengeance de murmurer à l'oreille de leur ancien maître (car pour une fois ils parleront) le surnom déplaisant ou flatteur et parfois touchant qu'à son approche dans leur pauvre cœur ils lui donnaient.

Et voilà! en fait d'anges et de trompettes et de tonnerres de Dieu, ce sera tout et ceux qui ont à grand renfort d'apocalypse monté un Jugement dernier de première classe, en seront pour leurs frais.



Quelle trouvaille de la part de Mme de Grignan d'avoir considéré « les animaux raisonnables » comme une simple secte parmi les autres, si elle n'était devenue cartésienne!

Bénies soient les bêtes étranges qui se mirent dans le fond de mon âme, sensible surtout à ce qu'il y a de commun entre elles et moi et Dieu qui, dans le Tout, ne faisons qu'un.



Élise apporte de l'eau à mon moulin ce soir, en prétendant que souvent les bêtes nous inquiètent comme une parole divine, comme une présence voilée de la divinité qui nous observe, nous éprouve et nous juge; qu'il y a par instant dans leur attitude une vérité surhumaine, comme une sorte de pitié ou de dédain qui vous rejette à votre place et que sans doute les païens qui les adoraient étaient moins trompés par les apparences que maints chrétiens qui les ignorent ou les sous-estiment, les méprisent, comme des inférieurs, des esclaves nés qu'on peut maltraiter, dont on a le droit d'abuser à plaisir et sans merci.

Visite de l'amateur de gallinacés.

Il nous entretient d'abord longuement naturellement de l'importance de la propreté des pattes chez le coq et la poule; de la nécessité de nettoyer au pétrole chaque ergot tous les jours et de ménager près du poulailler un tapis de

sable fin qu'ils piétineront, pour débarrasser leurs onglons des ordures qui les souillent, etc.

Pour varier le propos, j'entonne :

« Cette Jeanne Gazonneau, dont la bonne était la sœur de la bonne de ma sœur, que de fois j'ai dû, petit garçon, la rencontrer, petite fille, sur la route de Limoges où juchait son lycée! » Précieuse choquée, en agitant ses petites mains comme des ombelles, où s'abritaient ses cris, l'amateur :

« Oh! monsieur, comment un homme comme vous, si fin, artiste jusqu'au bout des cheveux, peut-il appeler Roseraie Jeanne Gazonneau? Vous ne sentez donc pas toute la poésie accumulée, comprimée par les siècles dans ces trois syllabes, d'une « exquisité » inouïe : Roseraie? et vous leur substituez, vous, vous, sans que la délicatesse de votre bouche en souffre autant que celle de notre ouïe, la prose de Gazonneau. »

Gazonneau, fi, fi!

Pour porter au comble de la torture le martyre de cette quintessence, j'insiste aussitôt sur les hasards mutins qui nous réunirent à vingt ans Jeanne Gazonneau (il n'était pas encore question pour elle de Roseraie), le professeur Fouassier et moi autour de la table du censeur Chicoulant, au lycée Carnot, en 1908.



Autant de souvenirs effleurés, autant d'âmes, autant d'histoires : celle par exemple de cette Henriette l'Admirable, sœur d'Euphémie, morte au service de Jeanne et peut-être des services qu'elle lui a rendus. Les petites Maudeux! l'aristocratie de la servitude! « Comme il y a des dynasties de rois, il y a des dynasties de domestiques », n'est-ce pas, Mlle Boudot? n'est-ce pas, Ernestine? Henriette et Euphémie étaient capables d'administrer des empires et elles se contentèrent toute leur vie de gouverner sa maison et leur maîtresse, par amour, dans une sorte

d'adoration perpétuelle et un jour, en faisant bouillir cette pauvre marmite, elles sont tombées d'inanition le nez dessus.

A propos de Fanny Tonet (que le monde est petit!), devenue Mme Chicoulant, comment ne pas rappeler un mot de ma mère, un jour que Fanny, glorieuse, lui disait devant son mari au milieu de notre magasin : « Marie, qui eût pensé, quand nous étions toutes les deux pensionnaires chez les Sœurs de la Croix, qu'un jour vous seriez la femme d'un boucher? — A cela, rétorque ma mère, il n'y a rien de bien rare, mais que Fanny Tonet ferait une chute dans la neige de l'avenue Varillas et que M. le proviseur se trouverait justement là qui l'aiderait à se relever et l'épouserait, pour le prévoir, il eût fallu beaucoup d'imagination. »

★

Élise montre ses photographies :

— A partir d'ici, je suis entrée dans la danse.

★

L'AMATEUR. — Je suis né sous le signe des Gémeaux.

ÉLISE. — Moi des Poissons.

Et comme nous nous asseyons pour le thé, moi : « Je suis le Lion, mais je ne prendrai pas tout. »

★

Revenant aux photographies, indignée, Élise :

— Oh! tu lui as montré ça! elle, vue de dos, toute nue.

L'AMATEUR. — Comme ils sont heureux! mais je vous le dis, en vérité vous ne vous connaîtrez jamais, si vous mourez le même jour. Celui qui mourra le dernier connaîtra l'autre.

Le paon.

Bien curieux, ce garçon au désespoir d'être homosexuel. Il nous affirme qu'il a été amoureux d'une seule femme, notre amie A. Mais : « Il y a longtemps que vous ne l'avez vue? de plus en plus « fermée. » Il ajoute qu'il pouvait être sauvé par elle, mais qu'il est trop tard, qu'il ne saurait plus l'être non plus par la solitude, ni par la religion, seulement peut-être par...

Il cherche.

Je souffle : — Par une forme.

Il accepte : — Je le crois, celle du Paon.

Il s'est voué en effet à l'étude des gallinacés d'abord et du paon spécialement maintenant.

Aussitôt de s'exalter, de se tordre les mains, de renverser la tête :

— Oh! madame. Oh! monsieur, si vous saviez ce que c'est que ces animaux-là, avec cette « graande » machine qu'ils ont hâte de montrer, qu'ils sont toujours occupés à déployer, à replier. C'est étourdissant, c'est éblouissant, c'est excitant... cet effort, cette féerie. Avec angoisse j'attends le spectacle et on souffre pour eux, si tendus. Ah! je ne peux pas vous dire ce que c'est pour moi que le paon.

— Mais si, mais si, vous nous l'avez parfaitement dit.

MARCEL JOUHANDEAU.

LA RÉVOLUTION NÈGRE

I. — Plastique nègre et cubisme

Au musée de l'avenue de Tokio, une vitrine expose un fétiche et trois masques nègres. Et une pancarte nous apprend que, « à cette source d'inspiration, les cubistes se sont renouvelés ». Mais, quand nous levons la tête, nous apercevons au mur des tableaux de Léger, de Gris dont le rapport avec ces masques et ces fétiches n'apparaît pas du tout. Un des tableaux de Gris représente : le petit déjeuner. On voit le bol de café au lait, le journal... Pour peindre ces objets fallait-il que Gris « renouvelât une inspiration au contact de l'Afrique »?

Qu'on poursuive l'enquête; la déception se renouvellera sans cesse. Heureux si on évite l'erreur des personnes qui ont vu clairement une tête nègre dans un tableau de Picasso lequel représentait, en fait, une mandoline renversée. Vlaminck découvre les statuettes d'Argenteuil, mais elles ne « passent pas dans sa peinture »; le masque blanc ne passe pas davantage dans celle de Derain, ni dans celle de Matisse. Et à la vérité il est douteux que les cubistes se soient, beaucoup plus que les fauves, servis d'éléments empruntés à la plastique nègre. On ne les trouve guère plus chez Gris que chez Derain.

Ainsi, quoique on se sente un peu gêné de contredire Vlaminck en des matières où il est, de tant de façons, si bien qualifié, on comprend mal qu'il écrive : « *Les formes, les cylindres, les cubes, les transpositions linéaires dont le cubisme tirait ses applications étaient d'origine nègre et leurs véritables créateurs étaient nés au Congo et sur la Côte d'Ivoire.* » Quand nous ne serions arrêtés ici par le démenti formel de Picasso, nous le serions par

la vue des tableaux cubistes et par le sens commun. Quel monopole détenaient les nègres sur les figures que Vlaminck dénombre? Les cylindres? On les voyait partout, depuis les chapeaux hauts de forme jusqu'aux gazomètres de Saint-Denis. Les cubes? Les marchands de jouets les vendaient par milliers de boîtes, ils formaient, avec les grecques, un des motifs de carrelages les plus répandus dans les cuisines et d'ailleurs la régie en fournissait abondamment les peintres sous les espèces du paquet de scaferlati. Fallait-il les chercher au Congo? Non, les véritables créateurs des formes dont le cubisme tirait ses applications n'étaient pas nés sur la Côte d'Ivoire; ils s'appelaient Léger, Braque, Gris, Picasso... C'étaient des peintres français, certains d'origine espagnole.

Si on leur intentait, au nom du Nègre, une action en plagiat, il leur serait bien facile de répondre en invoquant contre lui des antériorités. Ces cubes? Ils se trouvent chez Cézanne. Ce buste? Il n'est pas africain mais sumérien. Ces « formes », dont le caractère étrange vous scandalise? Interrogez un maître d'école, il les voit tous les jours dans les cahiers des candidats au certificat d'études. Telle tête de Modigliani évoque un masque africain. On montrera facilement qu'elle vient de telle mosaïque byzantine, de tel primitif siennois ou bolonais, ce qui n'est pas surprenant puisque Modigliani vient d'Italie.

Le plus inquiétant, c'est que les rencontres de la peinture moderne et de l'art africain semblent plus nombreuses, dans les années qui précèdent, que dans celles qui suivent la guerre de 14. Elles abondent dans la peinture de Picasso à l'époque où il affirme qu'il ne connaissait pas encore le musée d'ethnographie, et elles deviennent très rares dans la peinture des surréalistes qui sont nourris de fétiches, de masques, de tikis et d'idoles. A cette époque, l'influence nègre s'est énormément propagée. Les noirs ont conquis sur les champs de bataille leurs droits à une égalité politique réelle, ils sont devenus les camarades de combat des Français et Américains, les noirs africains font partie, en Allemagne, des corps d'occupation. La musique de jazz se répand dans toute l'Europe. Montmartre est plein de cabarets où les danseuses et les danseurs nègres préludent au triomphe de Joséphine Baker et d'Al Johnson. M. Paul Guillaume expose ses admirables collections. Et dans les tableaux de Mas-

son, de Miro, pleins pourtant de poissons, d'oiseaux, d'insectes réels ou imaginaires, aucuns des animaux représentés ne rappelle, fût-ce de loin, ceux que les artistes d'Afrique ont sculptés, avec tant de puissance.

En somme, le nègre est partout et tout se passe comme s'il n'était nulle part.

Ce phénomène bizarre paraît moins étrange quand on s'aperçoit qu'il se reproduit fréquemment dans l'histoire. L'Europe a connu deux grandes révolutions culturelles avant l'irruption des arts primitifs. L'une se produit à la fin du XVIe siècle, c'est la Renaissance, l'autre au début du XIXe siècle, c'est le Romantisme. L'une et l'autre, comme l'ère moderne, semblent liées à un certain engouement : pour la Renaissance le retour à l'antique, pour le romantisme, le retour du gothique. Rien de plus éclatant que ces conversions véhémentes. Les artistes du XVIe siècle ne peuvent parler de la sculpture antique sans de véritables transes, les romantiques sont véritablement enivré d'avoir redécouvert la cathédrale, et le chateau, les tours ds Notre-Dame, les donjons de Walter Scott, les gargouilles, les bords du Rhin, les hennins, les souliers à la poulaine, toute la défroque merveilleuse d'une culture qui fut celle de leurs ancêtres et dont ils retrouvent la grandeur. Le gothique règne de Chateaubriand à Victor Hugo; gothique le Faust de Gœthe, et le Guillaume Tell de Schiller et les récits d'Augustin Thierry, Michelet compose sa sublime histoire. Alexandre Dumas fait jouer la *Tour de Nesle*, Balzac met son point d'honneur à écrire en français gothique ses contes. Mais de même qu'au musée de l'Art moderne, on cherche en vain les masques nègres, de même on cherche vainement des formes empruntées au gothique dans les salles que le Petit Palais consacre à la peinture romantique. Pas plus de gargouilles dans les tableaux de Delacroix, de Ingres, de Chasseriau, que de fétiches dans ceux de Juan Gris et de Marcoussis. Mme Rivière, avec son châle, succède paisiblement aux portraits de David, d'Isabey. Les grands tableaux de Delacroix continuent avec sérénité le grand style du Titien, de Rubens, de Véronèse. Même l'*Entrée des croisés à Constantinople* évoque plus le style du Tasse et l'art renaissant que celui de la cathédrale. Son « poêle dans

son atelier » rejoint les intérieurs de Chardin. La révolution accomplie, dans la politique et dans le goût lui-même, ne rompt nullement la chaîne aimantée qui relie ces peintres aux peintres leurs prédécesseurs. En un certain sens tout se passe comme si Victor Hugo n'avait pas redécouvert Notre-Dame. Le gothique en 1830 comme le nègre en 1910-1920 règne et ne gouverne pas.

Et Rodin a montré que la sculpture et la décoration renaissantes procédaient de la sculpture médiévale, d'un mouvement tout naturel et continu, malgré l'exhumation solennelle des statues antiques. « La consolé si accentuée par la Renaissance est gothique par sa forme générale, par sa ligne. Le tympan se déroule et revient en rinceaux. C'est la Renaissance, la déclinaison de la même pensée... » On a retrouvé l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, on est obsédé par eux, on est plein de l'enthousiasme qu'ils vous communiquent, et, si on ne les eût pas retrouvés, rien sans doute, dans le plan plastique, n'était changé.

Et nous sentons bien que si la porte du musée d'ethnographie eût été fermée, Picasso eût quand même peint ses tableaux. Ce nez de Cléopâtre, aussi, doit être coupé. La création des formes, et la dialectique de cette création comportent à la fois plus de liberté et plus de nécessité. Elles ne se meuvent pas dans le plan de l'accident, ni dans celui de l'engouement. Fût-il vrai que Picasso ait vu, avant 1907, des masques et des fétiches, les *Demoiselles d'Avignon* ne viendraient pas du Dahomey.

Un artiste est d'abord ce qu'il est. Il tâche de « s'exprimer », de « se réaliser », de traduire « ses sensations coloriées » comme dit Cézanne et il est ensuite le successeur de ses prédécesseurs immédiats comme montre Malraux. On est soi, et on est le fils de son père. Avant d'être le petit-neveu de son trisaïeul. Ni les découvertes contingentes de l'Archéologie, ni les soubresauts de la mode ne peuvent grand-chose sur la poussée irrésistible par laquelle les formes engendrent les formes. Attribuer aux œuvres de l'art africain l'importance que Vlaminck leur prête reviendrait à admettre dans la coulée de l'art français une rupture soudaine, peu compatible avec la démarche ordinaire de l'art et d'ailleurs avec celle de la vie. Nous sentons bien que, depuis Ingres et Delacroix, jusqu'à Masson, Miro et H. Balthas, la peinture française continue, d'un seul jet. Qu'elle

va, de père en fils. Sans doute, il y a des fils respectueux et des fils rebelles. Chasseriau est pour Ingres un fils plus respectueux que Manet. Mais l'Écriture enseigne que le fils prodigue n'est pas, à un moindre titre que son frère plus docile et plus sage, le fils de leur père commun. Le fils continue le père et s'émancipe de lui. Parfois, pour dégager sa personnalité propre, il invoque l'aïeul ou un étranger dont le prestige a ébloui son enfance : ainsi Lautréamont pour le comte Walewski. Cela ne trompe guère le psychanalyste, il sait que c'est quand même le père qui est en cause. Quand Musset en appelle à Régnier, à La Fontaine, c'est à Lamartine qu'il en a, quand Renoir se réclame des couleurs claires de Carpaccio et des « vieux maîtres », c'est que les noirs de Courbet le fatiguent. On aura toujours raison quand on montrera qu'un tableau cubiste vient de Cézanne et pas de la Côte d'Ivoire. Comme on aura toujours raison quand on relie les impressionnistes aux romantiques ou l'Art renaissant à l'Art gothique.

En tant que créateur, l'artiste subit beaucoup plus son hérédité spirituelle que les « influences » dont lui-même se réclame. Proust aime les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Mille et une nuits*, et Balzac. Mais son œuvre est moins une large fresque, pleine de personnages divers et de contes, qu'une analyse de sa propre vocation littéraire. Il reste infiniment plus proche de la correspondance de Flaubert et de *Sous l'œil des barbares* que de Shéhérazade. On ne ressemble pas à ceux qu'on préfère mais à ceux dont on procède. Chateaubriand préfère Bossuet, mais procède de Rousseau.

Art et Mode.

C'est pourquoi l'artiste a beau être souvent d'une extrême sensibilité à la mode, il ne la suit guère. Les « Jeunes France » ne rêvent que de jeunes gens très pâles et de jeunes filles chlorotiques, des fleurs coupées : Ophélie; en peinture, cela donne : le Bain turc et les Femmes d'Alger. La « République des ducs » est obsédée par le « convenable »; en peinture cela donne les blanchisseuses de Degas, et les bonnes de Renoir. Les années 1920 sont, pour Paris, pour toute l'Europe, des années de libertinage, elles sont pour la peinture des années de grande austérité.

L'artiste qui suit la mode semble condamné par lui-même à rester un artiste de second plan : Carmontelle ou Constantin Guys, ou Boldini, pas Corot, Winterhalter, pas Cézanne. Le grand artiste semble d'instinct marcher à contre temps. Les femmes font tout pour maigrir? Matisse peint des odalisques, et Picasso les déesses les plus plantureuses qu'on ait vue depuis Rubens. Les Ballets Russes suscitent dans Paris une orgie de couleurs vives? Les cubistes, pour plusieurs années, se vouent au gris et au brun... La France truculente de la Fronde donne : Philippe de Champagne et Poussin. La France puritaine de Mme de Maintenon produit Watteau.

La mode procède par contrastes, par soubresauts brusques. Elle passe des extrêmes contorsions de 1900 à l'extrême sécheresse de l'architecture moderne, de même que le gouvernement passe du rigorisme de Saint-Just aux relâchements de Barras.

L'art ne peut pas suivre ce train parce que l'artiste ne fait pas comme il veut, mais comme il peut. Il ne faut qu'un moment aux coiffeurs pour couper les cheveux des femmes, ou les teindre, ou les surcharger de postiches, mais un peintre ne peut pas modifier si vite sa palette ou son trait.

Art et Critique.

C'est un des motifs pour lesquels nous trouvons sans cesse un si profond décalage entre les œuvres des artistes et les commentaires qu'elles suscitent.

Le critique est souvent un journaliste. Il arrive devant les toiles gonflé de l'atmosphère qu'il vient de respirer. Rochefort trouvera donc « Dreyfusarde » la peinture de Cézanne. La critique cherche, d'instinct, à faire les tableaux dans un univers qui n'est pas le leur. Aussi le sottisier de la critique d'art est-il, probablement, le plus épais de tous. Et le dialogue du critique et du peintre un des plus acerbes. « Le critique? un monsieur qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas » dit Degas. Et Masson propose une variante. « Un monsieur qui s'occupe de ce qu'il ne regarde pas. » Il faut avouer en effet que le pourcentage d'erreurs grossières excède de beaucoup ce que supposerait le simple calcul des probabilités. Huysmans explique la peinture de Cézanne par une maladie de la rétine. Diderot met Greuze très au-dessus de Boucher et sans doute Vernet très au-dessus

de Chardin. Voltaire écrit dans le *Siècle de Louis XIV* que la peinture française commence avec Poussin, excluant avec tranquillité Clouet de la peinture. Il établit la liste des grands peintres. Il y inscrit en très haute place Santerre, il y inscrit Parrocel et Caze mais pas les Le Nain, ni Georges de la Tour, ni Philippe de Champagne ni d'ailleurs Watteau.

Assurément, chacun est, en toutes matières, sujet à l'erreur. Il semble pourtant qu'ici on ne soit pas devant un mécanisme mal dirigé, mais devant un mécanisme radicalement inadéquat à son objet. On dirait que l'histoire de l'art n'est pas l'histoire de l'art mais l'histoire de l'histoire de l'art, qu'elle traite de quelque chose qui n'est pas réellement la peinture mais les incertitudes des tableaux et des peintres, hors de la peinture.

Certes, la critique peut se tromper dans tous les domaines où elle s'exerce (Sainte-Beuve n'imagine pas une seconde que Baudelaire soit un aussi grand poète qu'André Chénier). Mais en peinture, elle fait plus que se tromper : elle déraisonne et très vite elle délire.

Le plus inquiétant, c'est que dans ce vaste concert d'insanités, les peintres eux-mêmes, et les plus grands, tiennent bien leur partie. C'est Manet qui adjure Monet de faire comprendre à Renoir qu'il devrait renoncer à la peinture, puisque « ce n'est évidemment pas là son affaire ». Et c'est Renoir, si compréhensif, si bienveillant qui conseille à ses amis de liquider leurs Van Gogh. On est accablé, quand on voit Zola incapable de comprendre Cézanne, alors qu'il a été l'avocat des impressionnistes et que Cézanne est son ami d'enfance. Mais enfin les bourdes qu'il profère c'est Cézanne lui-même qui les lui inspire, et les autres peintres qu'il fréquente ne l'ont d'ailleurs pas désabusé.

Il faut admettre sans doute que l'artiste qui parle n'est pas l'artiste qui peint et qu'il l'engage fort peu. L'artiste qui parle devient un critique et participe aux risques d'ailleurs terrifiants du métier. Quand Balzac déclare : « J'écris à la lumière de deux flambeaux, la Religion et la Monarchie », il est bon de ne pas oublier que ce propos est tenu par M. Honoré de Balzac et non par l'auteur de *La Comédie humaine*. En effet, les « flambeaux » de Zola étaient plutôt : la Science et la Démocratie.

Mais dans le fait Nana ne justifie pas plus la Démocratie qu'Esther Van Gobseck la Monarchie, Saccard ne prouve pas plus la valeur de la science que Nucingen la vérité de la religion.

Picasso déclare à Michel Leiris : « Je trouve scandaleux qu'une femme peigne une pipe puisqu'elle ne fume pas la pipe. » Bon gibier pour les commentateurs ! Picasso n'a pas tort; il veut dire, je pense, que la peinture est un langage et que les peintres devraient parler de ce qu'ils connaissent plutôt que de ce qu'ils ignorent. Mais il est bien entendu que le personnage qui le dit n'est pas le Picasso qui peint : c'est son frère. Car on peut douter que Picasso sache effectivement jouer de tous les instruments de musique qu'on voit dans ses tableaux. On n'est pas sûr que Vermeer, qui met un trombone dans les mains d'un de ses modèles, ait joué du trombone. Le Picasso qui peint fait comme Vermeer; si un instrument de musique le séduit par sa couleur ou par sa forme il le peint, sans se soucier si cela ou non est « monstrueux ». Évidemment le Picasso qui parle est un personnage avec lequel Picasso entretient d'excellents rapports, aime à plaisanter, son ouvrage une fois faite, mais auquel il interdit la porte de son atelier.

Son frère. Il arrive que ce frère le comprenne très bien. Comme Théo comprend Vincent Van Gogh. Certaines sœurs de grands hommes ont merveilleusement deviné leur génie. Exemples : Jacqueline Pascal, Eugénie de Guérin, Lucile de Chateaubriand, Henriette Renan. D'autres, au contraire, semblent frappées de cécité : Isabelle Rimbaud, Mme Förster Nietzche.

De même certains artistes sont très lucides : Delacroix. D'autres le sont moins; Ingres crie : Vive Raphaël et peint *Le Bain Turc*. D'autres ne le sont pas du tout : ainsi le douanier Rousseau qui se regarde comme un humble satellite du grand astre Bouguereau.

Cubisme, impressionnisme, époque nègre, retour à l'antique, retour au gothique, autant de mots, d'idées surajoutés aux œuvres, soit par les critiques, soit par les artistes eux-mêmes, quand ils les jugent après les avoir faites. Ces mots sont dans le plan de la peinture dont on parle, non dans celui de la peinture que l'on peint. Ils s'interposent entre celle-ci et l'œil qui la considère, fût-ce l'œil du peintre lui-même. Ils feront méconnaître, fût-ce par ses admirateurs, la puissance du dessin de

Delacroix dont le nom devient synonyme de : couleur. Et de même la pureté du dessin de Renoir. Ils feront oublier que la plupart des grands impressionnistes ne pratiquent pas le pointillisme. Ils aveugleront les spectateurs de Cézanne au point de leur dissimuler sa composition toute classique. Ce sont eux qui vont marier le cubisme et le nègre comme Cézanne avec l'art « avancé ». Et bien entendu, quand on cherche à appliquer tous ces mots vains aux tableaux modernes, on n'y réussit pas mieux que quand on les applique aux tableaux plus anciens. Bien entendu, l'amour des peintres contemporains pour les arts primitifs ne se retrouve pas plus dans leur peinture, que la foi du progrès, et la science ne se retrouvent dans celle de leurs prédécesseurs. Bien entendu, Apollinaire est absent des toiles de Picasso comme Diderot des sculptures de Falconet.

Le peintre peint. Cézanne va au motif. Il installe son chevalet, il peint. Naturellement il utilise les ressources qui lui sont fournies : les couleurs, les brosses que son marchand lui a livrées et les techniques que lui proposent ses devanciers, ses contemporains. Il pense : « je ne veux pas que ma peinture soit aussi plate que celle d'Ingres. C'est trop. Ni aussi épaisse que celle de Pissarro ». Non qu'il les condamne mais parce qu'il a son travail à faire. Comme eux le leur. Il peint. Il a des ennuis. D'abord, sa toile n'a que deux dimensions. Et son motif en a trois. En outre, le soleil tape dur sur sa tête et le mistral secoue son chevalet.

La question de savoir si le tableau est bon ou mauvais, en un sens, elle ne se pose pas. Peut-être crèvera-t-il la toile. Peut-être non. D'ailleurs il la crèvera, si on l'agace, et non parce qu'il l'aura condamnée.

Sur le motif. Pas entre Poussin et Monet. Plus tard, il prendra du champ, il dira : « Voilà en quoi je ne suis pas Poussin. Et voilà en quoi je ne suis pas Monet ». Mais à présent, il ne dit rien. Il sacre, parce que la lumière change.

A côté de lui, Bail peint. Avec moins de génie. Après tout qu'en sait-on?

Plus tard le tableau entrera dans l'histoire. Dans celle de Cézanne. Dans l'histoire de la Peinture Française. Dans l'His-

toire de France. Dans l'Histoire de l'Art universel. Le motif aura disparu et Cézanne aussi.

Mais pour le moment le motif existe. Et Cézanne vit. Il peint à côté de Bail. Deux hommes l'un et l'autre semblables devant une même tâche, sous un même soleil. Dans l'Histoire Cézanne va devenir très grand et Bail tout petit. Mais pour le moment ils sont côte à côte. Comme Télémaque et Mentor avant qu'elle ne se transmue en déesse.

Tant que nous sommes ainsi avec Cézanne sur le motif, le terrain sous nos pieds est solide. Si solide que Vollard peut s'étendre dessus et dormir tranquille. Rien de grave ne peut survenir. Au pis, Cézanne crèvera sa toile. Il sera quitte pour la recommencer. Il ne peut y avoir de catastrophes, ni de révolutions. Certainement Cézanne ne va pas se mettre à peindre des Roybet. Nous sommes dans l'ordre tranquille des choses naturelles. Cézanne fera des Cézanne comme les brebis font des agneaux et pas des mulots.

Succession implacable et illusoire. La peinture coule. Même si Cézanne ne datait pas ses toiles un expert connaîtrait vite qu'elles ont été peintes après celles de Troyon et avant celles de Derain. Mais, d'un autre côté, il n'est pas vrai que la peinture progresse. Renoir a évidemment raison de dire qu'elle n'a rien gagné depuis Pompéi. Et d'ailleurs depuis les fresques rupestres. Cézanne se trouva devant son motif dans une situation qui ne s'est nullement améliorée depuis Chardin.

La peinture ne trempe dans l'histoire que par un bout. Seul le peintre qui parle est lié aux passions et aux discours de l'heure. Le peintre qui peint est le contemporain et le semblable de tous les peintres de tous les temps, qui étaient, comme lui, devant des surfaces à deux dimensions et des motifs à trois dimensions, qui cherchaient comme lui, avec des outils très peu différents, à venir à bout d'une tâche sensiblement analogue.

Plus le tableau baigne dans le milieu réfractant de la Mode et de l'Histoire, plus il suscite de sottises. La bataille romantique fera méconnaître ce qu'il y a de classique dans l'inspiration de Delacroix qui : « livre nerveusement le dernier combat du grand style dans l'Art ». La bataille impressionniste fera méconnaître le classicisme de Cézanne et l'académisme secret de Degas. La peinture de Picasso à son tour sera condamnée

comme « dégénérée » ou comme « formaliste ». Quand l'œuvre de l'artiste échappe à ce milieu pervers, elle tend à devenir invisible. Baudelaire lui-même discerne mal le génie de Corot parce qu'il cherche Corot où celui-ci ne veut pas être, dans la bataille de l'art romantique et de l'art baroque. Tel le Préfet de Police de la lettre volée, il ne pénètre pas le mystère de Corot parce que celui-ci est trop évident. Il le comprendrait tout de suite pour peu qu'il renonçât à le situer mais il ne peut pas y renoncer, parce qu'il est un critique et que tout son propos consiste à disposer dans un certain ordre les toiles que les expositions lui présentent. Il semble donc à priori impossible qu'un amateur d'art trouve dans les meilleures toiles produites de 1905 à 1945 la trace physique et matérielle de l'art africain, elle ne peut pas y être. Il ne trouvera pas davantage en rébus les Houkousaïs dans les tableaux impressionnistes et il ne trouvera pas en filigrane les nus de Raphaël dans les nus de Ingres.

Mais l'art nègre et l'art primitif n'en ont pas moins transformé du tout au tout le destin de la peinture moderne.

C'est qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir en art de révolution. Mais que, sans aucun doute, il y a des révolutions autour de l'art.

Pour mesurer celle de 1905-1920 il suffit de comparer, non les toiles mais les situations, de Cézanne, de Gauguin, de Van Gogh, et celles de Braque, de Matisse, de Derain et Picasso.

Les uns sont des peintres « maudits ». Et les autres des peintres « triomphants ». Cézanne ne parvient pas à s'arranger non seulement avec la société, mais avec lui-même, un ventricule de son cœur est du côté de ses adversaires. Il reste un bourgeois d'Aix, que la bourgeoisie d'Aix réprouve. Il continue à penser que : « L'aboutissement de l'art, c'est la figure », alors que son art n'aboutit pas à la figure. Sans doute, il sait qu'il est un grand peintre, mais son assurance porte sur sa personne, sur sa méthode, non sur ses tableaux qu'il lacère et qu'il éparpille.

Le destin de Renoir est plus heureux, son caractère plus gai et sa vieillesse une apothéose. Il n'en reste pas moins dans un désaccord total avec l'univers, avec l'époque. Il trouve

tout « affreux ». Comme Corot si bon, si aimable, qui dit : « C'est tout ça qui me tue », en parlant des nouveaux cafés.

Le drame, pour Van Gogh, va jusqu'à la folie. Cette nature tendre voit que les gens qu'il aime n'aime pas ce qu'il fait. Les paysans de Bruegel aimaient les tableaux de Bruegel et le garçon de sa Guinguette n'aiment pas sa Guinguette.

Cézanne anéantissait ses toiles, jetait au vent ses aquarelles. Matisse, Picasso ne font rien de semblable.

Que s'est-il donc passé?

II. — La Délivrance de la Peinture

Depuis 70 ans, l'art occidental creusait sa trouée héroïque et s'enlisait dans le malentendu.

Le romantisme avait été une première dénonciation, de la bourgeoisie, et du rationalisme humaniste.

Cet effort avorta.

On fit dégénérer la peinture romantique en peinture académique. Il suffit d'oublier le *lac de Sang*, les couleurs diaboliques de Delacroix pour ne retenir de lui que : « les grands sujets » dont les épigones font : des poncifs. On passe donc de la *Barricade* au Rêve de Detaille, comme si Delacroix ne s'interposait pas entre Detaille et l'École de David.

De même, il suffit d'oublier la sensualité véhémente d'Ingres, les regards mouillés de ses femmes thyroïdiennes, l'atmosphère entêtante du Bain Turc, pour ne retenir de lui que le dessin : et on a les nus de Bouguereau, les portraits de Bonnat.

L'impressionnisme, lui, avait commencé carrément par le scandale. La société d'ailleurs réagit. On claqua au nez de la nouvelle peinture les portes des expositions. On lui retira même le droit d'instituer le « Salon des refusés ». Les artistes ne savaient plus comment atteindre le public que d'ailleurs ils faisaient rire. Zola défendit Manet comme, plus tard, Dreyfus.

Mais la bourgeoisie savait encore transformer en hommes de gouvernement les anciens émeutiers. Le compromis fut assez vite trouvé.

De quoi s'agissait-il? Les pancartes du Musée du Jeu de Paume nous l'enseignent. Une équipe d'ingénieurs et inventeurs

groupés autour d'Édouard Manet prend connaissance des derniers progrès de l'optique, plus particulièrement des découvertes d'Helmotla. Ils essayent de rendre la lumière avec plus d'exactitude grâce à des recettes nouvelles. En somme ils voulaient faire plus ressemblant. C'est ce qu'avaient voulu les maîtres d'autrefois. On admit donc qu'on s'était trompé, qu'on avait mal regardé les tableaux. Qu'on n'avait pas su reconnaître dans « le déjeuner sur l'herbe » le concert champêtre de Giorgione, et dans les femmes de Renoir les femmes de Fragonard. On avait dit que les cathédrales de Monet n'avaient pas l'air de cathédrales parce qu'on n'avait pas eu l'esprit de les regarder aux heures où il les peignait (Napoléon III avait commis la même erreur devant les Corots, du moins l'avait-il su). On n'avait pas compris que Monet c'était Dupré plus le progrès. Il ne restait qu'à faire du Salon des refusés la collection Camondo, et d'acquitter honnêtement, rubis sur l'ongle, le montant de son erreur. Bientôt, après avoir taxé les impressionnistes de démence, on les accusa de timidité, on vit dans l'Olympia : une source de Ingres couchée.

La même mésaventure menaçait évidemment le cubisme. La peinture nouvelle parut d'abord un crime, l'assassinat prémédité du modèle par le peintre. Mais pour parvenir à l'arrangement, le biais n'était que trop facile à trouver. Que prétendaient les cubistes? Restaurer la géométrie, venger la composition des dédains de l'impressionnisme. Ils disaient qu'un tableau n'est pas « une tranche de nature », mais un morceau de toile sur lequel les couleurs doivent être arrangées avec ordre. Ces artisans honnêtes ramenaient donc la peinture à sa fonction traditionnelle qui est de décorer les panneaux, de fournir aux amateurs des objets précieux.

Quoi de plus rassurant, d'ailleurs, que le respect de la géométrie? On appliqua sur les reproductions des chefs-d'œuvre, les plus admirés des transparents de mica où des lignes noires faisaient ressortir la structure géométrique du tableau : un tableau de Léger était donc le squelette d'un Véronèse.

Le rationalisme humaniste semblait un piège mou dont on ne parvenait pas à sortir. Et la volonté de rupture des artistes devenait à la fois de plus en plus implacable et de plus en plus vaine. Implacable parce que la société mise en accusa-

tion s'avérait de plus en plus déchirée. Et vaine parce que les artistes qui la dénonçaient restaient liés à elle.

Au surplus qu'avaient-ils à lui opposer? Si on accorde à Ingres que tout est perdu depuis Raphaël, que faire? Des pastiches de Raphaël? Rodin dit que tout est perdu depuis les cathédrales. Mais il n'en construit pas. L'artiste s'englue dans le ronchonnement. Il crie, parce qu'on met des parapets au bord de l'eau, parce que les paysans percent des fenêtres dans leurs vieilles maisons, pour voir clair. Il se plaint qu'on abîme tout. Il a bien deux lignes de fuite : l'archaïsme et l'exotisme. L'un et l'autre mènent à la mascarade. Le costume berbère d'Isabelle Eberhart vaut le costume grec de Raymond Duncan : deux faillites. Nul ne peut faire qu'il ne soit de son temps et de son pays. Le colonel Lawrence lui-même dit qu'on peut cesser d'être anglais, chrétien, mais qu'on ne devient pas pour autant un Arabe. Et pas davantage un homme du XVIIe ou du XIIe siècle.

L'artiste du XIXe siècle finissant et du XXe siècle commençant connaissait peu à peu qu'il se trouvait en conflit non seulement avec la bourgeoisie, mais avec son époque elle-même. Les œuvres des capitalistes ne lui répugnaient pas moins que leurs personnes, il détestait le progrès autant et plus que l'inégalité. Il lui semblait que l'industrie avait déclaré la guerre à la nature, que son devoir d'artiste était de prendre partie pour celle-là. Et que, dans cette guerre impie, les syndicats n'étaient pas moins engagés que les trusts.

La « malédiction » loin de s'alléger, tendait à s'alourdir. L'artiste devenait de plus en plus un spécialiste. Séparé du public par sa technique même. Les poètes romantiques s'adressaient à la masse des lecteurs, pas Mallarmé, ni Rimbaud. Les impressionnistes avaient été moins faciles « à lire » que Ingres et Delacroix, les cubistes allaient être moins encore lisibles que les impressionnistes.

Mais cette séparation qu'ils voyaient se creuser, et qu'eux-mêmes creusaient, les peintres étaient aussi incapables de la justifier que les poètes. Ils ne pouvaient répondre à la question : « Pourquoi et pour qui nous peignons? »

*

Le rationalisme humaniste (Poussin) affirmait que le tableau a pour objet la « délectation » du spectateur. Si on l'admet

il faut admettre que le spectateur prononce en juge souverain sur l'œuvre qui lui est proposée. Il faut avouer la prééminence du critique sur l'artiste. C'est bien ce que Isidore Ducasse développe, avec sa logique d'acier, dans ses poésies. « Une bonne appréciation des ouvrages de Voltaire (creusez le mot appréciation) est préférable à ces ouvrages eux-mêmes. Naturellement. » Il n'est pas honnête de qualifier « d'humoristiques » les raisonnements auxquels on ne peut pas répondre, et de dire très drôle quand on se voit écrasé. Rien de plus lamentable que la situation de l'artiste qui s'obstine à démontrer que son œuvre doit plaire aux personnes a qui elle déplaît. Comment méconnaître le fait, évident, que dans la scène d'Oronte et d'Alceste, Oronte ne serait pas moins ridicule, si on lui supposait le génie de Victor Hugo? Le comique ne tient pas à ce qu'Oronte veut persuader Alceste que ses vers sont « fort bons », alors qu'ils sont mauvais, mais à ce que Oronte veut prouver à Alceste qu'il trouve excellent ce qu'Alceste déclare trouver exécrable.

Si l'objet d'art n'a pas pour objet la délectation, il faudrait qu'il eût pour objet : la leçon. En effet, chaque tableau d'Elstir est un enseignement qu'il donne. Le peintre génial montre : qu'une cathédrale peut avoir l'air d'une falaise, alors qu'une falaise peut avoir l'air d'une cathédrale; que dans la Venise de Carpaccio, chaque vaisseau est un prolongement, une revanche de la terre sur la mer, au lieu qu'à présent, la beauté d'un yacht est d'oublier et de faire oublier la terre.

Son *Portrait de Miss Sacripant* établit, comme un traité de Havelock Ellis, le caractère androgyne des lesbiennes.

Mais si l'art consiste dans la qualité de l'explication, c'est évidemment Proust, et non Elstir qui peut prononcer que l'artiste a atteint, ou manqué son but. Le spectateur juge.

Et si l'art consiste dans la qualité de la compréhension, si la grandeur d'Elstir tient à ce qu'il perçoit des vérités, des rapports qui échappent au commun des hommes, on doit admettre une égalité entre lui et quiconque percevrait, fût-ce sans être du tout peintre, les mêmes vérités et les mêmes rapports. Nous n'évitons la prééminence du critique sur l'artiste que pour poser l'équivalence de l'artiste et de l'amateur. Barrès d'ailleurs n'hésite pas à l'affirmer. Seule importe la « qualité

de l'âme ». Cocteau va jusqu'à préférer l'amateur, si toutes les choses vraiment sont égales. Il imagine un poète tellement génial qu'il n'écrirait pas de poèmes du tout. Un super-Rimbaud qui, n'ayant pas fait les *Illuminations* évite de « se laisser prendre » (l'œuvre d'art étant : la faiblesse par quoi l'artiste est « pris »). Le demi-dieu, c'est : l'élève Dargelos.

Aussi Proust paraît-il gêné, quand l'expérience et l'analyse lui montrent que le génie de l'artiste consiste dans les œuvres qu'il produit. Il avait cru que Bergotte était : un individu extraordinaire qui avait eu la chance de voir des choses et des gens exceptionnels. Or, il constate que cette supériorité n'existe, ni dans la personne de Bergotte, ni dans sa ville natale, son milieu familial. Il est contraint d'avouer que, pour l'artiste comme pour l'amateur, l'essentiel n'est pas de posséder un moteur plus puissant, mais un mécanisme capable de transformer la vitesse en force ascensionnelle, que donc en dépit de Barrès, il ne suffit nullement de voir les Nymphéas comme Monet, pour être Claude Monet. Mais il est visible que cette conclusion scandalise Proust, au moment même qu'il la tire. Il croyait et il se plaisait à croire que l'œuvre d'art est l'expression sensible d'une supériorité psychologique et que les grands styles manifestent la splendeur des sociétés qui les produisent, que le vrai chef-d'œuvre, ce n'est pas les *Fleurs du Mal*, mais Baudelaire, comme c'est : Athènes, ou Florence, d'où nécessairement découlaient le Parthénon, ou le Baptistère de Brunelleschi. Et nous voyons aujourd'hui encore les Européens angoissés craindre que leurs Patries, en perdant leur richesse et leur puissance ne perdent, du même coup, leurs talents.

Pourtant l'histoire, comme les salons, confirme ici Proust et infirme Barrès. Les bronzes Tschous furent ciselés dans une Chine misérable, la Byzance agonisante des Paléologues produisit les mosaïques de Karié Djani, Goya peignit dans l'Espagne sanguinolente et désemparée de Godoy. La misère n'exclut pas plus l'art pour les sociétés qu'elle n'exclut l'amour ou la sainteté pour les individus.

Mais on ne le croyait pas. Et la situation de l'artiste « maudit » devenait de plus en plus intenable. Non seulement il était incompris, et de plus en plus incompris, mais il ne pouvait pas se justifier de l'être. Il ne pouvait qu'en appeler du souverain mal

éclairé au souverain mieux éclairé. Car enfin qui s'élève donc contre les peintres? Ce sont justement les amateurs de peinture, les représentants légaux de ceux-là mêmes dont les peintres se réclament. Qui ferme à Cézanne les portes des expositions, des musées? Ce sont les personnes mêmes qui ont consacré leur vie à la défense des tableaux de Delacroix, de Chardin, de Poussin, qui sont en quelque sorte leurs représentants officiels. Comment Renoir pourrait-il se résigner à être condamné au nom de Watteau, de Fragonard? Comment Cézanne pourrait-il se résigner à ce que ses joueurs de cartes soient à jamais séparés des joueurs de cartes de Le Nain dont ils procèdent? Comment opposerait-il un mépris sans faille à ceux qui lui disent : « Je ne comprends pas votre peinture. Mais je comprends celle de Chardin. Pourquoi donc ne faites-vous pas en sorte que je vous comprenne comme lui? »

L'artiste se trouve enfermé non seulement dans la pauvreté, mais dans la solitude.

Séparé, mais par quoi? Depuis près d'un siècle, il veut rompre avec la société qui l'entoure parce que cette société défend une esthétique profane dans laquelle il étouffe! Il ressent un besoin toujours plus irréductible de sacré dans un monde qui l'exclut. C'est par là que Rodin, malgré sa gloire, reste un artiste maudit. On a beau le couvrir de fleurs, le couvrir d'or, il pense : « Nous sommes quand même vos adversaires, vous croyez que depuis le moyen âge, tout va de mieux en mieux, et moi, je crois que tout va de mal en pis, que la France moderne ne sait rien, que gâcher les admirables œuvres de la France gothique. »

Mais les artistes qui reprochent avec tant d'acrimonie à la société son manque de foi, en ont-ils eux-mêmes davantage? Ils ressemblent tous peu ou prou au Chatov de Dostvienski, lequel fait à chacun grief de ne pas croire en Dieu, explique qu'il put croire en Dieu, et avoue que lui-même n'y croit pas. Quelque mépris qu'ils affectent, quelques certitudes qu'ils affectent, ils sont tous vite accablés, si on leur demande : « Et vous?... Êtes-vous donc païen? Êtes-vous bouddhiste? Êtes-vous chrétien? A quelle théologie souscrivez-vous? Vous imaginez-vous qu'en découvrant ma misère, vous ferez oublier, vous oublierez la vôtre? »

Tout change avec la découverte des arts magiques.

Le problème du sacré prend une face nouvelle. Car, désormais, les artistes peuvent se référer à des œuvres dont l'inspiration religieuse est évidente, et qui, pour eux du moins, ne sont nullement liées à des théologies positives. Le portrait du paysan de Cézanne, ou celui du facteur de Van Gogh, étaient de l'art sacré, mais les peintres n'osaient ni le dire, ni le penser; car ils s'attendaient à ce qu'on leur répliquât : « Fra Angélico est un peintre sacré, parce qu'il représente la Vierge, les Anges..., pas vous. »

Même les amateurs d'œuvres d'art des hautes époques étaient gênés; ils se sentaient mis en demeure, ou de confesser ou de nier les dogmes qu'illustraient les objets admirés. Les enthousiastes de l'art chinois à la fois séduits et gênés par le Bouddhisme et le Confucionnisme croyaient devoir s'entourer de pipes d'opium, de nattes de paille, et revêtir des robes de mandarins. Ces mises en demeure, les arts magiques ne les font pas. Si bouleversé que puisse être Derain par le grand masque blanc, il n'envisage pas de se convertir au totémisme ni de porter le pagne.

L'art sacré devient un domaine et non plus une expression plastique des théologies.

La rupture, sans cesse manquée, de l'art contemporain et de l'esthétique humaniste devient, cette fois, effective.

Comme les masques, les fétiches, les idoles ne sont pas intégrées à des systèmes de dogmes et ne sont pas non plus intégrées dans des systèmes relativistes de l'histoire, l'artiste peut à son tour enfermer dans des dilemmes dont il ne sortira pas, son adversaire enfin déconcerté.

Celui-ci doit : ou bien accepter ou bien rejeter les arts primitifs et nègres. S'il accepte, il doit accepter du même coup la peinture qu'on lui propose : elle n'aura certes rien de plus inattendu, de plus scandaleux. S'il les refuse, il peut envelopper dans une même réprobation la sculpture magique et la peinture moderne; mais il perd toute autorité sur les artistes que son jugement cesse d'impressionner; car on est toujours enclin à douter des œuvres qu'on a soi-même créées mais non de celles qu'on admire. L'artiste condamné ne sera plus dans la position

où se trouvait Renoir, mais dans celle où Renoir se fût trouvé si ces détracteurs eussent blâmé, en même temps que lui, Fragonard et Rubens.

Dès lors qu'il intègre les œuvres les plus lointaines dans le temps, dans l'espace, et même dans l'esprit, l'art dépasse la zone dangereuse de la « compréhension » et de « l'incompréhension ». La relation de l'artiste au spectateur perd son pathétique en se dilatant. Compréhension de qui? incompréhension de qui? La statue, le tableau qui paraissent « illisibles », obscurs, au spectateur parisien de 1948, rien n'empêche de croire qu'ils paraîtraient clairs aux Africains, aux Polynésiens, qu'ils eussent paru très lisibles il y a 50 siècles, aux sujets d'Hamourabi... Ce n'est plus la statue de Giacometti, le tableau de Léger qui sont « obscurs », « illisibles », c'est tout un mode d'expression, un art à la fois universel et éternel à quoi une certaine catégorie de spectateurs semble incapable d'accéder, pour des motifs que sans doute l'analyse élucidera. C'est le critique et non plus l'artiste « maudit » qui devient un cas exceptionnel à éclaircir. Ce n'est plus Cézanne dont les rétines sont malades, mais Huysmans qui s'avère daltonien puisqu'incapable d'entendre ce que l'art crie, depuis l'Océan Arctique jusqu'à l'Ile de Pâques et à la Guinée d'aujourd'hui.

Aussi les objurations habituelles du critique prennent-elles un caractère comique. Quand Vlaminck raconte que les révolutionnaires l'exhortaient à faire en sorte que sa peinture glorifiât la Révolution, et les curés qu'elle glorifiât la religion, et les militaires qu'elle glorifiât l'armée, il en rit. Mais ses précédesseurs, eux, ne riaient pas. Assurément, Boucher ne riait pas, quand Diderot lui disait : « Vous voulez me faire sentir la beauté et vous ne savez me montrer que le vice. » Les peintres ne riaient pas quand le philosophe, l'œil en feu, leur criait de sa voix tonnante : « Venge l'homme de bien, renverse sur les peuples fanatiques l'ignominie dont ils ont prétendu couvrir ceux qui les instruisaient. » Ils ne contestaient pas, ils ne voyaient même pas au nom de quoi ils eussent contesté qu'il leur faille rendre compte de leurs intentions, et du fait qu'ils aient, ou bien échoué ou bien réussi à les accomplir.

Aujourd'hui, l'artiste coupe la parole à Diderot. Il lui demande: « Où avez-vous pris que je sois votre serviteur? Que

signifie votre discours, sinon votre orgueil, et votre incompréhension de ma tâche? Vengez l'homme de bien, accablez le méchant sans moi qui ne suis nullement l'exécuteur des hautes œuvres de la morale, mais qui dois faire des statues et des tableaux. »

C'est qu'il a retrouvé ses titres millénaires de noblesse. C'est qu'il peut dire : « Pourquoi suivrais-je ces suggestions absurdes et d'ailleurs changeantes, puisque les Dieux du Sumer sont morts, qu'à peine quelques érudits croient connaître leurs noms et que la stèle de vautours, elle, resplendit de jeunesse? »

Les peintres modernes sont les premiers à avoir pris parti pour eux-mêmes. A s'être préférés.

Conscients d'effectuer une recherche et une œuvre qu'eux seuls peuvent tenter et dont eux seuls sont responsables, l'incompréhension éventuelle du public ne les étonne pas plus qu'elle n'étonne quand elle se produit, le mathématicien ou le philosophe. A l'épicier qui décrète « je n'entends pas cette peinture », le peintre peut répondre : « Entendez-vous beaucoup mieux la relativité d'Einstein, les quantas du Prince de Broglie, la psychnalyse de Freud et d'Adler, l'hormonothérapie de votre propre médecin? »

Cette incompréhension risque de le gêner, en pratique. Elle risque de diminuer la quantité d'argent qu'on lui alloue, les honneurs qu'on lui décerne ou qu'on lui refuse, elle ne met pas en cause ses méthodes, elle ne lui fait pas révoquer en doute son propre talent.

Les éloges et les blâmes successifs des grands partis politiques à la peinture de Picasso ont glissé sur elle, sans y mordre. Peut-être ont-ils réjoui et contristé la personne de Picasso, ils n'ont rien à faire avec son œuvre, laquelle dresse ses affirmations avec la même sérénité qu'un laboratoire accumulant ses expériences. Quand le bolchevisme décrète sa peinture hérétique, il ne fait que répéter la condamnation de Galilée par l'église. Vu que l'art moderne ne se croit pas moins indépendant de la politique, que l'astronomie ne se croyait indépendante de la théologie. Les admirables masques du Gabon n'ont pas grand-chose à faire avec les luttes de classe d'une société dont les ethnographes cherchent péniblement à se représenter la structure.

De même avec la Renaissance et grâce à elle, les artistes avaient pu s'émanciper du public dans une certaine mesure, en se référant aux exemples et aux règles de l'antiquité. Ils purent courir le risque de déplaire, au nom d'Aristote et de Polyclète, ils purent en appeler du spectateur au connaisseur. De ce que la Phèdre de Pradon réussit mieux que celle de Racine il ne résultait pas nécessairement qu'elle fût meilleure.

Préférable à celle de ses prédécesseurs, la situation du peintre est privilégiée par rapport à celle des écrivains.

D'une part on n'imagine pas Matisse souffrant d'être exclu du salon de Henri Martin, comme Cézanne d'être exclu du salon de Bouguereau.

Et d'autre part, un Braque romancier, un Picasso dramaturge auraient-ils l'aisance d'allure que nous leur voyons? Un romancier, un poète « de gauche » condamnés par le Bolchevisme sont assurément plus atteints par cette condamnation que n'a été Picasso.

Aussi bien le littérature reste-t-elle divisée depuis le romantisme comme la Société depuis la Révolution. Les écrivains sont séparés les uns des autres, non seulement par les partis auxquels ils s'agrègent mais encore par les modèles dont ils se réclament, le problème Racine-Hugo, et même le procès Voltaire-Rousseau restent pendants.

Dans le domaine plastique, au contraire, la réconciliation est opérée. Hugo est encore contesté, pas Delacroix. On ne peut guère attaquer sans se placer soi-même hors de la peinture. Le « Musée Imaginaire » paraît beaucoup mieux défini que la Bibliothèque qui lui correspond, bibliothèque d'où Rimbaud excluait La Fontaine et d'où Céline excluait Mallarmé.

C'est que les écrivains n'ont pas trouvé dans les textes antiques les éléments de libération et d'union que les arts primitifs ont fourni aux artistes. L'accès des textes est plus difficile que celui des statues. Il faut les traduire, ce qui revient à les transposer dans le plan où se développent les passions du jour. Aussi l'écrivain ne peut-il en lisant que prolonger dans le passé ses problèmes et ses contestations. Les œuvres auxquelles il se réfère ne lui font oublier ni les contradictions qui l'entravent, ni celles qui l'opposent à ses compagnons. A partir

du moment où Matisse comme Rouault, Vlaminck comme Braque, Derain comme Picasso, ont pu regarder, admirer, goûter les objets africains sans que ceux-ci évoquent pour eux aucune des questions sur lesquelles ils se trouvaient divisés, ils levaient l'hypothèque que les antagonismes de la politique, de l'esthétique, de la religion faisaient peser sur les œuvres et sur les styles. L'adhésion donnée en commun aux arts magiques nouait entre les artistes contemporains une fraternité nouvelle. Quel que pût être, par ailleurs ou par la suite leur désaccord, ils avaient admis ensemble un certain nombre de valeurs.

Aussi avons-nous vu échouer les efforts faits depuis 1920 pour réintroduire la politique dans la plastique. On se soucie beaucoup moins des appartenances des peintres que de celles des poètes et des romanciers.

La peinture s'est émancipée, de toutes les manières, par tous les bouts. Elle a proclamé sa propre autonomie et par là-même retrouvé son antique relation au sacré. Elle est redevenue une arche où quelque chose est à tous moments sauvé de quelque déluge. C'est là en vérité une grande révolution.

Cette révolution, nous l'avons vu, elle s'est effectuée, moins dans les motifs et dans les formes plastiques que dans l'esprit, et non dans la surface que l'art occupe, mais plutôt à cette frange où il vient recouper l'histoire.

Les masques et les fétiches, en effet, n'ont pas engendré la peinture des peintres, mais ils ont modifié leurs rapports avec le public, avec la critique et avec eux-mêmes.

Ils n'ont pas « révolutionné » l'Art, lequel ne souffre pas de mutations brusques et procède par lente maturation comme la vie, mais ils ont transformé du tout au tout la situation des artistes auxquels ils ont fourni des justifications et des exemples que leurs prédécesseurs cherchaient sans les trouver.

De sorte que les personnes qui affirment l'influence nègre et les personnes qui la contestent ont également raison.

Art et Culture.

La confusion tient de ce qu'on passe de l'art à la culture, et inversement, sans examiner dans quelle mesure ce passage est et n'est pas légitime.

On représente la culture comme quelque chose à l'intérieur

de quoi l'art se trouverait « compris ». Ainsi d'ailleurs que la littérature, le droit, la religion. La culture serait analogue aux scènes tournantes de nos grands music-halls où des « tableaux » successifs présentent Phidias à côté d'Euripide et d'Aspasie, Bossuet entre Racine et Mme de Montespan, la culture consistant à la fois dans la somme des éléments qu'elle additionne et dans le rapport par quoi elle les rassemble. On a dès lors l'illusion que l'art, la science, la religion participent au mouvement que l'histoire imprime à la culture et que celle-ci leur communique. Clio devient déesse et ses sœurs deviennent ses servantes.

On oublie que les personnages qui se trouvent sur la scène tournante ne sont pas vraiment Racine de Phidias, mais des acteurs qui se sont grimés pour leur ressembler.

De même, l'artiste dont l'histoire traite, c'est le peintre qui parle et non le peintre qui peint. Elle tourne autour de l'artiste, elle peut dire tout ce qui concerne Cézanne, que son père était un chapelier qui fit fortune, que Zola était son ami, qu'il s'appuyait sur Rome. Elle peut dénombrer les influences qu'il a subi et les cours successifs auxquels se sont vendues ses toiles, elle explique en somme tout de lui — sauf qu'il ait peint. La peinture qui pour Cézanne était le sens même de sa vie, l'histoire ne peut l'appréhender que comme un fait donné sur lequel elle n'a pas à revenir. Ce qui revient à substituer à Cézanne un fantôme qui lui ressemblerait trait pour trait; sauf qu'il ne peindrait pas.

Le régisseur peut faire tourner et fait tourner la scène assez vite. Plus il sera habile plus il réussira à accélérer la succession des tableaux afin d'augmenter leur valeur de choc; le jaune doré de Napoléon III faisant ressortir le mauve 1830 et la Bacchanale d'Offenbach faisant ressortir la Barcarolle de Lamartine.

De même l'esprit de la mode incite les cultures aux volte-face soudaines. L'engouement appelle le dégoût. On sera d'autant plus fatigué des couleurs sombres et des sujets historiques en peinture qu'on en aura davantage abusé. Toujours le peuple d'Athènes exilera Aristide et les régimes comme les styles nouveaux expliqueront qu'ils ne ressemblent pas du tout à ceux qui les précèdent.

Que d'agitation donc autour des cimaises! Baisse sur la peinture de Bologne, dégagement sur Gauguin, hausse sur

Vermeer et sur Georges de la Tour. Le conservateur du Musée se dépêche de décrocher ses Meissonier pour faire place aux Van Gogh.

Mais par un de ces côtés au moins l'art échappe à ces tumultes. La peinture reste la peinture. Des mondes s'écroulent et d'autres naissent, on ressuscite le gothique méconnu, on rompt avec l'humanisme triomphant et de nouveau chacun cherche sur les toiles comme jadis sur les statues les rauques affirmations de la fatalité. Mais les peintres du dimanche continuent de peindre leurs petits paysages, les rues où ils logent les fleurs, les fruits que leurs femmes leur apportent du marché. Cette race qui produit tantôt des spécimens médiocres et parfois quelques spécimens sublimes n'a en somme pas varié beaucoup depuis les temps rupestres. Et Cézanne comme Ingres, comme Vermeer, comme Titien ne sont que des peintres du dimanche à une puissance plus haute.

Dans ce torrent de formes que l'art déverse ainsi que la nature, l'histoire peut opérer bien des découpages, la mode susciter, la politique commander bien des choix, bouleverser sans cesse les hiérarchies. D'où l'illusion d'un changement continuel. On voulait une peinture noble, puis on veut une peinture réaliste et sincère, puis on veut une peinture abstraite, que voudra-t-on demain? Et quels seront les successeurs du cubisme sclérosé?

Mais, par ailleurs, il semble que le temps artistique ne coule pas puisque Matisse ne peint pas mieux que Memling, que les dessins de Picasso ne marquent aucun progrès sur les lécythes grecques et que le Bain Turc garde toute sa fraîcheur ainsi que les mosaïques de Montréal. La sculpture africaine n'a évidemment pas changé ce qui est immuable, elle passera comme l'Orient des romantiques, le Louis XV chinois et les pittoresques du Bourgeois Gentilhomme. Elle passera comme sur l'eau du temps passent tous les reflets.

Il n'en reste pas moins qu'elle a donné aux peintres modernes plus de dignité, plus de liberté et plus d'audace. Si elle n'a pas fait qu'ils soient ce qu'ils sont, elle a sans nul doute beaucoup contribué à ce qu'ils aient le courage de le devenir. Et leurs destins paraissent liés si fortement que — nous le sentons tous — au fur et à mesure que notre goût pour le primitif et

pour le nègre s'affadira, la peinture contemporaine dégénérera jusqu'à l'incarnation suivante de son essence éternelle.

III. — La Conjoncture.

En sommes-nous là? Le fait, c'est que les arts magiques gardent sur nous leur pouvoir de suggestion et qu'ils ont perdu leur pouvoir de choc. Le fétiche est devenu un objet familier. La peinture et la sculpture modernes lui ont retiré son caractère déconcertant. Les reproductions et les expositions les ont trop répandues pour qu'aucune idole océanienne étonne un spectateur, même non prévenu.

Notre monde « concentrationnaire » a justifié, mais édulcoré ces symboles de terreur. Avant la guerre de 14 ils rappelaient l'atrocité de la condition humaine à des hommes qui l'avaient oubliée; ils prédisaient les monstruosités qu'allait détecter la psychanalyse et qu'allait manifester l'histoire. Que pourraient-ils aujourd'hui affirmer ou prédire que nous ne sachions déjà? Le Démoniaque qui paraissait une réalité méconnue que les arts magiques aidaient à retrouver, semble plutôt, à présent, un obstacle que les hommes, sous peine de mort, doivent surmonter ou tourner. Nous n'avons plus lieu, comme nos pères, de craindre d'être par trop civilisés. Et nous n'avons plus besoin d'aller très loin ni dans l'espace ni dans le temps pour retrouver le visage de l'homme que déshumanisent les fatalités.

C'est pourquoi nous sentons de plus en plus, dans l'art, la pression croissante des tendances que les objets africains et magiques semblaient avoir refoulées. Une des plus puissantes, sans doute, est celle qui pousse les esthéticiens à revendiquer le rétablissement de valeurs qualitatives qui leur permettent de dresser des hiérarchies. Au début de la révolution nègre on ne souffrit pas beaucoup de leur suppression, on se complut même à celle-ci, parce qu'à défaut des œuvres et des artistes, on pouvait du moins discriminer les domaines. Les cubistes avaient raison, leurs adversaires avaient tort, les nègres avaient raison, et il suffisait de renier les pompes et les œuvres de l'humanisme philhellène. Mais les droits de l'art magique et de la peinture non figurative une fois proclamés et reconnus, on

voudrait bien pouvoir dire derechef que tel masque ou tel tableau sont « mieux » ou « moins bien » que tel autre masque ou tel autre tableau analogues. Or on ne le peut guère sans contradiction et même sans absurdité. Un objet magique n'est ni plus ni moins beau qu'un autre puisque ce qu'il affirme ne ressortit pas au beau. On peut bien admettre la peinture des fous, mais on ne peut pas dire que tel fou est à tel autre comme Chasserieau est à Ingres. Du point de vue magique, on ne peut préférer une idole à une autre que si elle s'avère plus efficace. Réintroduire ici les hiérarchies reviendrait à restaurer quelque chose d'analogue au canon de Polyclète, à tout l'académisme que précisément on se flatte d'avoir abattu. Aussi voyons-nous que les tenants de l'art nègre et ceux de l'art océanien osent à peine s'affronter, crainte de justifier leur préférence par autre chose que les postulations accidentelles de leur propre tempérament. C'est qu'un disciple d'Apollinaire était extrêmement solide quand il défendait Matisse ou Picasso contre Cottet, mais qu'il se trouve extrêmement faible si on lui demande de choisir entre Picasso et Magritte. Sa doctrine lui commande de répondre que cette question est vide de sens et manifeste seulement la stupidité de celui qui la pose; mais il ne perd pas, pour autant, le désir de la résoudre. On voudrait rétablir par en dessous, on ne sait trop comment, la distinction du bien et du mal dessiné, du bien et du mal peint qu'on a officiellement abrogée.

C'est pourquoi les amateurs, en 1948, autour de Saint-Germain-des-Prés ou de Saint-Philippe-du-Roule ressemblent un peu à ces Parisiens de Retz qui cherchent les lois à tâtons et s'épouvantent de ne les pas trouver. Ils ne peuvent se dissimuler l'extrême confusion dans laquelle la peinture se trouve, les seuls points fixes étant les burgraves prospecteurs de l'art nouveau.

•

C'est d'autre part un fait que la peinture non figurative et la sculpture magique, si elles se sont parfaitement introduites dans le Musée, n'en ont pas du tout chassé, comme on avait d'abord cru, les œuvres de l'art humaniste. Tout au contraire, on voit les mêmes personnes s'exalter devant les Paul Klee et devant les Titiens du Musée de Vienne. Une fois de plus, l'humanisme

se refuse à mourir. Il semble guetter ses propres revanches que d'ailleurs on n'imagine guère.

Dans le domaine de l'art, comme dans les autres, le mot recul ne peut signifier qu'une réaction aussi absurde que vaine. Mais on ne discerne plus très bien ce que le mot « avance » indique. Les grands peintres modernes ne semblent ni les primitifs ni les décadents de quoi que ce soit. Dans le sens qu'on donnait au mot « progrès » en 1905, la peinture, depuis quarante ans, n'a pas progressé.

Ici comme partout notre culture donne l'impression du coincé. Il est ridicule de parler d' « épuisement » ou de « dégénérescence ». La peinture française ne compte pas moins de grands peintres aujourd'hui qu'aux périodes les plus privilégiées de son histoire. Jamais d'ailleurs elle n'a suscité plus de zèle, jamais le public ne l'a regardée avec plus de ferveur, jamais les artistes ne l'ont pratiquée avec plus de gravité. Elle aspire seulement à on ne sait quelle métamorphose dont elle sent la nécessité sans en apercevoir la ligne. Notre civilisation, plus elle se sent menacée, plus elle éprouve des sentiments ambivalents et ambigus à l'égard de ce qui la nie. Méfiante envers ses défenseurs, elle risque de devenir assez haineuse à l'égard de ses agresseurs. Un certain cycle psychanalytique ouvert avec la première révolution russe semble, d'une manière ou d'une autre, assez près de se refermer. Traqués dans leur arche étroite par la montée des eaux diluviennes, les hommes épient le vol des colombes.

EMMANUEL BERL.

LE MÉTIER DES ARMES (IV)

I

Nous troquâmes ainsi notre oasis contre un petit village de la plaine. Une fontaine coulait sous les platanes de l'été. Un peu partout les noires colonnades des cyprès soutenaient le ciel. Les olivettes dévalaient les premières pentes de la montagne au pied de laquelle nous étions et débordaient sur les vignes, comme des rivières en crue. J'avais rejoint ma terre natale et son lieu géométrique où, près du col des Deux-Bassins, j'avais failli, le 8 novembre, achever ma carrière. A portée de ma main était mon enfance. Je n'avais pas besoin d'y retourner pour la retrouver fidèle au bout de ma mémoire et de mon cœur. Elle vivait intacte en moi. Les colères de l'oncle la secouaient. Ma tête bouillonnait encore des visites des cousines, les jours où le gravier de l'allée craquait sous les roues des breaks. En bande, nous partions de nouveau à la découverte du monde pour frôler, au delà des limites d'un jardin, des régions interdites : une meule de paille, un bassin et sa bordure de belles-de-nuit, la margelle d'un puits, un grenier où nous dénichions, avec la même sourde ardeur, un vieux clairon poudré de vert-de-gris et un fusil à piston des guerres de l'Empire. Je pensais que je pourrais bien repartir, les yeux fermés, pour faire le tour de mon royaume. J'aurais peut-être pu déchiffrer sur l'écorce d'un figuier mes initiales, ou ma

devise du moment. La porte de la cave devait encore gémir au-dessus des chambres, à peine la nuit tombée. Quand j'envoyais un équipage photographier ma ferme, je savais où poser, sur la carte, la pointe de mon crayon. Et si l'image que l'on me rapportait était confuse pour avoir été cueillie trop bas, elle me suffisait. Je demandais un aliment à mon rêve et non la fin de mon rêve. Je ne voulais pas courir le risque de me tromper, et de souffrir devant des visages étrangers. La ferme m'était plus chère ainsi, toute proche, et séparée par l'étendue d'un refus.

La plaine déroulait sous mes yeux ses moissons, ses vignes bleuies par le sulfate de cuivre, ses vergers ployant sous les fruits et ses eaux vives. Ah! terre féconde, plus belle que celle de Chanaan, quand elle engrangeait ses récoltes. Déjà le bruit des tracteurs attelés aux charrues géantes qui l'éventraient se mêlait au bourdonnement des batteuses. A midi, les chaumes dansaient sous le soleil. Les cerisiers, les orges mûres, les grenadiers en fleurs portaient la marque de l'amour. Le crépuscule déclenchait la vibration des grillons. Bientôt, avec les vendanges, viendrait le temps des figues fraîches, chacune distillant sa goutte de miel, et le temps des jujubes au goût de pomme âcre, dont la peau collait au palais. Partout, je pouvais éveiller la source charnelle de mon désir, et je gardais cependant le souvenir du fleuve aride de l'oasis. A l'heure où le vent ne balançait plus les roseaux des rives, je me disais qu'il ferait bon revenir vers les hommes, du sable dans ses chaussures, en mordillant un brin d'herbe.

Je logeais dans une maison à un étage, assise depuis un siècle devant la place. C'était la plus ancienne maison du village, avec une ceinture de palmes et de fusains. Un chèvrefeuille grimpait à la grille. J'occupais la chambre du fils aîné. L'armoire et la commode regorgeaient de richesses. Mon pas d'homme devait réveiller des présences, car l'accueil que j'avais reçu dépassait ma personne.

La maison était habitée par trois vieilles femmes et un

ballet de chattes. A l'heure de la sieste, quelqu'un jouait du piano. Je me levais au chant qui montait du salon. La vetusté de l'instrument restituait presque aux sonates de Beethoven ou aux menuets de Schubert leur couleur d'origine. Il me semblait que c'étaient les mains d'une jeune morte en robe d'organdi qui couraient sur le clavier. Cette image, combien fade si je la trouvais en écrivant ce récit, se chargeait d'une force bouleversante. J'entr'ouvrais ma porte, j'avançais sur la pointe des pieds vers le vestibule, et je restais debout, devant les gravures de la Restauration, au bord de l'escalier de chêne, jusqu'à ce que l'étrange musique s'éteignît. J'essayais de faire le moins de bruit possible, de peur de mettre quelqu'un en fuite. Quelquefois je surprenais la plus coquette des chattes qui m'espionnait. Elle venait quérir une caresse, puis me raccompagnait par bonds, sa queue d'écureuil en panache sur le dos.

Nous nous levions tôt, et les matinées suffisaient à nos travaux. L'après-midi coulait ainsi, dans le vent de la mer qui brassait les platanes. Le portail en fer grinçait sur deux tons au passage d'une servante, d'un camarade ou d'un planton. Un jour, Saint-Exupéry fit craquer les marches de l'escalier sous son poids. Quatre mots latins étaient gravés sur la façade : *Hic longe felix fui.* C'était la maison du bonheur et de la paix. La voix de l'amour aurait pu dire : « Je t'ai vu sous ce toit. » Mais il n'y avait plus pour moi de durée, que dans la peine.

Quand la nuit glissait des montagnes, les grillons et les grenouilles occupaient tour à tour la scène, puis s'endormaient dans la profondeur de l'ombre. Trompé par la lueur de la pleine lune à son lever, un coq s'égosillait. Le chœur stupide de ses frères troublait soudain le village, s'enflait et retombait à regret pour reprendre à l'aube.

II

Nous avions amarré nos Douglas le long d'une bande fraîchement roulée. Les moteurs soufflaient des nuages de poussière jaune que le ciel aspirait lentement. Nous commençâmes dès notre arrivée à installer des tentes, des baraques et des appareils de douche. Nous avions fait cinq cents kilomètres vers la bataille, mais notre condition n'avait pas changé. Nous ressemblions à une troupe ambulante qui montrait ses ours et donnait la pantomime dans les villages. Nous dressions notre cirque autour d'un terrain, nous poussions quelques Douglas en l'air, puis nous allions par petits groupes, prendre le frais, le soir, sur les routes, en attendant un messager.

Nos avions n'en pouvaient plus. Depuis deux ans, l'on remettait de mois en mois leur arrêt définitif. Et puis l'on continuait de se débrouiller, et les moteurs se remettaient à tourner. Mais ils nous lâchaient quelques heures, et parfois quelques minutes après leur montage. Maintenant, nous touchions à l'extrême limite de l'épuisement, et le rafistolage étendait de plus en plus sa loi et ses dangers. On s'habituait à décoller avec des tableaux de bord incomplets, des vibrations, ou des téléphones détraqués. Les escadrilles se prêtaient l'unique batterie d'accumulateurs en bon état. Car nous ne pouvions pas voler sans accumulateurs. Si un moteur tombait en panne, nous avions besoin, pour ne pas être freinés, de l'arrêter complètement en mettant les pales de son hélice en drapeau. Pendant quelques secondes, la batterie d'accumulateurs devait déverser à gros débit ses ampères. Si elle était vide, elle ne pouvait plus faire pivoter l'hélice gênante, et l'avion s'écrasait au sol. C'est ainsi que, depuis le temps que nous ne pouvions plus remplacer nos batteries et nos moteurs, des centaines

de camarades nous avaient quittés sans bruit, par petits paquets. Leurs noms n'étaient même pas publiés dans notre bulletin de renseignements. Il fallait provoquer des indiscrétions pour les connaître. Dans chaque équipage, il y avait des anciens et des jeunes, des capitaines et des sergents. En eux, nous étions tous atteints.

Je ne voulais pas me tromper moi-même en essayant d'échapper à la même longue et terrible inquiétude qui nous minait. Peu m'importaient les paysages si je ne sortais pas de prison. J'aurais pu m'y installer pour n'être pas trop malheureux, mais j'y crevais de colère et d'ennui. Je ne vivais pas en quelque état-major où les bruits du monde sont filtrés par cinq bureaux méticuleux. Dans les états-majors, nous n'étions qu'un pion avec deux lettres et trois chiffres, sur un plan de déploiement des unités, et tout semblable à ceux qui marquaient le mouvement des armées au combat. Mais les cimetières de campagne n'avaient pas de signes conventionnels sur les cartes. La courbe de nos impatiences non plus n'y était pas marquée, et l'on pouvait oublier notre pion durant des années à l'endroit où il était planté.

Je me demandais si nous recevrions à temps les armes qui nous permettraient de participer aux derniers combats, et que personne ne semblait pressé de nous donner. L'on oubliait tout ce que notre pays avait fait pour le monde. La suite de nos parjures nous discréditaient. C'était peut-être là l'explication de ce peu de hâte à nous aider.

Par moments, mon cœur faiblissait sous l'épreuve. Je perdais le goût de vivre. J'étais l'éclaireur isolé qui voit le danger et n'a pas le moyen d'avertir la troupe qu'il devance. Je sentais que je n'étais plus de taille à me mesurer avec le capitaine Sturtmeyer, et les éternelles questions que je me posais sur ma condition militaire m'assaillaient. Non que j'éprouvasse encore des scrupules de fidélité pour un vieillard réduit à l'état d'impuissance. Cela, du moins, m'était épargné : les dés étaient jetés. Je savais

bien qu'il n'y avait pas de choix pour les soldats. Leur destin était d'aller sans hésiter vers la bataille, quelle que fût la cause à défendre. Mais la justification du soldat ne m'apparaissait plus clairement. Était-il juste qu'il y eût encore des soldats? Ah! je savais bien que les armées resteraient de longs siècles encore attachées au flanc des nations, comme des guerriers au sein de l'espèce des fourmis. En apparence inutiles et ne servant pas à bourrer les greniers, mais se jetant sur l'ennemi à l'heure du danger et se faisant massacrer pour sauver la communauté, les armées monteraient la garde aux marches des continents jusqu'à ce que la terre fût soumise à une seule idée. Leur existence tout entière en marge de la société ne trouvait de justification que dans le sacrifice qui l'éclairait et compensait surabondamment des privilèges qui n'existaient qu'en apparence.

Il me semblait cependant que le soldat ne devait tenir qu'un rôle passager. Il n'était là que pour combattre, même s'il passait une vie entière à batailler, comme Montluc, et devait s'effacer dès qu'on n'avait plus besoin de lui. Il devait même souhaiter de toutes ses forces l'avènement des temps où les armées seraient licenciées sur toute la surface du globe, quand il n'y aurait plus d'ennemi, parce que le destin de l'homme est de bourrer les greniers et non de donner la mort. Mais pour que les gouvernements comprissent que la guerre devait être écartée de leurs différends, je savais qu'il était nécessaire que les souffrances des hommes fussent encore plus grandes, et que d'elles jaillît enfin, comme d'un raisin sous le pressoir, l'alcool sauveur de la révolte. A cette seule condition, les mères pouvaient ne pas trembler de voir leurs fils immolés en vain. Le sang ne servait que s'il liait tous les hommes. Je pensais que c'était cela que notre ancien ennemi Ernst Jünger avait voulu dire quand il avait écrit que la guerre est la plus importante rencontre des peuples. Avant lui, Montaigne assurait qu'elle n'était que la plus pompeuse des

actions humaines. Par lentes étapes de charniers et d'ossuaires, le monde devait se hisser, comme le voyait déjà Vigny, vers son unité future, où les armées n'auraient plus de raison d'être sinon pour protéger les hommes contre eux-mêmes et contre les fléaux.

Au sein de tous les bouleversements, l'armée demeurait cependant comme une haute terre respectée du déluge, où les valeurs trouvaient leur abri. Non parce qu'elle était l'instrument de la guerre, mais parce que les vertus s'y rassemblaient, et qu'en temps de paix, dans un monde pourri par le négoce et la négation du spirituel, elle avait déjà sa loi : le désintéressement, sa mystique : la patrie, sa règle : la discipline, et sa morale : l'honneur. Deux ordres de grandeur distincts, comme le voulait Psichari, et qu'il n'était pas possible de séparer, où celui de l'armée trouvait, en face de l'état laïc, une place singulière. Vers elle se levaient les visages pour y lire leur destin. Elle incarnait la nation. Chaque fois que l'armée brisait ses traditions et oubliait les principes immuables de son état, elle plongeait la nation dans le désordre. Tant qu'elle serrait l'épée dans son poing, la nation était en sûreté. Quand l'épée tombait sur le sol, il n'y avait plus d'illusions à nourrir : l'heure était venue où, par une voie semée de cadavres, la nation devait suivre ses bataillons aux enfers.

Base de l'unité, fondement de la légalité, l'armée tenait par son loyalisme les révolutions en échec. Elle assurait une stabilité au sein même des divisions, et sa force inspirait le respect aux hommes qui n'ont que celui-là. Mais dans un pays vers lequel convergeaient les voies d'invasion séculaires, et dont la terre gardait encore la trace des camps d'Attila, le risque de séparation de l'armée et de la nation était toujours mortel. Devant le danger, la nation se reposait sur une armée dont elle avait éprouvé les mérites. Quand l'armée n'existait plus, toute stabilité disparaissait et le champ s'ouvrait aux factions. La nation respirait encore, mais le genou de l'ennemi pesait sur sa poitrine,

et s'il lui restait quelque souffle, elle l'épuisait à maudire son armée, et non à s'accuser.

« L'Armée est une nation dans la nation », écrivait Vigny en 1835. Un siècle plus tard, le général von Seekt l'avait dépassé : « L'armée n'est pas un État dans l'État, elle est l'État. » Ce principe monstrueux marchait de pair avec l'évolution des puissances, qui n'avaient d'abord de poids que par leurs armes, et pour qui vivre consistait à se garder de leurs voisins ou à les dévorer. Dans un seul mot du général hitlérien, je mesurais tout ce qui me séparait de Sturtmeyer et je ne pouvais me consoler qu'en pensant à mon fils qui passerait dix ans dans les casernes ou sur les routes du monde, secoué par les chenilles d'un char ou roulé dans l'étroite carlingue d'un avion, à travers les campagnes ravagées et les villes en flammes. Si une nation de lansquenets avait pu faire de la guerre son industrie nationale, il était juste et bon que cette nation fût réduite à l'impuissance par celles qui considéraient les travaux de la paix et la liberté comme leurs biens les plus chers. Je souriais en relisant Vauvenargues, quand il comparait les conflits de son temps à des procès où les frais emportaient le fonds, et où l'on agissait moins par force que par ruse. Si la civilisation mécanique, loin de supprimer la guerre, la rendait plus féroce et dévorait de plus vastes espaces, je niais que ce fût là un progrès.

Dans ma pensée, l'armée ne répondait plus à une telle dépense de bonheurs particuliers, mais seulement à une sauvegarde. Il était désespérant de lutter, et paradoxal de mourir pour avoir le droit de vivre, mais il me paraissait plus désespérant encore de subir la cravache et les crachats d'un bourreau. Pour moi, le rôle de l'armée se bornait là. C'était à moi de choisir si je voulais servir dans l'armée de Sturtmeyer. Et c'était à mon pays de décider s'il voulait se défendre des tyrans.

III

Plus grand était le désespoir de nos âmes, et plus j'avais souci de me séparer de tout ce qui le causait. Je n'avais jamais si furieusement aimé l'ordre qu'au sein de ce désordre, ni mieux chéri la discipline que depuis le jour où nous avions désobéi. Plus nombreuses étaient les raisons de tout perdre, et plus je m'acharnais à courber mes subordonnés sous des besognes précises. Le monde qui nous entourait offrait le prétexte de la discussion, et j'alourdissais mon autorité. Si la nation était sans gouvernement et si l'armée n'avait plus de chef, les escadrilles n'en pouvaient dire autant.

Jamais je n'avais tant haï la médiocrité, la négligence et l'ivrognerie. Je ne distribuais pas de bonnes paroles à ceux qui me les mendiaient, et je repoussais avec horreur le miroir aux illusions. Notre condition était dure, mais elle ne dépassait pas ce dont il me semblait que nous fussions capables. Nul appel au bon vouloir ne sortait de mes lèvres. Si mes gens n'étaient pas contents, je ne pouvais retenir personne. Lorsque je courais à Alger mesurer l'espace qui nous séparait de nos armes, je rentrais accablé. Des généraux et des hommes politiques luttaient entre eux, et tentaient des révolutions d'états-majors et de palais. Des bribes d'armée s'enfermaient dans des bastions dissidents et racolaient des partisans. Leurs sergents recruteurs dressaient leurs tréteaux aux carrefours. Ils ne disaient pas qu'ils étaient mieux outillés que nous, ni qu'ils travaillaient plus que nous. Ils vantaient simplement leurs soldes, l'habillement, ou le prestige de leurs chefs.

Je n'en riais pas. Je comprenais que nous ne recevrions pas d'armes avant que cessent ces rivalités. La leçon me paraissait claire, et je le dis. Mais je n'ajoutai pas de commentaires. Il m'était égal de passer pour la dernière des

brutes. Le salut était d'abord en nous. « Que les autres agissent comme moi, pensais-je, et l'armée retrouvera sa direction et la raison supérieure qui l'anime. » Je décidai d'élever un camp de tentes et de bâtir un poste de commandement pour utiliser une inaction que nous ne pouvions plus supporter. L'heure de la libération approchait. Après Tunis, la Sicile était tombée, et l'Europe n'était plus qu'à un jet de pierre.

Sous la poussière du terrain, je sentais les saintes colères bouillonner en moi : « Patience, camarade, me disais-je en serrant les poings. Patience, vieux soldat. » Le silence des années d'épreuve risquait de sombrer dans le silence de la mort. Mais les chênes aussi croissaient en silence en se cuirassant d'années, et tout d'un coup, l'on remarquait qu'ils avaient conquis la terre et le ciel.

En ce temps où l'esprit critique semblait avoir grandi en fonction inverse du courage civique, la personne du chef n'avait jamais été aussi attaquée. Les généraux et les hommes d'État connaissaient les tribunaux et les prisons. Ils tombaient sous les feux des pelotons d'exécution ou moisissaient dans l'ombre du mépris. Je m'en moquais. A mon échelon, je ne craignais pas d'affronter les contradictions. L'idée du chef semblait encore trop liée à celle des disciplines dont nous avions bafoué la première de toutes, et, en fait, les chefs étaient nécessaires, comme l'eussent été les meilleurs.

Mais le problème s'étranglait dans ce nœud. Que le chef indigne fût considéré comme la colonne du temple, ou que la qualité du chef conditionnât la valeur même du soutien, cela était bien ce qui me séparait des adorateurs du pouvoir établi. L'expérience m'incitait à me méfier. Je ne reconnaissais plus les chefs à l'importance de leur escorte, ou au nombre d'étoiles qu'ils accrochaient à leurs épaules. Rien de tout cela ne pouvait être accepté sans l'intelligence, et sans la fidélité aux principes qui avaient Sturtmeyer pour ennemi.

Quelle foi eussé-je pu garder en mes chefs? La plupart d'entre eux n'avaient pas résisté à la tentation de la renommée, des femmes ou de l'argent. La pureté de leur gloire passée les avait toujours absous à tort. L'histoire m'avait appris qu'on devenait plus facilement un héros à vingt ans qu'à cinquante, et que ce qui sauvait peut-être Alexandre de l'infamie, c'est qu'il mourait en pleine jeunesse. De tous ceux qui prétendaient posséder la vérité, nul ne fixait les frontières au delà desquelles commençait l'erreur. A la suspicion qui nous entourait, parce que nous avions été des soldats fidèles, nous sentions qu'on nous eût volontiers refusé de servir le but suprême de la nation. En vertu de quoi? L'on eût préféré que nous succombions sous la honte, plutôt que de nous faire une place parmi ceux qui poseraient les premiers le pied sur le sol national. La discipline dont on chargeait nos épaules jusqu'à nous en accabler, pourquoi voulait-on, par moments, nous reprocher de l'avoir pratiquée? Je ne voulais même plus des frontières que l'on pouvait donner à la vérité d'un homme. La vérité de mon pays n'avait d'autres frontières que les siennes, et, au-dessus d'elles, étaient celles de la terre. Ma vérité de soldat était là où je croyais qu'elle était. Pour alourdir le plateau de la justice, j'y jetais ma vie. Ce n'étaient pas les soldats qui étaient à châtier, quand ils se bornent à exécuter les ordres qu'ils reçoivent, maix ceux qui les conduisent et qui les trompent, en leur montrant un hochet de gloire.

Il me semblait pourtant facile de parler le langage de la vérité, pour s'adresser à nous. C'était de nous ouvrir les bras de la communauté. Ce geste eût mis fin à notre état d'orphelins, et nous eût donné une mère, quand nous n'avions que des marâtres qui nous glaçaient de leur silence. Un parjure avait dû nous délier d'un serment, mais nous avions, du coup, perdu toute foi dans les hommes. L'on semblait vouloir nous tenir à l'écart de l'honneur même du combat, le seul que nous revendiquions,

parce que nous traînions les défroques d'une armée qui avait accepté la honte avec la discipline, et pourtant, même sous les haillons, je savais que je portais l'uniforme d'un soldat fidèle, jusque dans ses reniements, au devoir militaire. Même si, plus tard, l'armée restée attachée au vieillard nous accusait, de son côté, d'avoir trahi.

Désemparés par ce conflit, des camarades avançaient vers ce qu'ils croyaient être une lumière nouvelle. Mais d'autres refusaient de se laisser duper, et attendaient de monter sur le bûcher du sacrifice. Pour ma part, je ne voulais pas rejoindre ceux qui se barricadaient en des provinces ridicules avant d'ensanglanter la patrie par une nouvelle guerre de religion. Si j'avais été un traître, j'eusse accepté qu'on me le dît, et qu'on me traitât comme tel. Mais l'accusation nous était jetée comme un outrage gratuit, et je la retournais avec mépris à ceux qui voulaient nous en salir. Personne n'avait le droit de nous empêcher de mourir si c'était là notre ambition, et notre folie.

IV

Un secrétaire se courba pour passer sous la portière de la tente, claqua les talons, et me tendit un message écrit au crayon, que je lus en pâlissant : *Origine contrôle militaire. Avion Douglas de votre groupe qui décollait cette nuit de Taher tombé en flammes. Aucun survivant.*

Je posai le papier sur ma table et regardai le secrétaire. Il baissait la tête, embarrassé.

— Appelez le commandant de la deuxième escadrille, lui dis-je.

Il disparut, et je l'entendis courir. Il était sept heures du matin. J'attendais d'un moment à l'autre le rugissement de l'avion qui devait rentrer, son exercice terminé. Eh bien, cet avion ne reviendrait plus. Je pris mes tempes dans mes mains. Je vis les trois hommes qui composaient l'équipage. Je les connaissais bien, mais j'aimais le pilote. L'équipage,

c'était d'abord le pilote avec son léger défaut de langue, son visage large et brun, son front obstiné et ses yeux gris. C'était sûrement le meilleur pilote de groupe. Il savait faire démarrer les moteurs rétifs quand les mécaniciens eux-mêmes y renonçaient. Il avait déjà volé de nuit avec un horizon artificiel détraqué. J'étais sûr qu'il n'avait pas commis de faute, et que c'était le matériel qui l'avait tué.

La veille encore, nous étions allés, avec des camarades, nous baigner dans le bassin d'une ferme. Nous portions de grands chapeaux de paille retenus à notre cou par une cordelette, et que nous laissions de temps en temps retomber dans notre dos. Ce jour-là, comme nous avions parié à qui serait à l'eau le premier, le pilote s'était jeté tout habillé dans le bassin, et nous avions failli mourir de rire. Après quoi, il avait mis sa culotte et sa chemise de toile à sécher sur des pierres. L'eau était tiède, et, quand nous touchions le fond, nous glissions sur le ciment visqueux. Nous nous poursuivions en barbotant comme une troupe de dauphins tapageurs. L'un après l'autre, pour goûter un instant de répit, nous nous étendions sur la margelle brûlante, mais le pilote nous surprenait et nous rejetait dans le bassin. Pour nous venger, nous arrosions ses vêtements et il aspergeait les nôtres en représailles. Nous étions revenus à la popote légers comme des enfants, et tout à coup, le pilote s'était assombri, comme un ciel soudain recouvert. L'on s'apercevait toujours très vite de ses silences. L'on ne comprenait pas, lorsqu'il était là, pourquoi cessaient les farces, les cris et les rigolades. Nous lui avions tous demandé ensemble :

— Alors, qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qui ne va pas?

Il avait souri. Il était content qu'on s'occupât de lui, et au besoin qu'on le persécutât. Quand il nous racontait comment il s'était aperçu, l'avion presque sur le dos, que son horizon artificiel ne marchait plus, et comment il avait rétabli le Douglas sans repères au sol, dans la nuit crasseuse,

nous nous tordions. Dès qu'il ne nous amusait plus, nous nous demandions ce qu'il avait.

— Rien, dit-il. Je n'ai rien.

Puis, sautant sur les épaules de quelqu'un :

— Est-ce que, par hasard, hurla-t-il, je n'aurais pas le droit de me reposer une minute?

— Non, avions-nous répondu, tu n'as pas le droit.

— Ou de réfléchir?

— Surtout pas. A quoi veux-tu réfléchir?

— A rien, fit-il en se laissant retomber à terre. Vous avez raison. A rien.

Et il éclata de rire. Il revint au terrain pour préparer cette mission que nous accomplissions au profit du guet américain. Nous avions accepté de servir de cible pour montrer que nous existions. Nous étions humiliés de faire la guerre en exerçant les télémétreurs, mais nous escomptions par cette besogne mériter ensuite la faveur de combattre. L'équipage partait, la veille de l'exercice, pour Taher. Il dormait quelques heures dans l'avion, puis décollait à l'aube. Il naviguait le long des côtes, suivant un itinéraire convenu, et rentrait se poser chez nous.

J'avais entendu le Douglas tourner autour du terrain, puis s'éloigner. Un moment encore, j'avais pensé au pilote et je m'étais souvenu qu'il était triste. Puis je l'avais oublié.

La portière se boucha un instant et je relevai la tête. Le commandant de la deuxième escadrille carrait devant moi sa lourde stature, le visage interrogateur.

— Tu veux me voir?

Je ne répondis pas. Je lui tendis le message. Il y jeta un rapide regard, et l'approcha de ses yeux, comme pour y croire. Sa tête pivotait par petites saccades, de gauche à droite. Puis il replaça le papier devant moi.

— Tu sais, dit-il en grimaçant, cela ne m'étonne pas. Nous y passerons tous.

— Oui, répondis-je. Mais il faut savoir aussi ce qui est arrivé. Tu vas partir immédiatement pour Taher. Fais une enquête, et reviens cet après-midi.

— Entendu, dit-il.

C'était simple. Notre tour était venu de payer cet impôt stupide. Si notre misère durait, il était sûr que nous allions tous y passer, mais il ne fallait pas le dire. Après le temps de la lésine, nous nous tuerions par excès de confiance dans nos richesses. Tous les combats coûtaient cher, mais celui-là plus que les autres, qui ne jetait pas sur ses victimes la gloire dont nous étions jaloux. Le commandant était en voyage; il fallait que j'avertisse le groupement de l'accident, et je décrochai le téléphone.

V

Pendant quelques jours, à chaque vol, le visage du pilote mort m'accompagna. Le vieux soldat que j'étais ne se séparait pas facilement des camarades. Un instant, les jeunes avaient vacillé sous le coup, puis l'oubli les avait enlevés. A trente-cinq ans, j'étais déjà un ancien, et loin de m'endurcir, l'âge multipliait les défauts de ma cuirasse.

Le lendemain de l'accident, un avion de chaque escadrille avait volé de nuit, mais je n'avais pas de quoi lancer un peloton sur le souvenir de l'équipage. Ceux que la mer avait ensevelis, nous savions bien qu'elle ne nous les rendrait pas vivants. Nous imaginions la dernière minute de leur bataille, lorsque, déséquilibré dès le départ, le pilote n'avait pas pu arrêter le moteur en panne et revenir, en se traînant sur l'autre, jusqu'à la piste. C'est nous seuls qui pouvions les rejoindre. Mais qui pouvait calmer le battement précipité de mon cœur à la pensée qu'ils étaient de retour, quand un Douglas inattendu survolait le terrain, au crépuscule, ou qu'un bruit de tonnerre faisait trembler le toit de la popote, à l'heure des repas, comme si l'un

de nous, par ce passage en trombe au-dessus de nos têtes, avertissait qu'il rentrait?

Pour nous soutenir, nous n'avions plus besoin du médecin. Sa doctrine de pureté nous semblait sans valeur devant la mort, et je ne pus réprimer moi-même quelques mouvements d'impatience à son égard. Son indifférence m'irritait. Je sentais que sa place n'était décidément pas parmi nous. D'ailleurs, il nous quittait. L'avait-il lui-même demandé, ou cela entrait-il dans le jeu commun des mutations? On l'envoyait dans une école. Il pourrait persuader les jeunes gens de ne pas brûler leurs jours parce que leur petit nombre exigeait un accord de sainteté. Nous étions trop blasés pour le suivre. Chez nous il ne convaincrait personne. Quand le commandant pensait à la mort, il comptait les années pendant lesquelles il avait volé et joui de la vie. Et il disait : « C'est juste, j'ai eu du bon temps. Je peux mourir. » Puis, se reprenant : « Mais ne croyez pas que je m'en irai comme cela, criait-il de sa grosse voix. Je vous engueulerai si vous buvez sans penser à moi... » Les rites nous liaient jusque-là les uns aux autres. Je me souvenais qu'un jour où j'attendais le pilote au retour d'un exercice dans le genre de celui qui l'avait tué, je ne trouvais pas d'autre moyen d'exprimer mon amitié pour lui que le mot prohibé du livre du *Taouahid* : « Venez prendre un pot... » C'était midi. La piste flambait sous le soleil. Au bar désert, il n'y avait plus que du vin blanc. Ce n'était pas très riche. Que faire? Avant de descendre de l'avion, le pilote avait sorti le grand chapeau de paille dont il avait lancé la mode parmi nous. «Tant pis, pensai-je. Nous boirons un coup de vin blanc. » J'avais tant de joie de le revoir, fût-ce après un jour d'absence. Je payai à boire à l'équipage, puis nous partîmes ensemble vers la popote. Ce pot de vin frais valait mieux pour nous qu'un sermon ou qu'un jeûne.

Ainsi, chaque fois qu'une bouteille célébrait quelque fête à notre table je pensais à ceux qui nous avaient laissés

en chemin. Le commandant pouvait dormir tranquille. Sans eux, nos libations n'eussent pas été complètes. Il fallait qu'elles fussent aussi des libations en l'honneur des morts. L'esprit des pilotes pétillait mieux que notre méchant mousseux, et je demandais qu'on entonnât *le Forban* que toutes les voix reprenaient :

Mourir forban, c'est le sort le plus beau
Nos têtes iront s'engloutir dans les flots...

La furie qui emporta les chefs d'escadrille après l'accident ne m'étonna pas. Je ne m'en scandalisai pas non plus, parce que je savais ce dont leur joie était grosse. Je me laissai entraîner par eux. Quand, un soir, l'idée leur venait d'une ville, nous courions à cette ville, et ils me jetaient dans un tourbillon de désirs. Mais toutes les villes étaient tristes. Leurs filles ne nous attendaient plus. Les salles de spectacles étaient pleines et les cafés fermaient. Nous nous sentions soudain trop usés pour continuer à forcer le plaisir qui nous échappait. Taciturnes, nous rentrions dans notre cirque, sur les routes vides. Les vieilles mélancolies roulaient derrière nos fronts les pensées des mauvais jours. Nous prenions la résolution de quitter l'armée après la guerre, si nous étions encore de ce monde. Nous étions séduits par les attraits de la pêche à la ligne. Après toutes nos courses, cette halte. Ce silence, après tant de bruit, et, au bout de tant de paysages en fuite, les arbres immobiles au bord d'une rivière, et un bouchon rouge. Tout à coup, nous bornions là notre ambition parce que des camarades s'en étaient allés, et que nous restions une poignée d'anciens, qui attendions notre tour.

Comme nos avions qui crachaient leurs poumons et s'arrêtaient un à un, nos journées se vidaient. Les mauvaises nouvelles se succédaient. Nous venions d'apprendre, par un télégramme, que notre groupe était dissous. Un trait de plume lui enlevait son chef et ses équipages au profit

d'escadrilles plus heureuses. Cette fois-ci, j'étais un cavalier qui devait quitter la course parce que sa monture s'effondrait. L'on recrutait des équipages pour l'Angleterre mais l'on ne voulait pas de moi parce que j'étais trop vieux. J'avais usé mes forces dans une armée de vieillards, et, quand il s'agissait enfin de rassembler un dernier carré de l'honneur, on refusait les vétérans. Personne n'avait su m'employer quand j'avais le redoutable privilège d'être toujours trop jeune, et tout à coup, à trente-cinq ans, j'essuyais la menace de la retraite. L'on me préparait à m'asseoir devant une table d'état-major, un téléphone et des dossiers.

L'atmosphère du groupe avait changé. Nous étions les membres d'une même famille éprouvés par un deuil. Jamais il n'avait été aussi facile d'être compris et obéi. Les raisons de nous aimer nous apparaissaient mieux. Comme, sur le point de la perdre, je voyais mieux la tranquille beauté de la plaine confondue vers le nord-est avec l'horizon marin, et relevée partout ailleurs par des collines et des montagnes. Je ne me lassais pas de l'embrasser de l'âme en sa nouvelle fécondité des vendanges, avec l'odeur du moût qui bouillait dans les cuves. Les lieutenants entraient à la popote, une grappe de raisins bleus dans chaque main, les dents découvertes par un rire bachique, et, chaque nuit, les feux des vendangeurs s'allumaient dans les vignes.

Tout semblait s'évanouir, avec la dernière illusion que j'avais nourrie de forger un instrument de guerre. Je regardais des jeunes pilotes poser leurs jouets sur la piste, dans la douceur du soir. Ils revenaient à nous, le visage éclairé d'une conquête, comme de nouveaux amants. Je me disais que j'avais vieilli auprès d'une maîtresse qui me trahissait pour eux, mais j'espérais obstinément ma revanche. A terre une fois de plus, je voulais remonter en selle. La guerre ne me fuirait plus. Avec d'autres camarades aussi vieux que moi, j'exigeai de partir, sans commandement, comme un simple officier subalterne, avec les équipages des bom-

bardiers anglais. Il restait encore quelques places sur un convoi, mais, pour les avoir, il fallait que nous renoncions à briguer des postes de pilotes. Nous en fîmes le sacrifice sans hésiter. Nous eussions accepté, avec la même folie, des tourelles de mitrailleurs. Nous ne prétendions plus à rien qu'à combattre, et, à ce point le plus profond de ma misère, j'eus la conviction que je tenais ma victoire, même si elle aboutissait à la mort. Notre dénûment était si grand qu'il nous ouvrait enfin les portes du royaume.

JULES ROY.

Le texte intégral du *Métier des Armes* paraîtra en octobre prochain à la N.R.F.

PÉTRONE

Qui est Pétrone? Sont-ils deux? Le Pétrone favori de Néron, dont Tacite a fait le portrait et raconté la mort épicurienne et stoïque, est-il le même qui a écrit le *Satyricon*? Ou, comme le veulent certains érudits, l'auteur de ce roman plus que rabelaisien a-t-il vécu, sans laisser aucune autre trace que son livre, au IIᵉ ou au IIIᵉ siècle? Un seul est historiquement connu : celui dont a parlé Tacite dans son chapitre sur Néron. C'est ce personnage consulaire, consul et proconsul en Bithynie, où il avait fait preuve de vigueur, et qui, retourné aux vices ou à leur imitation calculée, vint à la cour, y plut par sa philosophie voluptueuse, et fut traité en favori. Là, il était l'arbitre de l'élégance et du goût, et Néron ne trouvait rien d'agréable et de délicat qui ne fût approuvé par Pétrone. La jalousie de Tigellin, autre familier de l'empereur, le perdit. Pétrone fut dénoncé pour être ami de Servinus, qui avait trempé dans la conspiration de Pison. Comme il allait rejoindre César en Campanie, Pétrone, en route, se trouvait à Cumes, où il reçut l'ordre de rester. Se voyant alors disgracié, connaissant d'avance son sort, et ne voulant pas languir longtemps entre la crainte et l'espérance, il choisit de mourir, mais il voulut mourir sans éclat et sans brusquerie, en homme de bon ton, comme il avait toujours vécu. Il s'ouvrit les veines, les ferma, les ouvrit de nouveau, jouant avec la mort, l'appelant et la reculant; ne cessant de parler avec ses amis, ne mêlant rien de sévère

à ses discours, sans affectation, sans vaine ostentation de courage. Point de propos philosophique à son chevet; nul débat socratique sur l'immortalité de l'âme. Il ne voulut entendre que des poésies agréables et des vers faciles, et jusqu'au bout il s'entretint des soins ordinaires de la vie. Il fit quelques largesses à ses esclaves, il en admonesta d'autres. Il sortit même, et dans ses derniers moments, se livra au sommeil, pour que sa mort y ressemblât. Il n'ajouta point de codicille, comme la plupart, à son testament, où flatter Néron, Tigellin et autres puissances. Mais ayant brisé un vase de prix auquel il tenait et qu'il ne voulait pas voir tomber aux mains du despote, il écrivit une satire, où sous les noms supposés de jeunes débauchés et de femmes perdues, il dénonçait les mœurs du prince, et il lui envoya cet écrit scellé. Puis il brisa son anneau, pour qu'il ne pût servir plus tard contre quiconque, dans un testament contrefait, comme il s'était vu.

Saint-Évremond qui admirait beaucoup Pétrone et qui a finement parlé de son œuvre, tenait cette mort pour la plus belle de l'antiquité. Quand Caton est mort en colère et au désespoir, et Socrate inquiet des conditions de l'autre vie, « Pétrone seul a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne. Nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marquât l'embarras d'un mourant : c'est pour lui p opement que mourir est cesser de vivre ».

Il n'y a rien, dans la relation de Tacite, hors cette mention d'une satire, qui permette de voir dans ce Pétrone un écrivain. Tacite ne dit pas qu'il l'ait été, ni Plutarque, ni Pline quand ils parleront de lui, incidemment. Les érudits qui acceptent l'identité du consul et de l'écrivain s'accordent généralement à reconnaître que la satire écrite en ses derniers moments, dans des conditions singulières, par un homme affaibli et le sang coulant de ses veines, ne peut être le *Satyricon*. Mais à supposer qu'il n'y ait eu qu'un seul Pétrone, quelque déférence que l'on doive à l'autorité de Tacite, il peut être permis de se demander si ce n'est pas Tacite qui se trompe, et qui, mal informé, écrivant près d'un demi-siècle plus tard, aura lui-même confondu et pris de loin, sans l'avoir lu, ce long roman

pour une courte pièce de circonstance. Ou alors il faut revenir à l'hypothèse des deux Pétrone — l'ancien consul, le favori disgracié — et cet homonyme inconnu qui, vivant dans le même temps, serait l'auteur du *Satyricon*. Dans ce cas, il paraîtrait bien étonnant que personne n'en ait rien dit au moment même, et ce silence pourrait justifier l'opinion de ceux qui croient à l'existence d'un Pétrone écrivain beaucoup plus tardif, composant son roman sous le règne de Commode ou même d'Alexandre Sévère; et qui fondent cette façon de voir sur le fait (entre autres) qu'on ne trouve aucune référence ancienne sur le *Satyricon* avant celle, au IIIe siècle, de Terentianus Maurus. S'il en est ainsi, on déplace seulement le problème, car il n'en reste pas moins à expliquer comment nul alors n'a parlé de la personne de cet auteur d'un livre désormais illustre, à qui Macrobe attribuait d'ailleurs plusieurs autres romans qui ne nous sont point parvenus. Au surplus, comme aucun renseignement n'est fourni sur l'existence de ce second Pétrone et les dates possibles de sa vie, et que d'autre part ni les allusions aux contemporains et aux mœurs, ni les citations dont il a émaillé son livre ne permettent de le situer avec précision au IIe ou au IIIe siècle, ou au Ier — toutes les hypothèses sont permises, toutes les conjectures sont possibles; et l'indécision profonde sur le livre et sur son auteur prouve seulement une fois de plus la difficulté d'être assuré d'aucune certitude sur tout ce qui concerne l'histoire littéraire de l'antiquité — puisqu'un même texte, aux yeux de scoliastes différents, peut indifféremment s'appliquer, à trois cents ans près, à la peinture des mœurs du Ier ou du IIIe siècle.

Dans ces conditions, rien n'empêche de faire l'économie raisonnable du dédoublement proposé et d'accepter provisoirement dans un seul homme la confusion, d'ailleurs plausible, de ses deux aspects, l'arbitre de l'élégance de Tacite, et le romancier, lui aussi arbitre du goût dans son livre où il juge ironiquement des façons de dire nouvelles ou ridicules de son temps. La difficulté est ailleurs; et psychologique, autant qu'historique. A supposer qu'il n'y ait donc qu'un seul Pétrone, celui de Tacite, elle consis-

terait à faire exactement coïncider l'homme et l'écrivain. Comme toujours, avec ces personnages de l'antiquité, on s'aperçoit en cherchant à les saisir et à les reconnaître dans leur œuvre, qu'ils ne correspondent que fort peu aux portraits stylisés que nous ont laissés d'eux les historiens, fussent-ils précis et incisifs comme Tacite. L'art de Tacite même, dans son raccourci admirable, nuit à la ressemblance désirée. De ce Pétrone qu'il a peint, élégant, ferme, honnête homme dans son ostentation, moralement et philosophiquement supérieur à son entou age, il nous donne à son habitude une image nette et dure comme un camée, vigoureuse comme une eau-forte. Mais réduisant à quelques traits les complexités de la vie, l'eau-forte exclut toute couleur; et à se plonger dans son roman, le lecteur moderne est vite obligé de convenir que le Pétrone qui a écrit le *Satyricon*, par son goût du burlesque et par son réalisme gras, sa joviale obscénité, sa connaissance des mœurs populaires et des bas-fonds de Rome, sa sensualité, sa bouffonnerie, sa malice et sa truculence, ses raffinements de style, la diversité infinie de ses tours et de son esprit, sa délicatesse d'artiste et sa préciosité même, quand il est exquis, débordent infiniment et dans tous les sens la médaille ciselée du grand écrivain, lui aussi très mystérieux, des *Histoires*. A mesure que nous nous approchons de lui, en lisant son livre extraordinaire où se sont délectés chez nous un Racine, un La Fontaine, un Saint-Évremond, un Condé la figure de l'auteur du *Satyricon* se brouille en s'agrandissant et s'éloigne, jusqu'à le faire perdre de vue, de l'élégant arbitre de Tacite, depuis lors affadi jusqu'à la chromo par le Polonais Sienkewicz, dans son romanesque et d'ailleurs naguère amusant *Quo vadis*.

Laissons donc pour l'instant cet homme introuvable, et voyons l'œuvre. Le *Satyricon* est un roman, dont nous n'avons plus qu'une partie, suivie de fragments mutilés, et qui peint les mœurs populaires de son temps. *Quodque facit populus, candida lingua refert :* au dire de l'auteur, il rapporte dans une langue simple ce que le populaire fait. Le récit est conté à la première personne par l'un des héros, nommé Encolpe; et ce nom, qui en grec veut dire « tenu

dans les bras » situait aussitôt le personnage aux yeux de ses contemporains : c'est un mignon. Il y a déjà dans Martial un efféminé de la même espèce, appelé Encolpe, lui aussi. Celui de Pétrone est un beau jeune homme d'origine indéterminée, sans scrupules, de mœurs déplorables, mais cultivé et que l'on voit au premier chapitre étudier à l'école du rhéteur Agamemnon. Curieux de toute chose, il aime discuter au besoin de morale et de belles-lettres; il est capable de tenir tête avec bon sens au professeur sous le portique, de traiter des problèmes de l'éducation et de la véritable éloquence, et d'improviser des vers à l'occasion. Au reste, il le reconnaît, voleur, meurtrier, pédéraste, ami de son plaisir, et que le plaisir entraîne inconsidérément aux aventures. Est-ce un affranchi, cet Encolpe? Son ami de rencontre, le poète Eumolpe, il est vrai, prenant sa défense dans un mauvais pas, le donnera pour un homme libre, un garçon bien né et honorable. Mais un jour de querelle, un autre compagnon d'aventure, Ascylte, le traitera d'assassin nocturne et de gladiateur obscène, chassé de l'arène, vaincu et gracié après sa défaite. *De ruina demisit arena*. Ce n'est peut-être qu'une image sous le jeu de mots; toutefois ces traits divers définissent assez exactement le personnage, — un « affranchi », sans doute, au sens moderne que le mot a pris, dans le monde des mauvais garçons. Ainsi fait, l'indésirable et déluré Encolpe vagabonde, suivi d'un gracieux adolescent appelé Giton, dont le nom entrera dès lors dans la langue pour y désigner les jeunes gens de même farine. Un troisième larron, Ascylte, accompagne le couple, intéressé lui aussi par le « petit frère » — à la grande indignation d'Encolpe jaloux des faveurs de l'enfant. Au reste voluptueux à toutes mains, cet Encolpe est capable d'inspirer de l'amour à l'autre sexe, comme il appert de ses relations avec Circé, Tryphène, Doris, Chrysis ou Quartilla. Où vont-ils, et d'où viennent-ils, ces trois chenapans? On ne sait, et le romancier ne s'est pas soucié de nous le dire, qui se contente de les suivre, lui-même amusé, au gré de la fantaisie qui les entraîne, sans un as, en leurs errances pittoresques. Tantôt sous le portique du Gymnase, à la recherche l'un de l'autre,

s'ils sont séparés; tantôt au marché du Forum, où à la tombée du jour favorable aux échanges louches ils essaient de vendre un manteau volé, et où ils retrouvent en revanche une tunique qu'ils avaient perdue, avec leur argent cousu dans la doublure; tantôt violant le secret d'un temple, tantôt dans quelque misérable auberge où ils se battent avec l'hôtelier; sur le navire enfin qui les emporte dans leur fuite... En tous lieux narguant la police, et prêts à tout avantageux arrangement pour compenser le sort contraire — au point de ne pas reculer, comme Encolpe, devant l'éloge d'un mauvais poète, au prix d'un dîner.

Et justement, ne manquant de lettres l'un ni l'autre, Encolpe et Ascylte se sont vus, sur leur titre usurpé de professeurs, invités à venir festoyer chez Trimalcion, « un homme tout à fait distingué, qui a une horloge dans sa salle à manger, et un sonneur de cor engagé tout exprès pour savoir à toute heure du jour quelle portion il a perdue de sa vie ». Au bain, où, ayant fait toilette, nos héros s'étaient rendus avant de gagner la demeure de leur hôte, Encolpe, Ascylte et le petit Giton les escortant comme un esclave ont fait connaisance de ce Trimalcion, dont voici, d'après Pétrone, le portrait. C'était un vieillard chauve, vêtu d'une tunique aurore et chaussé de pantoufles, qui jouait à la balle parmi de jeunes esclaves aux longues boucles. Trimalcion s'exerçait avec des balles vertes. Il ne ramassait pas celles qui avaient une fois touché terre, mais à chaque coup un serviteur lui en présentait une nouvelle, tirée pour ce délicat joueur d'un sac plein. Éprouve-t-il quelque besoin, sur un claquement de ses doigts un eunuque préposé à cet office lui apporte un pot de chambre en argent; ayant soulagé sa vessie, Trimalcion se lave les mains et les essuie aux boucles d'un des jeunes esclaves chevelus. Le bain pris, le vieillard se fait enrouler dans une couverture écarlate, et il monte ensuite dans sa litière que précèdent quatre coureurs chamarrés — et le long du chemin un joueur de flûte le charmera de sa musique en se penchant à son oreille.

Encolpe arrive sur ses pas dans sa maison, à l'entrée de laquelle un porteur vêtu de vert et sanglé d'une ceinture

cerise triait des pois dans un plat d'argent; et ce qu'il voit autour de lui l'aide aussitôt à se faire une idée du personnage dont il est l'hôte. A côté d'un molosse enchaîné, peint sur le mur, et dont malgré l'inscription prémonitoire *cave canem*, la vue menaçante le saisit au point de tomber à la renverse (car cet Encolpe n'est pas brave), on pouvait admirer une suite de tableaux où la vie de Trimalcion était figurée dans ses principaux épisodes. Cela commençait par un marché d'esclaves, où Trimalcion lui-même était représenté, sous les traits d'un jeune éphèbe aux longs cheveux. Il était peint successivement le caducée de Mercure en main, entrant à Rome guidé par Minerve, et l'évocation de ces dieux attestait la faveur de Trimalcion auprès d'eux. Une scène le montrait apprenant à compter. Dans une autre on le voyait devenu trésorier. Plus loin, Mercure le portait sur une tribune; la Fortune se tenait à côté de lui, et les trois Parques qui filaient la quenouille d'or de sa vie. Des faisceaux de licteurs, avec la hache, ornaient les portes de l'antichambre précédant le triclinium, et une inscription publiait le nom et la fonction de « Cnéius Pompéius Trimalcio, sévir augustal ». Ce titre désignait une sorte de fonctionnaires chargés, dans les colonies italiennes, d'organiser le culte de l'empereur, et cette charge était généralement réservée à des affranchis assez riches pour en assurer, de leurs propres fonds, le coûteux exercice. Trimalcion, qu'on a vu représenté au début de son curriculum sous l'aspect d'un esclave à vendre, était en effet un affranchi, ne rougissant pas de son origine, s'en applaudissant même. Comme il s'est fait peindre sur les murs de sa maison l'écriteau au cou, il racontera, au cours du festin qui va suivre, les moyens de son élévation et de son immense fortune. Il est parti de rien, venu d'Asie, et il laissera trente millions de sesterces. « Cette fortune, explique-t-il, c'est ma bonne conduite qui m'y a élevé. J'ai fait pendant quatorze ans les délices de mon patron. Il n'y a point de honte à faire ce que le maître commande Entre temps, je contentais aussi la patronne... Avec la volonté des dieux, je devins le maître de la maison, et dès lors le patron n'eut plus que moi en tête. Bref il me fit cohéritier de César,

et je reçus un patrimoine de sénateur. » Ainsi, héritier de son maître, dont il avait été avec ses longs cheveux l'esclave complaisant, Trimalcion s'était enrichi à peu de frais. Sur quoi l'idée lui vint de tâter du négoce. Il a armé cinq vaisseaux qu'il charge de vins à destination de Rome. Le tout sera perdu dans un naufrage. Qu'à cela ne tienne! Il recommence, aidé de sa femme Fortunata, qui lui a donné tout ce qu'elle avait gagné au mauvais lieu où il l'a prise pour l'épouser : cent écus d'or. « Ce fut le levain de mon pécule. Les choses vont vite quand les dieux le veulent En un voyage, je m'arrondis dix bons millions. Aussitôt je rachète toutes les terres qui avaient appartenu à mon maître. Je bâtis une maison, j'achète des marchés d'esclaves, des bêtes de somme; tout ce que je touchais croissait comme un rayon de miel. Quand je me vis plus riche à moi seul que tout le pays réuni, je passe la main. Je me retirai des affaires, et je me mis à prêter aux affranchis. »

Vêtu d'écarlate, cravaté d'une étole pourpre, le chef ras, les doigts bagués d'or, des bracelets aux bras, vaniteux, bavard et gonflé, voilà Trimalcion : autrefois raine (1), aujourd'hui roi. Esclave, giton, affranchi, héritant d'un maître séduit, faisant fortune dans le commerce, en vendant du vin, des parfums, des esclaves; et pour finir, usurier. Et magistrat impérial. Le portrait est haut en couleur, qui d'une part évoque Vitellius et de l'autre rejoint M. Jourdain, ses pataquès et son amour de la trompette, que Trimalcion imite à table, entre deux hoquets. Farceur, jovial, vantard, bonhomme d'ailleurs; menaçant du fouet ou de la croix ses esclaves, qu'il pardonne l'instant d'après et fait mettre à table avec lui. « Mais quoi, dira-t-il, les esclaves ne sont-ils pas des hommes et n'ont-ils pas sucé le même lait que nous? » Capable, au reste, de poser au milieu de l'orgie cette question énorme dans la bouche d'un parvenu qui se goberge : « Qu'est-ce qu'un pauvre? » Si Molière avait utilisé cela, comme le *Sans dot* de Plaute ou le

(1) Calembour intraduisible. Le latin dit *rana*, grenouille. Et les traducteurs, pour conserver l'opposition *rana, rex*, traduisent *raine* — mais cela demande à être expliqué.

Qu'allait-il faire dans cette galère? de Cyrano, le mot paraîtrait étonnant, comme il l'est. Trimalcion a des prétentions au bien dire, aux goûts de l'homme cultivé. Son argenterie vient de Corinthe; il a deux bibliothèques dont il est fier, l'une grecque et l'autre latine. Il lui arrive de citer Homère, mais il fait d'Hannibal un héros de la guerre de Troie. Il préfère Publilius Syrus à Cicéron, mais à dire le vrai, ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les équilibristes et les sonneurs de cor. Il peut écrire une épigramme; il sait, en chantant, se faire applaudir de ses invités, qui savent que pour l'être encore, il convient de louer son hôte. Trimalcion ne donnerait pas pour tout l'or du monde ses connaissances littéraires et sa compétence en matière d'art. Elles ne l'empêchent pas de croire aux stryges et aux femmes sorcières, aux créatures nocturnes qui mettent tout sens dessus dessous. Quant aux manières, au milieu du repas, il se lève, pour aller à la garde-robe, et en revient dispos, donnant à tous des nouvelles de son intestin. Que chacun, s'il en est besoin, fasse de même, et ne se gêne pas pour lâcher des vents, s'il le faut : l'empereur l'a autorisé par décret; il n'est pas bon de se retenir... Là-dessus, Trimalcion mime la cordace, qui est la danse du ventre, et tandis que l'assistance entonne le refrain canaille, *Madéia, Parimadéia!* — il en esquisse le mouvement, les mains agitées sur le front — puis caresse au passage un esclave d'aimable tournure. A ce spectacle, Mme Trimalcion s'indigne et adresse au vieux débauché de vifs reproches sur ses détestables façons, sa chiennerie et son ordure. La scène de ménage s'achève aux yeux de tous en querelle ignoble, le mari saisi de colère lançant une coupe à la figure de la gaupe. Qu'a-t-elle à dire, cette Fortunata? Une vipère! Il l'a épousée, oui — on sait où il est allé la chercher! Il refera son testament, pour interdire qu'on lui donne une place à ses côtés, dans sa tombe, où elle l'embêterait toute l'éternité!

Le testament de Trimalcion! Afin que chacun en connaisse, admire sa magnificence, sa générosité et sa grandeur, il fait chercher le texte de ses volontés dernières dont il donne lecture aux écoutants. Il y affranchit ses esclaves,

pour que toute sa maison le chérisse en l'apprenant, dès ce jour, comme s'il était déjà mort. Et il évoque son futur monument funèbre, dont il a commandé le plan à son ami Habinnas, un des convives justement. Il le veut de cent pieds de façade, sur deux cents de côté, avec sa statue et son épitaphe, où il sera dit que Trimalcion pouvait être de toutes les décuries, à Rome, s'il l'avait voulu; et qu'il ne s'en soucia point. Il est parti de rien; il laissera trente millions, il n'a jamais suivi les leçons d'un philosophe. On admirera sur le tombeau des bas-reliefs le représentant au tribunal, distribuant de l'argent au peuple, et ses vaisseaux chargés autour de lui. Et on y verra aussi une horloge, afin que quiconque en passant s'avisera d'y regarder l'heure soit aussi forcé de lire le nom de Trimalcion rendu à la terre... A cette idée, le sensible amphytrion fond en larmes, et toute l'assemblée l'imite, comme si elle assistait déjà à ses funérailles. On apporte les vêtements, la robe prétexte de bonne laine, où le sévir doit être enseveli : que chacun la palpe et s'assure de la qualité de l'étoffe. Que chacun respire le nard dont sa dépouille sera ointe. Des sonneurs de cor apparaissent. « Faites comme si j'étais mort, commande le maître, jouez-moi quelque chose de joli... » Une marche funèbre retentit, avec une telle violence que tout le voisinage est réveillé et que les pompiers eux-mêmes accourent comme s'il y avait le feu à la maison.

La maison, c'est une façon de temple. Quatre salles à manger, vingt chambres, deux galeries de marbre, sans compter l'appartement du maître, celui de sa femme, et les logements pour les amis. Quant à ses domaines, Trimalcion en ignore les limites, mais au cours du festin l'intendant en viendra donner des nouvelles et dire les immenses richesses. « Le VIIe jour, avant les calendes d'août, dans le domaine de Cumes, propriété de Trimalcion, sont nés trente garçons, quarante filles; on a monté de l'aire au grenier 500.000 boisseaux de froment, on a mis au joug cinq cents bœufs... Même jour, on a serré dans le coffre-fort, faute de pouvoir les placer, dix millions de sesterces. Même jour, un incendie s'est déclaré dans les jardins

pompéiens... » Ici, Trimalcion s'étonne. « Comment? Quand donc m'a-t-on acheté les jardins pompéiens? — L'an dernier, c'est pourquoi ils n'ont pas encore été mis en compte...» Mais Trimalcion ne veut pas qu'on achète pour lui aucune terre sans qu'il en soit informé dans les six mois. — Suivent quelques autres nouvelles de la propriété : l'esclave Mithridate a été mis en croix pour avoir blasphémé contre le génie de son maître. Et une affranchie a été répudiée par un veilleur de nuit pour avoir été surprise dans la chambre d'un garçon de bains.

Ces richesses dont il est si fier, Trimalcion les donnerait toutes cependant pour son cuisinier, le génial ordonnateur du repas célèbre, dont la description burlesque remplit près d'un tiers du *Satyricon*, ou plutôt de ce qu'il en reste. Ce morceau ignoble et truculent ouvre un jour des plus singuliers sur les réalistes dessous de la vie au temps des Césars. La gueule est inventive, avait déjà dit Martial, dont Pétrone rapporte le propos, qu'il va illustrer dans son livre. On cherchera sans doute ailleurs, chez Appien et dans la vie du fameux gourmet Apicius, de plus exactes précisions sur la gastronomie romaine. Pétrone n'en a peint ici que la caricature, pour divertir les raffinés auxquels il destinait son roman, sur les extravagantes fantaisies que le goût et le besoin d'étonner peuvent exciter dans la cervelle d'un parvenu. Cependant, si forcée que soit la peinture de cet ahurissant repas, faut-il admettre que les éléments en devaient paraître normaux aux premiers lecteurs de ces pages prérabelaisiennes. Le loir confit, saupoudré de pavot, enduit de miel, la vulve de truie, le sanglier servi dans ses soies, avec ses défenses, n'avaient rien pour les dégoûter ni les surprendre en leurs pantagruéliques appétits. Il leur fallait encore que le festin fût un spectacle, mêlé de musique, de danse, de farces, de bouffonneries; entre deux entrées d'acrobates et de baladins, chaque mets au surplus se présentant comme une surprise ou une attrape. On apporte une poule de bois, couvant sur un lit de paille des œufs de paon. Trimalcion s'excuse, craignant que les œufs ne soient couvis. Mais les coquilles sont de pâte, et au lieu d'un poussin déjà formé, les convives y trouvent un

bec-figue entouré d'un jaune d'œuf au poivre. Vient ensuite un vaste surtout en forme de globe, avec les signes du zodiaque figuré, chacun surmonté d'un mets correspondant : un surmulet sur le Poisson, un morceau de bœuf sur le Taureau ; sur le Capricorne, une langouste. Le couvercle ôté, en musique, par quatre danseurs, laisse apparaître des poulardes, des tétines de truie, entourant un lièvre ailé pour faire allusion à Pégase. Aux angles du surtout, quatre Marsyas déversent d'une petite outre un flot de garum sur des poissons nageant dans des plats. Voici, sur un large bassin, un veau, rôti d'une pièce et casqué, que l'on apporte, poursuivi par un comédien déguisé en Ajax, qui découpe la tête à grands coups d'estoc, et en présente ensuite à chacun des convives un morceau piqué au bout de son épée. Autre surprise : une clameur emplit la salle. C'est un équipage de chasse, les chiens lâchés, hurlants, tandis que les porteurs déposent sur la table un dressoir chargé d'un sanglier flanqué de petits marcassins en pâte dure. Un géant barbu, vêtu en chasseur, frappe de son couteau le flanc de l'animal, d'où s'envolent des grives que des oiseleurs apostés attrapent avec des gluaux. Plus tard encore, le repas se prolongeant, ce sont, ornés de grelots et de muselières, trois porcs vivants qui sont produits, entre lesquels les hôtes de Trimalcion auront à choisir celui qu'ils souhaiteront manger à l'instant même. Le plus gros étant désigné, le temps d'un discours du maître de maison sur ses vins, on apporte le cochon rôti. Mais quoi! Le cuisinier, dans sa hâte, a omis de vider la bête. Feinte colère de Trimalcion. « Qu'on le déshabille! qu'on le fouette!... » Mais, radouci et cédant aux supplications des convives, le maître se ravise. « Eh bien, donc, vide-le devant nous. » Le cuisinier, d'une taillade, ouvre le ventre ruisselant, d'où s'écroule, aux yeux de l'assemblée ébahie, un flot fumant, non pas d'entrailles, mais de saucisses et de boudins.

Cependant, entre temps que le plafond s'ouvre et laisse descendre au-dessus des tables des couronnes d'or et des fioles de parfum, que des esclaves sablent le plancher de safran et de vermillon, que d'autres apportant des bassins d'argent viennent laver les pieds des convives et leur

enguirlandent les jambes de fleurs; que le falerne de cent ans coule dans les cratères; que chacun bâfre, rit, s'esclaffe ou reçoit en pleine figure un jet de liquide propulsé d'un fruit qu'il saisit, — la conversation ne chôme pas entre les invités de Trimalcion. Ce sont comme lui d'anciens affranchis rouges encore de la giffle symbolique qui les libéra, de petites gens mécaniques, l'un marbrier, l'autre entrepreneur de pompes funèbres, celui-là encore chiffonnier, tel autre avocat, et celui-ci riche aujourd'hui de huit cents mille sesterces, qui portait encore du bois sur son dos il n'y a pas longtemps; tous riches, bien dans leurs affaires, excepté naturellement le rhéteur Agamemnon et les supposés professeurs, Encolpe, Ascylte et le petit Giton. Tous bavards, à langue bien pendue, pour dire des niaiseries : celui-ci décrit un enterrement auquel il vient d'assister et débite la vie du mort; celui-là raconte l'histoire d'un soldat qui s'est changé en loup-garou; un troisième déplore les temps nouveaux, le pain cher, les édiles corrompus, et les femmes d'aujourd'hui, qui ne vont plus au Capitole, les cheveux épars, le cœur pur, implorer Jupiter pour qu'il pleuve : aussi bien, c'est la sécheresse. Le chiffonnier de qui les affaires prospèrent n'est pas pessimiste, pour sa part. Il annonce une fête incomparable qui durera trois jours. On y verra des gladiateurs, des vrais, qui se battront armés d'un fer de bonne qualité, et ne feront pas de quartier : un charnier a été disposé au milieu de l'arène, pour que tout l'amphithéâtre l'aperçoive. Il y aura une conductrice de chars, à la gauloise; et un intendant sera livré aux bêtes dans le cirque, pour avoir été pris sur le fait, au moment où il comblait de délices sa patronne. C'est Titus qui donne la fête. Ce sera mieux que la dernière fois, où les gladiateurs étaient si médiocres, décrépits et plus défaits que des condamnés aux bêtes — qu'à la fin tous les survivants furent fouettés.

Las de ces fastidieux récits, ivres d'ailleurs à choir dans la piscine, en s'en allant, Enco pe, Ascylte et le petit frère faussent compagnie à leurs hôtes et regagnent péniblement leur auberge où ils s'affalent dans leurs lits pour cuver leur vin. Au réveil Encolpe s'aperçoit que son cher

Giton a disparu; le non moins cher Ascylte a pris possession de l'adolescent qui, mis en demeure de choisir, opte pour son nouvel ami, au désespoir du pauvre Encolpe. Ce n'est pas un brave, on l'a vu. Il a d'abord voulu mourir, mais la pensée d'ajouter par son suicide au triomphe de son rival a retenu sa main quand il songeait à se couper la gorge. Qu'il se venge plutôt. Et dans la rue déjà, l'épée au poing, il en cherchait l'occasion, ne rêvant que sang et carnage, quand un soldat, le prenant pour un déserteur, le désarme. Sur quoi, pour se consoler, il visite une galerie de tableaux, dont les peintures ne lui présentent que des scènes d'amour heureux, pénibles à considérer dans la situation de son cœur.

C'est alors qu'il connut Eumolpe, dont le nom signifie en grec « qui chante bien ». Eumolpe est poète en effet, mais l'amour de l'art, comme il dit, n'ayant jamais enrichi personne, c'est un poète pauvre et crotté, que ni ses cheveux blancs ni l'art classique dont il se réclame n'empêchent d'être sifflé et lapidé toutes les fois qu'il essaie d'exercer sa muse en public. Lié désormais à Encolpe, il va partager ses aventures, jusqu'à désirer, lui aussi, de lui souffler le petit Giton revenu, ayant échappé à Ascylte... On passe ici sur quelques épisodes accessoires, où le nouveau trio, poursuivi d'Ascylte, connaît de nouvelles tribulations, les anecdotes amoureuses du vieil Eumolpe alternant avec ses récitations de poèmes et ses jugements de philosophe désabusé sur la décadence des mœurs et des arts. Tous trois décident enfin de s'expatrier, et pour fuir les dangers qui les menacent, s'embarquent sur un navire en partance, qui doit les mener à Tarente.

A peine sont-ils installés sur ce bateau sauveur, Encolpe à sa grande frayeur apprend que ce navire appartient à un certain Lychas, qui se trouve à son bord, en compagnie d'une certaine Tryphène, très belle femme qui voyage pour son agrément et se rend elle aussi à Tarente, avec ce Lychas. Or Tryphène et Lychas ont eu naguère à se plaindre d'Encolpe et de Giton, coupables à leur endroit de méfaits qui devaient fournir la matière d'un chapitre perdu du *Satyricon*. On comprend toutefois entre les lignes que dans

ce passage manquant (1) Encolpe a trahi l'amitié que Lychas lui avait vouée, qu'il a été au mieux avec Tryphène, et s'est brouillé avec celle-ci quand à son tour elle a trouvé le petit Giton à son goût. Une querelle avait dû s'ensuivre, scandaleuse : Tryphène bafouée en public par Encolpe et le petit frère, à la suite de quoi nos aventuriers s'étaient prudemment éclipsés, laissant leurs amis de rencontre et de parties suspectes à leur juste ressentiment et à leur désir de vengeance. D'où la terreur d'Encolpe, toujours aussi peu courageux, à l'idée de retrouver ce couple irrité sur le navire qui pour lors vogue, sans possibilité de fuite, sur les flots.

S'ensuivent les plaisantes inquiétudes de nos gens et leurs essais de mascarade pour échapper à la vindicte de Lychas et de la belle voyageuse. Après mainte combinaison envisagée et rejetée, Eumolpe persuade aux deux lascars

(1) Il s'est trouvé, à la fin du XVII[e] siècle, un officier de cavalerie érudit et suffisamment latiniste, nommé Nodot, pour entreprendre de restituer, de sa main, les passages perdus du *Satyricon*. Ce Nodot fit en effet paraître, à Rotterdam, en 1692, une édition de Pétrone augmentée de fragments inédits, découverts à l'en croire, peu auparavant, à Belgrade. Ces addenda ne sont qu'une supercherie manifeste, au demeurant ingénieuse, qui tend à compléter ce qui manque au texte authentique de Pétrone, d'après les indications contenues dans le contexte subsistant. Par exemple, l'épisode de Lychas-Tryphène, sur le navire. Pourquoi Encolpe les fuit-il? Que leur a-t-il fait, qui justifie ses craintes et leur colère? Il fallait supposer quelque méfait dont Encolpe et Giton se seraient rendus coupables à leur endroit, dans un passage antérieur. Nodot, pour reconstituer ce Pétrone entier, plausible et continu, a fait cette supposition, comme un restaurateur referait, dans une frise ou un bas-relief abîmés, les parties de détail ou même de groupe qui lui manqueraient.

Les restitutions de Nodot sont habituellement réimprimées, à leur place, dans la plupart des traductions modernes du *Satyricon* où les éditeurs les publient entre crochets. Ces addenda rendent sans doute plus courante et plus coulante la lecture du roman; mais il faut prévenir le lecteur que contrairement aux affirmations de Nodot, et malgré les approbations qu'il reçut en son temps de plusieurs sociétés savantes, comme les Académies d'Arles ou de Nîmes, et de quelques correspondants abusés, ces ajoutés, d'une latinité fort médiocre, n'ont jamais été de Pétrone. Ceci dit pour justifier les éditeurs qui ne les réimpriment pas, et prévenir l'étonnement possible du lecteur surpris de ne pas retrouver ces passages qui ne manquent qu'aux bonnes éditions.

de se laisser tondre et badigeonner d'encre, et, le front marqué aux signes qui décèlent les esclaves fugitifs, de passer en cet attirail pour des Libyens à son service. Un passager a vu préparer le subterfuge; Lychas averti intervient, Tryphène accourt : reconnus sous leur déguisement et lavés à grande eau, Encolpe et Giton, malgré les réclamations d'Eumolpe, recevront chacun cinquante coups de garcette, en attendant mieux, pour avoir contrevenu aux lois de la superstition maritime, qui interdit de se faire couper les cheveux et les ongles à bord d'un navire. Encolpe commence à subir le supplice, avec sa résignation accoutumée, mais les cris du pauvre petit frère, dès le premier coup, émeuvent l'équipage attendri par le malheur et la beauté de ce garçon. Tryphène elle-même est troublée, au souvenir de ce qu'il était pour elle naguère. Une bataille s'engage, bientôt terminée par un raccommodement et un traité de paix en bonne forme. Et Tryphène recommence à pardonner Giton — Encolpe, à sa coutume, consentant à tous les partages; tandis que pour distraire les marins et les passagers, Eumolpe raconte l'histoire, fameuse depuis lors, de la matrone d'Éphèse, cette vertueuse créature qui, pleurant au tombeau son mari mort et refusant de lui survivre, fut consolée sur le sépulcre même par un soldat, comme La Fontaine, après Pétrone, l'a conté.

Cependant s'élève un orage. Le navire est en perdition. Lychas emporté par une lame, Tryphène se sauve avec des matelots dans une barque. Et avant de faire le saut, Encolpe et Giton s'attachent l'un à l'autre avec une ceinture de cuir, c'est touchant, pour mourir ensemble. La tempête pourtant les épargne, et une vague les dépose sans plus de mal sur une plage, où ils recueilleront à son tour le poète Eumolpe, resté accroché à l'épave, indifférent aux catastrophes, mugissant des vers et cherchant au loin du regard l'inspiration dans le vent. A la ville voisine, Crotone, les trois rescapés vont s'ingénier à conjurer le mauvais sort, et même à tenter la fortune. A Crotone, dit-on, où l'on ne compte que des testateurs et des captateurs de testament, il n'y avait en ce temps-là d'honneur et de bonheur possible que pour ceux qui avaient quelque chose à léguer. Eumolpe,

aussitôt instruit de ces mœurs, se présente comme un naufragé sauvé du désastre avec deux esclaves; possesseur d'une grande fortune en Afrique, dont il ne sait qui héritera après lui, car son fils unique a péri. Sur de si belles espérances, les Crotoniates à l'envi l'entourent, l'invitent et le choient. Rien n'est asssez bon, assez beau, pour flatter l'opulent vieillard, et ses deux compagnons d'imposture participent naturellement à ses bénéfices. Tout esclave qu'il fait semblant d'être, et malgré sa tendresse pour Giton, Encolpe trouve encore le moyen d'inspirer de l'amour à une charmante jeune femme, Circé, qui aime les esclaves, justement. Le début de ce dernier épisode, fort joli, est d'une tendresse délicate, à laquelle cet infâme Encolpe jusque-là n'avait pas permis que l'on pût s'attendre. Serait-il touché par la grâce et reviendrait-il à l'orthodoxie?... Pétrone, conteur avisé, jour avec son lecteur comme le chat avec la souris. Encolpe, au moment d'être heureux dans les bras charmants de Circé, ne peut l'être : un maléfice l'a ensorcelé, un dieu lui a noué l'aiguillette. Et ce dieu, c'est Priape, sans doute, dont Encolpe a naguère surpris les secrets du culte, lors de son aventure avec Quartilla. Le voilà pour l'instant fort penaud, moqué de Circé qui, déçue et pleine d'un juste ressentiment, le livre aux traitements des sorcières. On ne rapportera point, par décence, celui que fit péniblement subir au malheureux, pour le délivrer d'un mauvais charme, la prêtresse du culte de Priape, Œnothie. On ne sait d'ailleurs si cette urticante médication fut suivie d'un heureux effet, car il n'est plus question de Circé dans les derniers fragments mutilés, sur lesquels s'achève en se perdant le manuscrit du *Satyricon*. Encolpe cependant n'a pas cessé de plaire, et il continue de paraître toujours aimable à la petite Chrysis, la servante, vivement éprise de lui — jusqu'à tant qu'il s'efface enfin, sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Aux dernières pages du roman, il n'est plus question que d'Eumolpe, préoccupé de tenir son rôle avantageux de testateur éventuel, et de modérer les ardeurs de ses candidats héritiers, en stipulant qu'ils n'entreront en possession de ses biens, après sa mort, qu'à la condition de manger entre eux son cadavre, en pré-

sence du peuple assemblé. « L'immense renommée de la fortune d'Eumolpe aveuglait l'esprit et les yeux de ces misérables. »

Tel est, dans ses grandes lignes, ce roman dont j'ai pensé bien faire à rapporter par le menu l'intrigue, le détail et la circonstance, propres à édifier le lecteur sur son caractère baroque, ses curiosités saugrenues, et son apport documentaire, quant aux mœurs qui y sont dépeintes. Ce livre curieux reste difficile à dater qui, dans son pittoresque décousu et sa joviale truculence, paraît bien moins avoir été l'ouvrage d'un classique contemporain de Sénèque et de Martial que de l'Apulée de l'*Ane d'or*. Cette complaisance amusée devant l'ignoble et l'absurde atteste déjà le bas empire, et cette gaîté dans la corruption n'appartient qu'à la décadence. Quant à l'application possible du pamphlet, si le *Satyricon* en est un, Voltaire a certainement raison : rien là dedans ne donne à penser à Néron, à sa cour et à ses débauches, qui ne puisse aussi bien s'adresser à Hadrien, lequel aimait les garçons, comme lui ; ou à Vitellius, célèbre par ses exploits de gueule. La caricature de Trimalcion est d'un affranchi parvenu à une grande fortune; elle n'évoque rien d'un prince, même cruel et débauché. Les mœurs d'Encolpe, d'Ascylte et d'Eumolpe, qui sont aussi celles de Trimalcion et de Lychas, ne semblent pas avoir été celles spécialement des Césars. La sodomie propre à la plupart des anciens n'est pas un trait suffisant à les satyriser, si le *Satyricon* est comme on le croit communément une satire. Le terme en désigne plutôt un ouvrage de genre mêlé, et Pétrone en effet alterne les tons et marie les genres dans le sien avec une amusante variété. Il y a de tout dans son livre : du roman de mœurs, des contes et des anecdotes, de l'observation directe et de la fable, des portraits peut-être, mais dont les modèles nous échappent; des digressions sur la morale, des réflexions philosophiques, des remarques sur l'art et sur l'éloquence; une défense de la tradition classique, qu'il fait prendre d'ailleurs, peut-être ironiquement, par un vieux poète ridicule; de la poésie même quelquefois, tantôt sous la forme d'une épigramme, ou tantôt d'un fragment de poème

épique. De la psychologie amoureuse enfin, d'un alexandrinisme délicat, comme le ravissant début des amours d'Encolpe et de Circé.

Quelle est donc l'intention de Pétrone écrivant ce livre unique dans l'antiquité? Que croit-il? A qui en a-t-il? Gaston Boissier, qui acceptait l'identité du romancier et du courtisan de Néron, au point de donner le *Satyricon* pour un exemple de « l'opposition sous les Césars », Gaston Boissier suppose le roman écrit dans le dessein d'amuser Néron et son entourage par la peinture des mœurs populaires et de la canaille de son temps. Quel besoin d'associer Néron à cette affaire? C'est Pétrone surtout qui s'amuse à rapporter ces scènes mêlées, à dessiner ces aventures, à portraiturer cette pègre et à caricaturer ces ridicules. Ce grouillement de mauvais garçons, de parasites, de sorcières, d'entremetteuses, de gitons, de filles et de parvenus, ce pourana de pratiques infâmes, de superstitions, de débauche et de goinfrerie, attestent, de la part de qui les a peints, à tout le moins, une connaissance très certaine de la plus basse vie romaine à l'époque où Pétrone écrit, que ce soit au Ier ou au IIIe siècle, à Rome, à Marseille ou à Naples — car aucun détail, dans le livre, ne permet de dire avec certitude que la scène s'en passe à Rome. Il y a du Restif de la Bretonne, dans le cas de l'auteur du *Satyricon*; il y a aussi du Huysmans, au mysticisme près; d'un Huysmans curieux de sorcellerie et de magie, et qui s'en serait tenu au naturalisme. Mais Renan, d'un trait remarquable, a peut-être plus exactement encore défini l'écrivain et son tour d'esprit en même temps qu'il rendait hommage à son art, quand il l'a ainsi désigné : Pétrone, un Mérimée antique. Pour autant que l'on puisse à une distance de vingt siècles, ou de dix-huit, sonder le cœur et les reins d'un écrivain de l'antiquité, la ressemblance proposée me para t acceptable, au goût près. Pétrone, comme Mérimée, excelle à raconter des histoires auxquelles il n'est pas nécessaire de croire pour les bien conter. « Contons, mais contons bien », dira La Fontaine, lui aussi collecteur de *Contes*. Le Cervantès des *Nouvelles exemplaires* était de la même famille. Curieux en réaliste de la vie et de ses spectacles,

excellant dans l'art de les peindre à traits de mœurs et de caractères singuliers, tantôt bouffonnant, tantôt souriant et rapportant sans s'étonner, ni s'indigner, ni se salir, des énormités dégoûtantes, amusé seulement du jeu des passions qui mènent l'homme accroché par ses parties basses; amoral au suprême degré, et ne s'attachant en ironiste et en artiste qu'à bien faire voir et bien dire, et méprisant sans doute ce qu'il peint; — divers de tour, délicieux quand c'est lui Pétrone qui parle, mais, s'il s'agit de faire entendre ses personnages, exact à reproduire leur vulgarité, leurs pataquès et leur argot — Pétrone est avec Apulée le seul romancier que l'antiquité nous ait laissé, le seul qui, d'une main experte et désinvolte, ait soulevé pour nous le rideau qui nous cache les dessous d'un monde et permis d'entrevoir dans sa trivialité horrible, ou savoureuse, de tous les jours, l'arrière-scène du théâtre où pérorent avec éloquence, avec majesté, au premier plan, les historiens officiels, les orateurs, les poètes tragiques et les professeurs de philosophie. De cela vient qu'il déconcerte et scandalise. Au delà des héros, des sages et des moralistes en toge blanche, et des monstres vêtus de la pourpre et divinisés, Pétrone nous fait voir un instant une humanité très commune et, pataugeant dans son bourbier, l'affreuse, l'éternelle Suburre. Et lui, sans laisser deviner ce qu'il en pense, ne l'ayant pas dit, il sourit peut-être simplement du bon tour ainsi joué aux historiens graves; et au spectacle révélé, si peu conforme à l'idée que sans lui nous nous faisions de ces temps incompréhensibles, plus encore de notre étonnement.

ÉMILE HENRIOT.

LA PRIÈRE DU MUSULMAN

Que de médecins, attirés par la littérature, supposée la forme la plus haute, spirituelle et désintéressée de l'expression humaine!

Peut-être, en leur origine foncière, ces médecins sont-ils des littérateurs, qui n'optèrent pour la médecine qu'en raison de leur peu de confiance dans leur tendance vraie, celle-ci dussent-ils passer leur vie à tenter de la regagner.

Par un chemin inverse, je suis venu à la médecine, afin de disposer d'une base méthodique et générale en matière de pensée. Afin, aussi, de combler cette nostalgie du concret, du touchable, de l'actif qui travaille les écrivains — la mauvaise conscience de l'écrivain étant d'écrire.

Peinture, politique, grandes promenades en bateau, figurent parmi les issues qui s'offrent à l'homme de lettres quand il en arrive à ressentir infamante l'innocence protégée où réside son état pur. Quand le fait d'avance frémir la fatale nécessité où il se trouvera de pondre, encore une fois, Thésée, sur le coup de ses soixante-dix-neuf ans, et pourquoi pas Amphitryon!

Byron s'étant fait forger un casque, partit, dedans, pour la Grèce.

Il partit se battre pour la Grèce, mais avant tout, pour son âme, son âme à lui, par le moyen de sa personne misée. Ainsi passe-t-on le troisième degré du bachot de la vie, le mal aux dents étant le premier, le mariage le second.

Lamartine, Hugo, Barrès n'ont qu'un rêve, parler en public, sans papier, prolonger, par une prestation physique et vocale dans l'espace livré aux sens d'autrui, cette pré-

sence de soi que l'œuvre éditée ne diffuse qu'avec pâleur. Du tome à l'homme, héroïque, hygiénique croisade.

D'Annunzio, maestoso, s'occupe de levriers. Puis il rénove le cri *alalà!* Et il s'embarque dans l'extravagance armée, dictatrice, humaine — extravagance au sens d'une irruption hors de son personnage plumitif vers un personnage non moins affamé de gloire, mais davantage participant de la terre, de la chair, de la foule, de ce qui, à première vue, serait substance, résistance, vérité.

De ses romans simples qui firent tant pour accréditer l'identité de l'humanité avec la teneur d'un fait divers perpétuel, André Malraux débouche dans l'éloquence politique, afin de connaître et de goûter sa propre littérature transposée en actions immédiate, le Père, le Fils et l'Esprit confondus dans l'instant, dans l'intellectuel instinct. Sartre, de même, brûle de métamorphoser, en démonstrations tribunitiennes de son aptitude aux grands emplois, la dynamique de sa prose. Paulhan par des voies serpentines sans neutralité, mais toujours sous l'alibi de la littérature intrinsèque, modifia, comme en se jouant, l'architecture de la sensibilité mentale de l'élite lettrée dans le canton civique. Ainsi le cher Nîmois monta-t-il dans l'Arène. Le lion aime peut-être le philosophe et le mystique. Eux, ils adorent le lion et sa combative réputation.

Rares, parmi nos illustres, ceux qui tinrent bon. Valéry, peut-être. A peine quelques conférences. Pour subsister, qui sait? Pour subsister, et il subsiste, il persiste. Voltaire et Anatole France, porteurs du même sang de lumière que Valéry, rompirent, tout de même, pour des causes, la lance de leur plume. Mais Breton atteint à l'efficacité sociale par le poids propre de son fruit musicien, toute prétendance de sa part au dominion politique direct étant étouffée dans l'œuf par la perfection de la courbure lyrique. Ses manifestes, ses messages, ses coups montés rayonnent en étoile de mer et se prolongent sans se dégrader autour de son centre prophétique professionnel grammatical. Chacun des souffles et des pas de ce grand homme prend valeur écrite. Et tout le cinéma et tout le boulevard de Cocteau, si la littérature est une noblesse (la noblesse de s'opposer en

adversaire ou en différence de la plus grande présumable noblesse terrestre, celle de l'action), le cinéma et le boulevard de Cocteau sont du destin écrivain.

Antonin Artaud, le plus conscient des hommes, tenta de se tracer lui-même comme sa propre expression complète, y compris le dommage symbolique qu'il infligeait à sa raison, considérée par lui comme la forteresse, en lui, de l'humanité.

A défaut de la dangereuse politique ou d'une volontaire folie, la médecine s'offrait à me rapprocher de la question, c'est-à-dire de la réponse. La réponse à cette question que la vie pose aux vivants, et à ce vivant professionnel : l'écrivain. La réponse à laquelle, seule, la vie répond, ou permet de répondre. Et vivre consiste à s'échanger sur le plus grand nombre possible de plans, mais, tout d'abord sur le plan, dur, gras, du concret, du risqué.

Si toute vocation strictement humanitaire me paraît absente des littérateurs (Tolstoï, peut-être, excepté) quand ils passent à la politique, où ils ne passent qu'afin de se construire eux-mêmes au maximum, la vocation médicale, de même, (soigner, guérir) ne prédispose en général que peu les candidats à la médecine. A soigner sont voués les soigneurs et à guérir les guérisseurs. Pour les candidats à la médecine, la médecine est, d'abord, une carrière, au cours de laquelle, certes, ils se mettront à soigner, ils s'efforceront de guérir. Et de toute façon, elle est connaissance. Elle est action.

Là-dessus, je crois, nul débat. Se mettre dans la tête la liste des ossements de la tête, c'est connaître, non? Et, à l'aide d'un vilebrequin, planter la broche d'acier dans une préalable piqûre de novocaïne en plein fémur de serveuse de restaurant, au nouveau Beaujon de Clichy, c'est agir, non?

Donc, la médecine.

Elle devait me conduire plus loin qu'elle-même. Si elle est connaissance, en effet, si elle est action, elle est, aussi, médecine.

C'est-à-dire thérapeutique.

On ne peut que la recevoir sans débat tant qu'elle se

présente, pour qui l'étudie, comme une gymnastique du comportement ou une excitation cérébrale. Elle n'est plus si sûre dès qu'on la confine à sa mission, pourtant la plus immédiate en apparence. Quelle mission? Eh bien! la thérapeutique, broche dans le fémur, ventouses, pénicilline.

Quelle que soit la grandeur des travaux, dévouements et sacrifices de ceux qui l'ont servie, illustrée, la médecine délimitée en médecine médicinale, thérapeutique, curative, restauratrice, brocheuse, ventouseuse, accepte de n'être qu'une plomberie.

Plomberie?

Un tuyau perd. On appelle le plombier. Un homme a mal. Odette, allez chercher le docteur! Tant que le tuyau ne perd pas, que faire du plombier? Tant que l'homme se porte bien, le médecin peut crever. Pour la médecine plomberie, le rhume, c'est l'homme. Pour la médecine telle qu'elle va s'achever sous nos yeux, si nous en avons encore, dans la cinquantième année de ce siècle-ci.

La médecine, celle, disons, qui commence avec Bichat, Corvisart, Laënnec (si tant est qu'elle ait jamais commencé, sinon avec le premier chasseur qui lécha sa main coupée) la médecine s'informe, certes, de l'homme, spécifique et individuel, dans toutes ses textures, dans toutes ses sueurs, et l'embryologie! et la chimie glandulaire! Sans, toutefois, jamais se demander ce qu'il fait là, cet homme, ce tuyau qui perd, ce qu'il fait dans l'univers.

La médecine, nous entendons bien, n'est pas philosophie. Elle n'est pas théologie. Elle n'est pas oligarchie. Elle n'est pas littérature, ou s'en défend. Mais lorsqu'elle omet d'être philosophie, théologie, oligarchie, littérature, lorsque, pour conquérir en fini ce qu'elle perd en infini, elle refuse de se confondre à toute l'étendue accessible à l'esprit, lorsque, sous la croix peinte en rouge, elle prend ses clients quand ils se présentent, comme ils se présentent, sans mettre en cause leurs tenants et confronts dans l'enchaînement universel, lorsqu'elle obéit sans discussion ni réserve à sa fonction immédiate, thérapeutique, clinique, pratique, brocheuse, ventouseuse, la médecine se confirme dans l'infirmerie, se maintient dans la plomberie.

Bornée à l'homme enrhumé, refusant de voir plus loin que le tuyau qui perd, comme si le tuyau qui perd n'avait rien d'autre à faire que de n'avoir rien d'autre à faire qu'être au centre d'un univers qui n'aurait rien d'autre à faire que s'étendre autour de ce tuyau qui perd, la médecine risque d'aller tout juste à l'encontre du but secouriste et salutaire qu'elle se donne avec la thérapeutique. Car, au nom même de la thérapeutique et de l'intention curative, il n'est pas dit qu'une autre assignation de l'homme dans le monde, prononcée par une médecine philosophie, théologie, oligarchie, littérature, n'aboutirait enfin, quoi de plus thérapeutique! à guérir le mal de l'homme.

Maintenant, tout de suite, non à titre d'argument favorable, et plutôt dans l'affliction d'enregistrer, encore une fois, le monotone rotativisme de la pensée, rappelons qu'en bien des époques la médecine fut littérature, théologie, graphologie, philosophie, grammaire, voyance, mythomanie, sans que les patients semblent s'en être mieux portés, ni elle.

Le professeur médiéval de médecine, à l'angle parisien de la rue de la Bûcherie et de la rue des Rats, n'avait jamais fendu de cadavres. Il commentait Hippocrate devant ses élèves. Anatomie ou littérature? Pour les professeurs scholastiques de médecine, Hippocrate accumulait Aristote, Platon, Homère et Pythagore, plus connus comme métaphysiciens que comme dentistes.

Mais Hippocrate lui-même, en son temps, avait rompu avec la métaphysique pure, opté pour le monde « réel », milité, peu ou prou, contre une conception préalable et théorique de la matière du monde.

Toujours, toujours, au dogmatisme abstracteur succède l'empirisme organisateur, et à l'empirisme le dogmatisme, l'un et l'autre se chevauchant et se querellant tout autant que se succédant, dans le même homme quelquefois.

Proxagoras aurait pu être un excellent spécialiste de l'artérite et de l'hypertension. Or, vassal de la théorie pneumatique, il refusa toute sa vie d'admettre que les artères charriassent autre chose que de l'air, cet air lui-même tout chargé de la « forme vitale primitive » — c'est-à-dire

d'un bruit de paroles littéraires sorties de Platon comme un vent.

Bien. Bien. Ne soyons pas Proxagoras. Insufflons des pneumo sans nous soucier du pneuma.

D'ailleurs, de quoi se plaindre? La pénicilline agit. Le sérum antitétanique marche. (Il marche si bien, d'ailleurs, qu'il s'épuise dans sa vertu.) La phénédrine rend intelligent. Les coudes brisés d'une jeune fille sont recollés par la judicieuse arthroplastie, elle fait du tennis, elle se fiance, elle a, le long des manches, des tas de petits boutons de satin, vive la mariée! Ceci étant, que, comme sous Platon, Pythagore, Aristote notre médecine, de nouveau, se recommandât d'une pensée générale de l'univers, en quoi la clinique serait-elle habilitée à escompter de cette ambitieuse recommandation une promesse certaine de progrès?

Il me faut, ici, bien noter que si je mets la médecine en cause, c'est que je la considère comme la plus centrale et spécifique des aptitudes de l'homme, celle, aussi, qui, par définition, dénonce le mieux la misère de l'homme. Notre destin dépend d'elle, pour autant que le soin lui revient, non seulement de nous traiter quand nous souffrons, mais, encore, de nous faire passer des conseils de révision et de réforme, de calculer, pour nos femelles, les rations de semence artificielle et, au bénéfice des armées, de la race, de la culture humaines, de consulter les ovaires de la souris, les yeux de la fameuse mouche du vinaigre, comme les aruspices, jadis, d'autres entrailles.

Le musulman de certains douars oranais, quand il est priant devant Dieu, s'enfonce l'index, ou le médius, dans l'anus, afin de se clore et d'être un monde fermé. Par réaction contre la cosmologie magique, antique et médiévale dont elle hérita, la médecine humaniste, qui est encore la nôtre, a fait de l'homme, de même, un monde fermé. Je crois bon que l'homme ne soit pas un monde fermé.

Cette doctrine de la monomanie humaine figure à la page première d'une saine et solide pathologie chirurgicale publiée, voici peu, par le docteur Patel, avec le concours d'un certain nombre de professeurs éminents. Au début

du chapitre sur les infections microbiennes qui ouvre le premier des neuf tomes, le professeur Henri Bonnet, en dehors, bien entendu, de toute intention polémique, et pour bien préciser le ton de l'ouvrage, écrit : « Les microbes, du point de vue qui nous intéresse en médecine, et qui est le point de vue anthropocentrique, se divisent en deux groupes... »

La vérité sort de la bouche des savants. Le point de vue anthropocentrique. Le professeur Henri Bonnet, dont on doit bien admettre qu'en l'occurrence il expose l'attitude d'ensemble du corps médical, proclame en toutes lettres le site strictement humaniste de la médecine. Pour l'anthropocentrique professeur Bonnet, recherche, conquête ou science ne saurait exister qu'à partir de l'homme et en direction de l'homme.

Même si, de tous les procédés comparatifs, de tous les moyens probateurs, de tous les adjuvants naturels ou laborieux il n'est aucun que la médecine rejetât, poser l'homme au centre de l'univers, l'univers n'étant là que pour faire valoir l'homme, revient à isoler l'homme.

A l'inverse, en quittant Sainte-Hélène, en se transposant à des dimensions cosmologiques, quitte à s'y diluer, quitte à y perdre son nom, la médecine court la chance heureuse de fortifier son efficacité thérapeutique, de laquelle on doit, semble-t-il, tout requérir, même qu'elle modifie, si c'est nécessaire, la nature de l'homme, et je crois que ça vient.

La médecine ne contemplera plus l'homme et ses maladies, mais le monde et ses maladies, ce monde de quoi l'homme, l'homme dans toute sa gloire bénédictine et stratégique, est un fragment, n'est qu'un fragment.

Mme Ernestine Bourg, concierge rue du Pont de-Lodi, si elle a la grippe, la mer Caspienne l'a. La tumeur de Léon Cadeaux concerne, par le truchement de Léon Cadeaux, le Gaurisankar. De proche en proche, concierge et Caspienne, Gaurisankar et Cadeaux dépendent l'un de l'autre dans le même continu.

Les terribles invasions de la horde brune, horde de rats pour être précis, mirent au VI[e] siècle de l'ère chrétienne en mauvaise posture, on ne le sait que trop! les démo-

craties murines noires d'Occident, par le moyen d'une arme redoutable, la peste, laquelle des bruns sauta sur les noirs, si bien que le poète Boccaccio quand, pour échapper à la peste, il se réfugia dans un castel plein de femmes, s'il y rédigea les plus fines pages du Décaméron, c'est au bout du compte parce qu'un despote à la queue brune, du fond d'une grange du Dnieper, avait mobilisé contre les petits pachydermes noirs de Germanie, Franconie, Italie.

Interconnexion générale des événements et des phénomènes. Les médecins, sur qui pèse l'honneur de nous garder d'attaque, devraient, ils doivent s'appliquer à concevoir, embrasser, dans son total, la ménagerie en exercice, la matière en son vrac — non plus d'un point de vue anthropocentrique mais, s'il n'est pas d'autre vocable, cosmocentrique.

Les microbes, les médecins s'efforceront de les connaître, de les sentir par le dedans, de penser microbe, de vivre microbe, de parler microbe — *tou stiou tiou gluoul mi a ïa ar aïa oukt i* — et si par le dedans se révèle impossible, par le dehors, alors, mais par le grand dehors, et non par ce dehors trop proche, trop relié, que l'homme, pour le microbe, constitue. Le grand dehors, le divin abhumain. Ab.

Maintenant, ramener l'homme à un fragment de l'univers, non le prépondérant ni l'essentiel, soulève deux objections.

La première, immobile dans ce présent opuscule en langue et de main d'homme, c'est que l'homme imprègne et colore d'humain ce qu'il touche, transforme et produit, tout. Mes protestations anti-humaines sont encore humanité, prétendre refuser l'homme comme centre du monde confirmant la tendance de l'homme à se définir comme le centre impérieux du monde.

La seconde, plus grave, c'est que l'Église catholique, mon église, suprême gardienne de la civilité humaine, démontre et garantit la primauté mondiale de l'homme en son laps incarné.

Or, selon l'Église, l'homme, quels que puissent être ses antécédents biologiques, naquit à l'humanité pour autant que naquit en lui le sentiment d'une liberté responsable. Il reçut de Dieu la mission de noyauter la création et

d'imaginer Dieu. L'imaginer, c'est-à-dire le refléter, le supposer.

Avant le péché, l'homme originel, affirment les textes, n'était pas dû à la mort. Saint Paul désigne dans Adam et le père de notre espèce et le père de la mort, non seulement la mort telle que notre espèce en est affectée dans chacun tour à tour de ses ressortissants, mais l'universelle mort. La mort, à savoir la césure d'arrachement qui termine toute vie historique et particulière, ou animale, ou végétale, ou minérale, et qui termine, aussi, la souffrance, la suppliante concupiscence et n'importe quelle grinçante restriction de la béatitude édénique en l'homme, ce déporté.

Par Adam, déclare l'apôtre fondateur, le péché entre dans le monde. Bien que les catholiques contestent aux protestants que notre corps soit le corps même du péché, le péché, ce n'est que trop sûr, c'est, d'abord, le corps. Le corps, qui fait mal, fait le mal. Ce mal du corps de l'homme se transmet à la nature tout entière. Dans la Genèse biblique aussi bien que dans les chartes constitutives de l'épopée chrétienne la nature est solidaire de l'homme. La nature n'est pas des choses, mais de l'homme. Si tous, ou à peu près tous, le flic et le mouton, le marin et le congre, sont pour être sauvés par le Christ et sa grâce, tous, et le tigre, et le tréponème, tous ont fauté dans Adam le fauteur. La même tunique de peau couvre l'homme et le reste, le pancréas et *Scrupules du Tonnerre*, ce petit livre de vers que j'ai fourré, après la dissection, dans l'abdomen de Léon Cadeaux, pêle-mêle avec tripes, cœur, cerveau, pancréas, pour combler une dépression et conférer au cadavre un modelè normal.

Néanmoins, au cours des âges humanistes èt chrétiens, et en dépit de la bonne volonté de l'âne et du bœuf de l'étable, et malgré l'allocution franciscaine aux oiseaux, cette solidarité n'est guère attestée. Nulle massive respiration de l'esprit ne traduit dans l'œuvre humaine, médicale ou littéraire, cette franche coexistence. Dans la féconde illusion de sa liberté responsable, l'homme occidental et chrétien manifeste systématiquement qu'il se tient bien pour le chef, le sommet, le prétexte de la création,

dont il serait aussi l'îlot, le grumeau, l'accident. Lui advient-il de communier avec la nature, c'est par les enfantines oblicités d'une exaltation lyrique toute mélangée à la fois de condescendance à l'égard des sapins et des papillons et d'une espèce métrique et mimétique d'ambition devant le ciel nocturne et le Gaurisankar. L'occidental chrétien vécu bouché du bas. Nulle issue que sur lui, mannequin métaphysique. A ce mannequin métaphysique il a sans trêve dédié son souffle, ses livres, ses jugements, le poids de ses armes.

Que même nous nous sentions comptables devant Dieu de l'étincelle de lui-même dont Dieu nous confia la brûlure et nous accorda la gérance, si nous reconnaissons la solidarité génésiaque et paulinienne de l'homme avec la masse damnée de la nature, si le poulpe est un accident de notre coulpe, où serait le mal, que nous tentions d'étroitement ajuster le corps de l'homme et le reste du corps de l'homme, c'est-à-dire le monde, dans un consortium, non de fait, puisque, de fait, il existe (l'homme, bâti à chaux et à sable, boit, mange, il baigne dans l'air, il baigne l'air), mais de droit, d'amour, d'avenir, au point qu'on ne puisse aujourd'hui penser *homme* sans penser *monde*, agir sur l'un sans agir sur l'autre, et ce, Dieu me pardonne! afin d'oublier l'un dans l'autre et de les régénérer tous deux.

Le plus évident, c'est que c'est en train.

Greffer, sur une femme *b*, l'ovule prélevé sur une femme *a* et fécondé d'un germe séminal envoyé par la poste, remplacer chez l'enfant qui en naîtra le sang des deux parents (l'émetteur spermatopostal et la femme *a*) par celui d'un donneur professionnel, ou même par un combiné chimique fluide, ébranle les données physiologiques de l'homme. Les quatre cents volts dans les tempes un sixième de seconde pour modifier la mosaïque cellulaire du cortex et trancher le fil de leur radotage aux amoureux fous, l'ivrogne endormi auquel on injecte de l'alcool, si bien qu'au premier verre qu'il prend, il vomit, guéri, devenu un autre, « altéré », les prostatiques à qui l'on « fait » de l'ovaire, les squirrhosées du sein que l'on traite par le testicule, afin, dans l'un et l'autre cas, de déconcerter les

maladies d'espèce masculine ou féminine en modifiant tout à coup leur terrain de chasse et d'élection, à savoir le corps de l'homme, ou le corps de la femme, de tels actuels procédés, renchérissant sur les normales alimentation, respiration, combustion, selon quoi n'importe quel homme est sans cesse baignant et baigné, traversant, traversé, tout en restant lui-même, dépassent la médecine ou la chirurgie accoutumées, lesquelles tendaient à rétablir le malade ou le blessé dans son intégrité antérieure ou supposée. Ces actuels procédés de substitution personnelle dament le pion aux pires sévices policiers corporels, qui diminuent l'individu, qui, au besoin, l'amputent, non pour le tirer de lui-même mais, plutôt pour l'y renfoncer davantage, lui faire bien manger son destin et nul autre destin.

L'instinct vatican réagira. Il réagit déjà. Comme, antan, Mistinguett : « C'est mon homme », chante l'Église.

Mais l'interaction modificatrice des ingrédients du monde, y compris l'homme, exécutée de main d'homme, et consentie par ce qui dépasse l'homme, elle amorce une hypothèse attrayante de diversion et, j'espère, l'espérance d'en finir avec nous tels que nous voici.

AUDIBERTI.

LE HUSSARD SUR LE TOIT (1)

II

Une nausée brûlante réveilla Angélo. Le soleil blanc venait juste de se poser sur son visage, mais sur sa bouche. Il se leva et vomit. C'était simplement de la bile. « Du moins, je crois : c'est vert. » Il avait très faim et très soif.

C'était le matin étouffant : de craie, d'huile blanche bouillante.

La peau de tuiles de la ville commençait déjà d'exhaler un air sirupeux. Des viscosités de chaleur accrochées à toutes les arêtes noyaient les formes dans des toisons irisées de fils de la vierge. Le grincement incessant de milliers d'hirondelles fouettait l'immobilité torride d'une grêle de poivre. D'épaisses colonnes de mouches fumaient comme de la poussière de charbon de la crevasse des rues. Leur bourdon continu établissait une sorte de désert sonore.

Le jour, cependant, plaçait les choses avec plus d'exactitude que la nuit. Les détails, visibles, ordonnaient une réalité différente. La rotonde de l'église était octogonale et ressemblait à une grande tente dressée sur du sable roux. Elle était entourée d'arcs-boutants sur lesquels les vieilles pluies avaient peint de longues traînées vertes. Le ressac des toitures s'était aplati sous l'uniforme lumière blanche; à peine si un léger filetage d'ombre indiquait les différences de niveau d'un toit à l'autre. Ce qui, au sein de la nuit, paraissait être des tours, était simplement des maisons plus hautes que les autres, dont cinq ou six mètres de murs sans

(1) Voir *La Table Ronde*, nº 7.

lucarnes ni fenêtres dépassaient le niveau des autres toits. A part le clocher à la cage de fer qui, un peu à gauche, dressait un corps carré à trois étages percé d'arches, il y avait encore, là-bas au large, un autre clocher plus petit à toit plat, surmonté d'une pique et, à l'autre bout de la ville, une construction éminente chapeautée d'un énorme bulbe en ferronnerie. Malgré leur aplatissement sous la lumière, les toits jouaient autour des faîtages, des chéneaux, des gênoises, des lisières de rues, de cours intérieures, de jardins qui soufflaient l'écume grise de feuillages pleins de poussières; déclenchaient des marches, des paliers et des ressauts contre de petites murettes de pierre d'un blanc éblouissant ou autour de certains pignons qui haussaient des triangles. Mais la boursouflure et le pianotement de toute cette marqueterie décollée, au lieu d'être solidement indiqués par des ombres, ne l'étaient que par des variations infinies de blancs et de gris aveuglants.

La galerie où se tenait Angélo était tournée vers le nord. Il voyait devant lui, d'abord l'entremêlement de milliers d'éventails de rangées de tuiles rondes ouverts de tous les côtés, puis l'étendue des toitures aux formes imprécises, diluées dans la chaleur; enfin, contenant la ville comme dans un bol de terre grise, le cercle des collines râpées de soleil.

Il y avait une extraordinaire odeur de fumier d'oiseau et parfois comme l'explosion d'une puanteur sucrée.

Angélo, encore à moitié endormi, essayait instinctivement d'apaiser sa faim en avalant une salive épaisse, quand il fut tout à fait réveillé par un cri si aigu qu'il laissa comme une trace blonde devant ses yeux Le cri se répéta. Il venait manifestement d'un endroit sur la droite, à dix mètres environ où le rebord du toit s'arrêtait en bordure de ce qui devait être une place

Angélo sauta le rebord de la galerie et s'avança sur les toits. Il était difficile et dangereux de marcher là-dessus avec des bottes, mais, en embrassant une cheminée, Angélo put se pencher sur le vide.

Il ne vit d'abord que des gens en tas. Ils semblaient piller quelque chose à la façon des poules sur du grain. Ils

piétinaient et sautaient quand le cri jaillit encore plus aigu et plus blond de dessous leurs pieds. C'était un homme qu'on tuait en lui écrasant la tête à coups de talons. Il y avait beaucoup de femmes parmi les gens qui frappaient. Elles rugissaient une sorte de grondement sourd qui venait de la gorge et avait beaucoup de rapport avec la volupté. Elles ne se souciaient ni de leurs jupons qui volaient ni des cheveux qui leur coulaient sur la figure.

Enfin la chose sembla finie, et on s'écarta de la victime. Elle ne bougeait plus, était étendue, les bras en croix, mais, par l'angle que ses cuisses et ses bras faisaient avec le corps, on pouvait voir qu'elle avait les membres rompus. Une jeune femme, assez bien vêtue, et même qui semblait sortir de quelque messe, car elle tenait un livre à la main, mais dépeignée, revint au cadavre et, d'un coup de pied, planta son talon pointu dans la tête du malheureux. Le talon resta coincé dans des os, elle perdit l'équilibre et tomba en appelant au secours. On la releva. Elle pleurait. On insulta le cadavre avec beaucoup de ridicule.

Il y avait là une vingtaine d'hommes et de femmes qui se retiraient vers la rue quand le groupe qu'ils faisaient s'égailla soudain comme une troupe d'oiseaux sous un coup de pierre. Un homme dont on s'était écarté resta seul. Il eut d'abord l'air hébété, puis il serra son ventre dans ses deux mains, puis il tomba, il se mit à s'arquer contre la terre et à la labourer de sa tête et de ses pieds. Les autres couraient mais, avant de s'engouffrer dans la rue, une femme s'arrêta, s'appuya au mur, se mit à vomir avec une extraordinaire abondance; enfin elle s'effondra en raclant les pierres avec son visage.

— Crève, dit Angélo les dents serrées. Il tremblait de la tête aux pieds, ses jambes se dérobaient sous lui, mais il ne perdait pas de vue cet homme et cette femme qui, à deux pas du cadavre mutilé, s'agitaient encore par soubresauts. Il ne voulait rien perdre de leur agonie abandonnée qui lui donnait un amer plaisir.

Mais il fut brusquement obligé de s'occuper de lui-même. Ses jambes avaient cessé de le porter, et même ses bras qui embrassaient toujours la cheminée commençaient à des-

serrer leur étreinte. Il sentait un grand froid dans sa nuque et le rebord du toit n'était qu'à trois pas de lui. Il réussit enfin à se coucher entre deux rangées de tuiles. Très vite, le sang remonta à sa tête et il retrouva l'usage de ses membres.

Il regagna la galerie.

— Je suis prisonnier de ces toitures, se dit-il. Si je descends dans la rue, voilà le sort qui m'attend.

Il resta très longtemps dans une sorte de rêverie hypnotique. Il ne pouvait plus penser. Le clocher sonna. Il compta les coups. C'était onze heures.

— Et manger? se dit-il. Et il recommença à souffrir de la faim. « Et boire? Est-ce qu'ils font comme en Piémont ici? Il y a toujours une chambre de resserre, presque sous les toits. Voilà ce qu'il faut que je trouve. Et boire. Surtout ici dessus avec cette chaleur! Je peux, certes, dans cette maison descendre jusqu'à la cave, mais ils sont tous morts du choléra. Voilà une imprudence que je ne commettrai pas. Il me faut trouver une maison où les gens sont encore vivants, mais avec ceux-là ce sera moins facile. Toutefois, c'est ce qu'il faut faire. »

Le chat gris qu'il avait dérangé dans le salon, la nuit passée, mit la tête à la chatière, se glissa en dépêtrant ses pattes du trou, une après l'autre, et vint se frotter à lui en ronronnant.

— Tu es dodu, lui dit-il en le grattant affectueusement entre les deux yeux, qu'est-ce que tu bouffes, toi? Des oiseaux? Des pigeons? Des rats?

La lumière et la chaleur étaient maintenant intenables. Le ciel blanc écrasait les toits en poussière. Il n'y avait plus d'hirondelles. Seules, les mouches, et en nuages. La puanteur sucrée s'était affirmée. Cette maison-ci soufflait de ses profondeurs une haleine aigre.

A cent mètres de l'endroit où il se trouvait, et dans la direction de la rotonde de l'église, Angélo distingua à travers les brouillards du soleil une autre galerie, un peu plus haute, dans laquelle il y avait des linges étendus sur des fils de fer.

— Ceux qui ont le souci de laver et de faire sécher sont

vivants, se dit Angélo. C'est là qu'il faut aller. Mais attention, bougre, ne va pas te casser la margoulette.

Il enleva ses bottes. Restait à savoir s'il allait les laisser là, et établir son quartier général ici, où il y avait des sacs pour dormir, ou s'il partait à la grâce de Dieu à travers les toits; dans ce cas, il fallait emporter les bottes. Il trouva un bout de ficelle et cela le décida. Il passa la ficelle dans les tirants, attacha les bottes ensemble et se les mit à cheval sur le cou. De cette façon il avait les mains libres.

Mais l'argile des tuiles, gorgée de soleil, brûlait comme une plaque de four. Il était impossible de marcher là-dessus pieds nus ou même avec des bas. Après quelques pas, Angélo dut regagner la galerie en toute hâte. Enfin, il réussit à se faire des chaussons avec de petits sacs très épais dans lesquels il mit ses pieds et qu'il noua autour de ses jambes. Il commença à naviguer sur les toitures. Le chat le suivait gentiment comme un chien.

C'était relativement facile si l'on pouvait éviter d'être écœuré par certaines pentes qui dévalaient vers des cours intérieures, noires et attirantes comme des gueules de puits. Ces sortes de gouffres apparaissaient brusquement sans qu'il fût possible de se mettre en garde. Ils étaient dans des entonnoirs de toits en pente, dissimulés derrière des faîtages. On ne les voyait qu'en arrivant à la crête. Encore, de là, étaient-ils sinon dissimulés, du moins hypocritement recouverts de vapeurs de soleil.

C'était très désagréable. A diverses reprises, Angélo arrivé au faîte d'un pignon (d'un de ces triangles noirs qu'il avait vus dans la nuit) et se trouvant brusquement en présence du gouffre sournois qui s'ouvrait derrière, avait chancelé, avait même dû s'appuyer de la main sur les tuiles et repartir obliquement à quatre pattes. Ces profondeurs aspiraient.

Mais ces vertiges s'ajoutaient les uns aux autres et même quand, de l'autre côté du faîtage il n'y avait au bas de la pente du toit qu'un autre toit qui remontait, Angélo se laissait glisser dans ce creux de houle avec une inconscience de somnambule. Son esprit était cependant en éveil et il souffrait atrocement de ces abandons de force phy-

sique. La peur le prenait au ventre et il vomissait chaque fois un peu de bile.

Comme il approchait d'une petite tour, Angélo fut brusquement enveloppé dans une épaisse étoffe noire qui se mit à voleter en craquant et en crissant. C'était un monceau de corneilles qui venait de se soulever. Les oiseaux n'étaient pas craintifs. Ils tournaient lourdement autour de lui sans s'éloigner, le frappant de l'aile. Il se sentait dévisagé par des milliers de petits yeux d'or, sinon méchants en tout cas extraordinairement froids. Il se défendit en moulinant des bras, mais plusieurs becs le piquèrent durement sur les mains et même sur la tête. Il ne réussit à se débarrasser des oiseaux qu'en se débattant violemment. Il en assomma même un ou deux avec ses poings en gesticulant. Ils poussèrent en tombant un gémissement qui fit dévirer tout le vol derrière le pignon d'un toit où leurs griffes grêlèrent sur les tuiles.

D'autres vols de corneilles et de corbeaux s'étaient de ce temps levés des endroits où ils s'acagnardaient, et s'approchaient en haillonnant. Mais, voyant Angélo debout et dégagé, ils glissèrent sur leurs ailes raidies et retombèrent sur les toits.

Il y en avait d'immenses colonies dont le plumage gris de poussière se confondait avec le gris sombre des tuiles et même avec le rose de l'argile brûlée de soleil. On ne pouvait les voir que quand elles s'envolaient; mais depuis qu'Angélo était ici dessus, c'était la première fois qu'elles le faisaient. Jusque-là elles étaient restées comme des capuchons sur certaines maisons, dans les lucarnes les fenêtres et les crevasses desquelles elles devaient suinter et manger à l'aise.

Angélo regarda vers la galerie d'où il était parti. Il était très difficile de reconnaître les lieux. Le soleil qui tombait d'aplomb, la réverbération des toitures, l'étincellement uniforme du ciel de craie lui emplissaient les yeux de lunules rouges. Cette étendue de toitures n'était pas si plate que la lumière le faisait croire. Enfin, il reconnut cet endroit où il avait dormi. C'était une sorte de belvédère. Il ne s'en était pas douté. De ce côté-là la retraite était

toujours possible. Ses chaussons de toile à sac faisaient bien l'affaire. Ils l'empêchaient de glisser et il ne sentait pas trop la chaleur des tuiles. Il s'assit dans l'ombre d'une cheminée et souffla. Mais il dut fermer les yeux : toute l'étendue s'était mise à tourner et à se balancer autour de lui comme autour d'un axe mal goupillé. Le chat se frotta contre son bras et, se haussant, poussa la tête contre sa joue. Il sentit les petites moustaches raides lui gratter le coin de la bouche.

— Je ne suis pas habitué aux gouttières, mon vieux lapin, lui dit-il.

La faim le faisait souffrir, mais surtout la soif. Elle ne lui laissait pas de répit. Il pensait interminablement à de l'eau fraîche. Il ne pensait à tout le reste que par surcroît et en faisant d'énormes efforts.

Enfin, il arriva où il voulait et, derrière les linges étendus sur des fils de fer il vit des cages de grillages qui contenaient des boules jaunes. C'étaient des poules.

Il comprit qu'il venait de trouver un œuf longtemps après l'avoir cassé et léché dans sa main. Il avait la bouche pleine de coquille qu'il cracha. Les glaires avaient adouci sa gorge de carton. Il chercha avec moins de fièvre dans la paille du poulailler. Les poules endormies par midi ne pépiaient pas, et s'étaient couchées dans un coin. Il trouva encore deux œufs et il les goba de façon plus honnête.

La porte qui faisait communiquer cette galerie avec le reste de la maison était fermée, mais par une simple clenche qu'il suffisait de lever pour l'ouvrir. Elle débouchait sur un petit palier auquel on accédait d'en bas par une échelle. En dessous, c'était le vide d'une cage d'escalier; silencieuse.

— Serais-je tombé de nouveau chez les morts, se dit Angélo? En tout cas, avec des œufs, il n'y a pas de risques. C'est alors qu'il remarqua du grain de maïs fraîchement répandu dans les cages à poules. « Il y a ici quelqu'un de vivant. » La maison était cependant tout à fait silencieuse.

Il se risqua sur l'échelle. Il était à peine en bas qu'un miaulement discret lui fit lever la tête : c'était le chat qui ne pouvait pas descendre et l'appelait. Il remonta le chercher.

Ses chaussons ne faisaient pas de bruit, mais le gênaient. Il les enleva, les cacha sous l'échelle et marcha sur ses bas.

— Il y a peut-être ici de ces gens qui vous écrasent la tête à coups de talons, se dit-il. Il s'agit d'être agile. Il n'avait pas peur. Il ajouta même : « C'est la théorie du fourrageur en campagne. Combien de fois ne l'as-tu pas inculquée à des caboches de Coni? Mais du diable si j'avais cru qu'un jour je fourragerais avec un chat! »

Il descendait marche à marche en guettant le silence, quand il s'immobilisa. Une porte venait de s'ouvrir en bas au premier étage. Des pas traversèrent le palier puis commencèrent à monter. Le chat descendit à la rencontre.

Brusquement on s'exclama :

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda d'en bas une voix d'homme.

— Un chat, dit une voix de garçon.

— Comment, un chat?

— Un chat.

— Comment est-il?

— Gris.

— Fais-le partir.

— Ne le touche pas, dit une voix de femme. Descends. Viens. Viens. Descends. Ne le touche pas. Viens.

Toutes ces voix étaient sourdes et peureuses. Les pas descendirent l'escalier, traversèrent le palier en hâte. On ferma la porte.

Le chat remonta.

— Bravo! dit Angélo.

Il reprit haleine. Il remonta jusqu'au pied de l'échelle et s'assit sur les premiers barreaux.

— Les peureux sont les adversaires les plus terribles que je connaisse, se dit-il; même s'ils n'osent pas me toucher, et ils n'oseront pas, ils sortiront en courant, ils ameuteront tout le quartier. Il se voyait poursuivi sur les toits et ce n'était pas une perspective agréable.

Il attendit un long moment. Il n'y avait plus de bruit.

Enfin il se dit : « On ne peut pas rester tout le temps comme ça. Ils ont peur de leur ombre; moi, j'ai soif. Allons-y. Et si ça fait des étincelles, eh bien! ça fera des étincelles.

Je suis assez grand garçon pour foutre la bagarre dans toute la ville; s'il s'agit simplement de ne pas perdre la face devant ce sacré policier qui m'embarrasse avec son jardin potager. »

Toutefois, il se mit à descendre avec précaution. Arrivé au deuxième étage il fit même une halte prudente avant d'aller écouter aux trois portes. Rien. Il regarda par un trou de serrure. Rien : le noir. Un autre trou de serrure : de la clarté, mais quoi? Un mur blanc? Oui : il venait de voir un clou planté dans le mur. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir dans cette chambre-là? Était-ce la resserre? Il alla écouter par-dessus la cage d'escalier. En bas au premier, silence complet. Bon. Il tourna franchement la poignée de la serrure. La porte s'ouvrit.

C'était un débarras. Des vieilleries, comme dans l'autre maison. La troisième chambre, des vieilleries également : cercles de barriques, manches à balais, couffes, un touchant portrait de vieille dame, par terre, et mâché par des clous de soulier. Des égoïstes.

Il faut retourner à la chambre obscure. Ce doit être là. Non. Vide.

Des égoïstes, et ils ont dû tout râtisser autour d'eux, et tout entasser dans la pièce où ils se tiennent. Il y avait des étagères nues et, à la lueur de sa mèche de briquet Angélo vit que la planche gardait la trace de pots qui avaient été là à un moment donné et n'y étaient plus.

Alors, il n'y a qu'à descendre.

Avant, il prit une couffe en sparterie. S'il trouvait quelque chose, il le mettrait là dedans.

Au premier, deux grandes portes. Pas du tout comme là-bas : moins cossues. Ce n'était pas une maison à piano et à moustaches en cornes de taureau; cela sentait le paysan à son aise, mais pas d'histoire : tout était fermé. Ici, ils ne risquent pas de mourir dans l'embrasure des portes; ils mourront en tas, comme des chiens, sur une soupe empoisonnée. S'ils meurent.

Du haut de la dernière marche, et un pied en l'air, Angélo regardait et écoutait. Les gens devaient se tenir derrière la porte la plus éloignée. On le voyait aux traces de doigts

sur la porte à et l'usure du seuil. En raisonnant avec la peur du chat, les clous de souliers sur la vieille dame, on pouvait parier que c'était la cuisine. Ces gens-là ne doivent se sentir en sûreté que dans une cuisine.

Il faut voir. Angélo mit l'œil au trou de la serrure : du noir et une bande blanche qui fait chapiteau à ce noir. Une bande blanche qui est en étoffe, une bande blanche au-dessus de laquelle il y a des pots. C'est le dessus de la cheminée. Le noir est le fond de la cheminée.

Angélo eut un brusque mouvement de recul : un visage venait de passer. Non. C'était simplement le visage de quelqu'un d'assis qui s'était penché en avant, et se tenait maintenant courbé, les bras appuyés sur les cuisses, les mains jointes. Il les frottait. C'était un homme. Barbe. Il baissait la tête.

— Et le nuage, dit une voix de femme?

— Lequel? dit l'homme sans lever la tête, mais en arrêtant de se frotter les mains.

— Qui avait la forme d'un cheval.

— Je ne sais pas, dit l'homme.

Il recommença à se frotter les mains.

— Il est venu sur la rue Chacundier et hier les tombereaux y ont chargé toute l'après-midi.

L'homme se frottait les mains.

— Je l'ai vue, dit la voix de femme.

— Quoi? dit l'homme.

Il arrêta de se frotter les mains.

— ...la comète.

— Quand? dit l'homme. Et il leva la tête.

— Cette nuit.

— Où?

— Là.

L'homme leva un peu plus la tête et regarda du côté d'où venait le jour.

Quelque chose tomba d'une table.

— Fais attention! dit la femme. Elle avait poussé une sorte de cri à voix basse.

Une odeur de poireaux, d'ail, d'infusion, venait par le trou de la serrure.

« Descendons plus bas, se dit Angélo. S'il y a une resserre, ils l'ont sûrement placée le plus bas possible. Peut-être même dans la terre. »

Non, elle était bien en bas, mais sur la terre, dans une remise où étaient également entassés des fagots de bois et des bûches refendues. Un peu de jour venait de la rue par-dessous la porte. Des bouteilles sur lesquelles Angélo se précipita. C'étaient des bouteilles de coulis de tomate. Il en prit trois. Encore des bouteilles. Liquide jaune. Une étiquette qu'il ne pouvait pas lire. Il mit une de ces bouteilles dans la couffe. Je verrai là-haut. Du vin maintenant : bouchons cachetés à la cire rouge. Il prit un pot de graisse, deux pots, sans doute de confiture. Un jambon? Non, mais deux saucissons, une dizaine de fromages de chèvres, secs, durs, pas plus gros que des écus. Pas de pain.

Il se hâta de remonter à la galerie. Comme il mettait le pied à l'échelle, un petit miaulement étouffé l'appela. Il fourra dans la couffe les sacs qui lui avaient servi de chaussons et il prit le chat sous son bras.

Sur les toits, la chaleur était comme un mur dans lequel on était tout de suite bâti à la chaux vive. Il fallait partir d'ici le plus vite possible. Ils devaient bien quelquefois venir donner aux poules et chercher les œufs. Il s'agissait de trouver, par là-dessus, un endroit à habiter. Pas question de retourner à l'ancienne galerie. C'était manifestement un endroit contaminé. S'il faut prendre les braises avec les mains, d'accord, mais de là à jouer avec le feu...

Le plus simple était d'aller s'abriter contre la rotonde de l'église. Là, pas de risques. Les arcs-boutants faisaient de l'ombre; ils semblaient recouvrir comme une tonnelle un petit endroit plat.

C'était en effet une véritable tonnelle et un endroit plat recouvert de zinc. Malgré sa soif évidente, Angélo attendit d'être arrivé pour boire. Il se méfiait des chausse-trapes et du vertige. Embarrassé dans ses bottes, ses chaussons de sac, sa couffe de sparterie qui employait une de ses mains, il était fort maladroit. Il était suant et glacé. Il dut décoiffer une bouteille de vin cacheté en frappant le goulot avec le canon de son pistolet. Mais le vin était bon,

avec une forte saveur de raisin. Après avoir complété son repas de deux fromages, d'une bonne poignée de graisse et fini la bouteille de vin, Angélo commença à voir avec un peu plus d'aplomb. Le soleil jouait son jeu terrible de plein après-midi. Le chat faisait sa toilette et passait longuement sa patte par-dessus ses oreilles. A l'endroit où les arcs-boutants s'appuyaient contre le mur, il y avait des nids d'hirondelles contenant des oiseaux noirs, familiers, qui faisaient sans cesse virevolter gentiment leurs têtes aux yeux jaunes. Près d'Angélo qui était assis sur les sacs, un vitrail blanc fleurait l'encens par ses joints de plomb.

Angélo voyait le côté de la ville qu'il n'avait pas pu voir de son ancienne galerie. Elle s'en allait moins loin que de l'autre côté. L'enchevêtrement des toitures finissait contre les créneaux d'une porte et les massifs roussâtres de grands ormes. Par contre, Angélo voyait fort bien, au-dessous de lui la place de l'église dans son en-plein et, en enfilade, deux rues qui y débouchaient. La place était déserte à part quatre ou cinq tas noirâtres qu'il prit d'abord pour de grands dogues endormis car il les distinguait à travers les feuillages d'ailleurs clairsemés de petits platanes. Un de ces dogues se déroula comme s'il allait s'étirer et Angélo s'aperçut que c'était un homme dans les convulsions de l'agonie. Bientôt d'ailleurs le moribond s'allongea, la face contre terre et ne bougea plus. Angélo eut beau guetter chez les autres le moindre signe de vie. A mesure que ses yeux s'habituaient à la clarté diaprée dessous les petits arbres, il distingua d'autres cadavres. Les uns étaient allongés sur le trottoir, d'autres accroupis dans des encoignures de portes; d'autres affalés contre le rebord de la fontaine semblaient tremper leurs mains dans l'eau du bassin et appuyaient sur la margelle des faces noires qui mordaient la pierre. Il y en avait bien une vingtaine. Sur tout le pourtour de la place les maisons étaient verrouillées, portes et contre vents du rez-de-chaussée à la toiture. On entendait distinctement dans le silence le bourdon des mouches et le canon de la fontaine qui jouait avec son bassin.

Un tambour funèbre se mit à rouler lentement mais

violemment au fond d'une de ces rues qui débouchaient sur la place. C'était le tombereau qui roulait sur les pavés. Un homme vêtu d'une longue chemise blanche menait le cheval par la bride. Deux autres hommes blancs marchaient à côté des roues. Ils s'arrêtèrent devant une maison. Les hommes blancs entrèrent et ressortirent presque tout de suite en portant un cadavre qu'ils firent passer par dessus les ridelles. Ils firent trois fois le voyage dans cette maison-là. La troisième fois ils sortirent le cadavre d'une grosse femme qui leur donna beaucoup de mal; enfin, elle passa par dessus la ridelle en découvrant d'énormes cuisses blanches.

Sur la place, les hommes ramassèrent les morts, puis le tombereau roula son tambour dans des ruelles pendant longtemps, avec des haltes et de nouveau des roulements et des haltes. Brusquement, Angélo s'aperçut qu'on ne l'entendait plus. Il ne restait que le grondement exaspéré des mouches et le bruit de la fontaine.

Longtemps après de longs bercements de bruits de mouches, il y eut en bas des piétinements. C'était un groupe de gens qui arrivaient par une des rues qu'Angélo voyait d'enfilade. Il y avait là une dizaine de femmes en groupes précédées d'un de ces hommes revêtus de chemises blanches. Les femmes portaient des seaux mais elles étaient si serrées les unes contre les autres que la ferblanterie faisait en marchant comme le froissement d'armure d'un chevalier. Angélo imagina que c'étaient les femmes d'un quartier qu'on emmenait à l'eau de quelque fontaine réputée bonne. En tout cas, elles négligèrent la fontaine de la place, mais, comme elles allaient s'engager dans la rue par laquelle le tombereau était venu, elles se mirent à pousser des cris et à s'agglomérer avec tant d'acharnement qu'elles étaient comme une pelote de rats. Elles tendaient leurs bras en l'air, l'index pointé en hurlant et Angélo entendit qu'elles criaient : « Le nuage! Le nuage! » D'autres criaient : « La comète! La comète! » ou « Le cheval! Le cheval! » Angélo regarda dans la direction qu'elles indiquaient. Il n'y avait rien que le ciel blanc et l'éparpillement indéfini de la monstrueuse craie du soleil. Enfin, elles se dispersèrent de tous

les côtés en continuant à crier et l'homme courut après elles en appelant : « Rose! Rose! Rose! ».

De nouveau, en bas, la fontaine et les mouches, puis le grincement d'un volet. Dans la façade d'une maison de la place un volet s'entrebâilla, une tête parut qui regarda le ciel de tous les côtés. Puis la tête rentra avec le rapide recul d'une tête de tortue et le volet se referma.

La fontaine. Les mouches. Le grelot d'un chien de chasse. Il fit le tour de la place et resta longtemps à sautiller dans les ruelles d'autour.

Angélo guettait si attentivement le moindre bruit qu'il entendit un piétinement minuscule. C'était une petite fille. Elle débouchait d'une des rues. Elle marchait lentement, paisiblement, en balançant les bras comme une grande personne désœuvrée. Elle ne troublait ni la fontaine ni les mouches. Elle passa en se dandinant dans sa petite jupe à collerette.

Passèrent des chiens. Ils humaient vers les maisons, le nez levé. Brusquement ils s'écrasaient comme sous la menace d'un coup et ils galopaient en hurlant. L'un d'eux s'assit au coin de la place et, après avoir étiré quatre ou cinq fois son cou comme pour renifler le ciel il se mit à hululer longuement.

La chaleur pétillait sur les tuiles. Le soleil n'avait plus de corps; il était frotté comme une craie aveuglante sur tout le ciel; les collines étaient tellement blanches qu'il n'y avait plus d'horizon.

Des coups retentirent à la fois sur la place et jusque dessous Angélo. Ils résonnaient même dans le vitrail à côté de lui. C'étaient des coups qu'on frappa longtemps dans la porte de l'église. Enfin, ils s'arrêtèrent et une voix cria trois fois : « Sainte-Vierge! Sainte-Vierge! Sainte-Vierge! » Il était impossible de savoir si c'était la voix d'un homme ou la voix d'une femme.

Angélo décoiffa une autre bouteille de vin. Il se disait que la sagesse serait de manger plutôt ce coulis cru de tomates qui le rafraîchirait mieux, mais il avait idée que la sagesse ne servait plus à grand chose. Il était inutile de se faire du mauvais sang pour la sagesse. Un peu de vague à l'âme

est encore ce qu'il y a de meilleur dans les moments critiques, quoi qu'on dise. La raison et la logique, c'est bon pour les temps ordinaires. En temps ordinaire, il n'y a pas à discuter, ça fait merveille. Quand le cheval est emballé, c'est tout à fait autre chose. Ce qui le dégoûtait le plus, c'était cette petite fille en jupe à collerette et en longs pantalons brodés. Elle se promenait en se dandinant comme une dame. Et ça, alors, c'était à vomir. Si elle avait couru, ou crié, ou pleuré en serrant ses poings sur les yeux, rien n'aurait empêché qu'on digère ça comme le reste mais il n'était pas possible de conserver dans un estomac ordinaire ces petits pas paisibles et sa flânerie un tout petit peu distante. Elle devait à peine toucher les pavés du bout des doigts de pied. Et s'il s'agit malgré tout de raison (car ce sont de vieux outils qui se placent tout naturellement à l'aise dans les cals de la main qui les manipule habituellement) est-ce qu'il n'est pas raisonnable, précisément, de faire confiance au vague à l'âme? Dans lequel tout est paisible; surtout l'impossible puisque, dans les moments vraiment critiques c'est précisément de l'impossible qu'on a besoin. Naturellement, ce n'est pas un duel avec le baron Swartz que j'appelle un moment critique, vraiment critique. Là, bien entendu, raison, logique et tout le tremblement et sang-froid. Mais moi, je suis d'une froideur de glace, au naturel; pas besoin de me rafraîchir. Il y a de quoi rire si on en doute. Je n'appelle pas non plus moment critique la mort du petit Français. J'appelle ces moments-là des moments difficiles. Difficiles : de la soupe trop chaude. Inutile de faire appel au vague à l'âme si on se brûle simplement le gosier. Mais si tu entends frapper du poing et du soulier contre une porte d'église fermée et qu'on crie : « Sainte-Vierge ! Sainte-Vierge ! Sainte-Vierge ! » qu'est-ce que tu feras avec de la raison et de la logique quand le premier « Sainte-Vierge ! » te remplit déjà le ventre au delà du possible et que le second te soulève le ventre comme la main soulève un sac par le fond pour le renverser et que le troisième vient par là-dessus avec des aloès, des amertumes insupportables, des raisons de tout envoyer à la balançoire. Je suis catalogué sur des toitures comme un

Baptiste Cannesqui (quoique ce soit plutôt dans une fosse à blé qu'il s'était caché avant qu'on le traîne par les rues) ou comme un Nicola Piccinino sur les toits de Florence, Simonetto Malatesti, Neri de Gino Capponi. Il y a eu beaucoup d'aventures au-dessus des villes méridionales. Sans parler des Roméo, Francesca da Rimini; et des lucarnes par où ils se glissaient avec leurs armures et ils retombaient sur leurs souliers de fer dans les combles comme des batteries de cuisine qui se décrochent. Où est la chambre de la bien-aimée? ce n'est pas l'alouette! Pendant qu'ils râpent les couloirs étroits avec les grosses armures de bataille; quand ils étaient en train de préparer des révolutions dans des villes ou dans des fermes. Moi je chaparde tout simplement du vin et du fromage de chèvre. Et encore bien heureux. Car, je ne suis pas dans un moment difficile, oh! pas du tout; il n'y a rien de difficile. Je suis dans un moment critique; ce n'est pas la même chose. Cela n'a absolument aucun rapport. Tout ce qui peut être fait sur les toits d'une ville par les Gino Capponi, les Malatesti, Bentivoglio, à faire passer des hallebardes ou des sabres par les lucarnes, et des jambes couvertes d'acier, des poitrines d'acier et des bras d'acier; ou bien des velours et des eaux de senteur, suivant qu'il s'agit de porter la révolte au cœur de la ville ou au cœur d'un lit, c'est simplement une affaire de loi. Mais une petite fille qui se promène par là dedans comme une personne raisonnable, ou bien ces coups frappés à quatre heures de l'après-midi dans la porte d'une église et, Sainte-Vierge, Sainte-Vierge, Sainte-Vierge, qu'on appelle (comme si on voulait qu'elle se penche à sa fenêtre et qu'elle réponde : « Oui, qu'est-ce qu'il y a? Je suis là »), qu'est-ce vous voulez, ça ne se règle pas comme une affaire; ça n'a pas de loi, ça fait ce que ça veut. Et c'est là qu'il y a vraiment beaucoup plus de ressources dans le vague à l'âme que dans la raison. Et la sagesse, alors, là à quoi sert-elle? Sinon, précisément dans ces cas-là, à perdre le peu qui nous reste à vivre? Ça fait une belle jambe aux cadavres quand, préalablement, ils ont bien raisonné. C'est un beau diplôme qu'on peut leur coller sur le ventre par le temps qui court.

Il a bien raisonné. Et ça l'a avancé à grand-chose, vous répond le cadavre qui pourrit sur le pavé jusqu'à ce qu'on le balance dans le tombereau par-dessus les ridelles. Ils ont vraiment l'air de dire, quand on les trimballe dans le tombereau : « Nous avons fait une bonne affaire en bien raisonnant, n'est-ce pas? En ce moment, combien y a-t-il, par *la force des choses*, d'êtres intermédiaires entre la vie et la mort? Je veux dire des êtres dont toutes les affections, tous les amours sont passés de l'autre côté? Des êtres qui sont restés solitaires, et, tout ce qu'ils aimaient, tout ce qu'ils haïssaient a été emporté par le fleuve. Ils n'ont plus rien qu'eux, tout seuls de ce côté-ci; s'ils aiment ou s'ils détestent ce sont des morts . (Pour le moment, mais c'est ce moment-ci qui compte.) S'ils aiment ou s'ils détestent en ce moment-ci, ils sont obligés d'aimer ou de détester des gens qui sont morts. Ils n'ont plus rien à aimer ou à détester de ce côté-ci. Ils sont obligés de regarder dans les deux directions. Et surtout de l'autre côté pour tâcher d'apercevoir encore ceux qui ont entraîné avec eux leur amour ou leur haine. C'est peut-être ce qu'ils appellent la comète. Peut-être qu'ils les voient enroulés en boule et filant à grande allure en laissant derrière eux une pétillante trace d'amour ou de haine qui tend à les aspirer dans son vent. Ou bien alors c'est le cheval : galop de l'amour dans les gorges. Et quand je dis amour je dis aussi et surtout haine car c'est un sentiment bien plus fort à cause de sa sincérité incontestable. De cette façon, il y en a pour tout le monde. Et n'importe qui peut être aspiré dans des sifflements de tempête ou emporté au galop. Alors, ils se cramponnent à des touffes : une petite promenade en se dandinant pour bien faire ballonner la jupe à collerette (qui était une jupe de dimanche car, qui peut encore compter sur des dimanches, même sur un dimanche? Et il faut se hâter de faire la dame, car, est-ce qu'on sait de quoi demain sera fait?). Il avait irrésistiblement envie de vomir à cause de cette amertume insolite. En temps ordinaire, une enfant de six ans en est d'habitude à *b a ba*. Elle était encore trop jeune pour frapper à la porte des églises comme à la porte d'un moulin. Cette envie de vomir était également provoquée, il faut croire, par cet air

brûlant et sirupeux qui sentait l'argile, les aigreurs et le sucre. Angélo fit un petit coussin avec les sacs; il se coucha sur le zinc brûlant et il ferma les yeux.

Il avait les yeux fermés depuis un temps inappréciable quand il se sentit souffleté de petites gifles duveteuses, frappé autour des tempes de coups de poing fort douloureux et griffé dans sa chevelure qu'on semblait mettre au labour.

Il était couvert d'hirondelles qui le becquetaient.

Il se dressa avec tant de violence qu'il faillit rouler au delà des arcs-boutants sur les toits qui étaient très en pente. Il se flagella et se râtissa les cheveux avec beaucoup de nervosité. « Elles m'ont pris pour un mort, se disait-il. Ces petites bêtes si familières et qui me regardaient avec leurs beaux yeux jaunes essayaient de me manger. »

Il reprenait ses esprits mais il eut soudain très envie de fumer. Il fouilla dans ses poches et il fut très décontenancé quand il s'aperçut qu'il n'avait plus un seul petit cigare. « Et je n'ai plus fumé depuis le moment où j'ai tiré ce ridicule coup de pistolet en l'air devant la barricade. Il faut vraiment que je sois dans un moment critique. Je suis sûr de penser à fumer au moment d'une charge, bien que l'occasion de vérifier un sang-froid de cet ordre ne se soit pas encore produit. Mais, n'ai-je pas fumé un cigare pendant que je tuais le baron avec toute la loyauté qu'on m'a reprochée? Donc, si j'ai envie de fumer, c'est bon signe. Mon royaume pour un cigare! »

Il continua à se blaguer mais l'assaut si naturellement cruel des hirondelles continuait à agiter ses sentiments.

Il passa une fort mauvaise nuit. Il n'y avait que de légères bouffées d'un vent torride et puant. Il rêva qu'il était couché avec un de ses sergents qui lui soufflait à la figure l'haleine d'une infecte digestion de poireaux. Il essayait de le repousser mais l'autre naturellement grandissait de telle façon qu'avec son souffle il faisait ployer d'énormes châtaigniers piémontais.

Il eut un autre rêve dans lequel apparut un coq : c'était, évidemment, un coq extraordinaire. Il avait le plumage d'une blancheur de craie; quoique en regardant de fort près on pouvait voir sur son panache et sur son jabot

des reflets de soufre. En tout cas, il était immense et c'est à peine si, derrière lui, on pouvait apercevoir un tout petit lambeau de ciel gros comme l'ongle. Cette bête se roulait dans l'atmosphère en répandant une odeur puante. Elle écarquillait les plumes de son croupion et son intention manifeste était de couver le visage d'Angélo. Heureusement, la grosse mangeoire de canari, dans le zinc de laquelle Angélo était couché, se renversait et l'énorme croupion avec ses plumes blanches écarquillées en soleil ne pouvait pas s'asseoir d'aplomb sur son visage. Malheureusement Anéglo étouffait malgré tout avec des duvets plein les narines. Heureusement, en appliquant étroitement sa face de profil sur la terre il pouvait encore aspirer à ras du sol un peu d'air qui, malheureusement, sentait le fumier. Alors, Angélo se mit à gratter la terre pour se creuser une petite cuvette sous le nez. Mais ses doigts s'enfoncèrent dans des excréments pétris en forme de visage de petite fille.

Il se réveilla.

Une épouvantable odeur de cuisine passait dans la nuit sous le volètement de lueurs roses. Angélo fit le tour de la rotonde. On avait allumé trois bûchers dans les collines du nord et des flots de fumées grasses étaient rabattues sur la ville par les élancements du vent.

Angélo se frotta longuement les yeux avec ses poings. Il revint s'asseoir à sa place. Il avait dû violemment se débattre dans son sommeil; la couffe était renversée et il ne trouva plus ses bottes. Il se fouilla encore à la recherche d'un cigare. L'odeur de la fumée remplissait sa bouche de viscosités écœurantes.

Il eut encore beaucoup de rêves quoique tenu à moitié éveillé par une constante envie de vomir. Il vit, notamment, une comète; elle soufflait du poison par des jets étincelants, comme un soleil de feu d'artifice. Il entendait le roulement de velours de la pluie mortelle qu'elle jetait; son ruissellement à travers les toits, à travers les lucarnes, inondant les combles, coulant dans des escaliers, se glissant sous des portes, envahissant les appartements où des gens assis sur des chaises collantes comme des bâtonnets de glu se mettaient à hurler puis à pourrir.

Les premières lueurs du jour lui apportèrent un grand soulagement. C'était encore une fois l'aube blanche et déjà lourde mais malgré sa couleur sans espoir elle remettait les choses en place, dans un ordre familier.

Bien longtemps avant que le soleil ne se lève, une petite cloche se mit à sonner dans les collines. Il y avait de ce côté-là, sur une éminence couronnée de pins, un ermitage semblable à un osselet. La lumière encore relativement limpide permettait de voir un chemin qui y montait en serpentant à travers une forêt d'amandiers gris.

Le petit vitrail commença à transmettre par le tremblement de ses verres dans leurs cercles de plomb une sorte d'agitation qui bougeait dans les profondeurs de l'église. Les grandes portes sur lesquelles on avait vainement frappé la veille s'ouvrirent. Angélo vit s'aligner sur la place des enfants vêtus de blanc et qui portaient des bannières. Les portes des maisons commencèrent à souffler quelques femmes noires comme des fourmis. D'autres venaient par les rues qu'il voyait en enfilade. Au bout d'un moment, en tout et pour tout, ils devaient être une cinquantaine, y compris trois prêtres recouverts de carapaces dorées qui attendaient. La procession se mit en marche en silence. La cloche sonna longtemps des coups espacés. Enfin, les bannières blanches apparurent sous les amandiers gris, puis les carapaces qui, malgré l'éloignement, restèrent dorées, puis les fourmis noires. Mais, pendant que tous ces petits insectes gravissaient lentement le tertre, le soleil se leva d'un bond. Il saisit le ciel et fit crouler en avalanche des plâtres, des craies, des farines qu'il se mit à pétrir avec ses longs rayons sans iris. Tout disparut dans cet orage éblouissant de blancheur. Il ne resta plus que la cloche qui continua à sonner à grands hoquets; puis elle se tut.

Cette journée fut marquée par une recrudescence terrible de la mortalité.

Vers la fin de la matinée, dans cette partie de la ville que dominait Angélo, il y eut des rumeurs puis des cris déchirants qui éclatèrent à divers endroits puis qui éclataient de tous les côtés. Le volet d'une des maisons de la

place s'ouvrit avec fracas et parut le buste d'un homme et des bras qui gesticulaient. Cet homme ne poussait pas de cris; il semblait seulement faire effort avec ses deux poings pour se les enfoncer alternativement dans la bouche comme s'il avait quelque arête de poisson dans la gorge. En même temps, il virevoltait dans le cadre de sa fenêtre ouverte comme un guignol sur sa scène. Enfin, il dut s'effondrer à l'intérieur. Sa fenêtre resta ouverte. Les innombrables hirondelles qui avaient repris leur carrousel grésillant commencèrent à s'en rapprocher. Les cris étaient d'abord des cris de femme puis il y eut quelques cris d'hommes. Ceux-là étaient extrêmement tragiques. On les aurait dit soufflés à travers des cornes d'aurochs. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser ce n'étaient pas les agonisants qui criaient ainsi de tous les côtés mais les vivants. Plusieurs de ces êtres affolés traversèrent la place. Ils semblaient chercher secours car certains couraient les uns vers les autres jusqu'à s'embrasser, puis ils se repoussaient et recommençaient à courir. Un tomba et mourut assez vite. On commença à entendre de tous les côtés le charroi des tombereaux. Il n'eut pas de cesse; et l'horloge sonna midi, puis une, deux, trois heures; il continuait sans arrêt, roulant son tambour sur les pavés de toutes les rues. Une fumée roussâtre venant des collines du nord salissait le ciel.

Il arriva sous les yeux même d'Angélo un événement étrange. Quelques-uns de ces tombereaux passèrent sur la place. Débouchant d'une rue qui longeait l'église ils arrivaient, à un moment donné, au détour où ils se trouvaient juste dessous l'endroit où se tenait Angélo et tellement en vue qu'ils découvraient tout leur chargement de cadavres. C'est arrivé à cet endroit-là qu'un de ces tombereaux s'arrêta, l'homme blanc qui menait le cheval par la bride s'étant brusquement affaissé. Cet homme se tordait par terre en s'entortillant dans cette espèce de blouse blanche et ses deux compagnons le regardaient sans approcher, quand un de ces deux compagnons s'affaissa lui-même en poussant un seul cri, mais très perçant. Le troisième s'apprêtait à fuir et déjà il troussait sa blouse, quand il

parut trébucher sur un obstacle qui lui fauchait les jambes, et il s'allongea, la face contre terre, à côté des deux autres. Le cheval se chassait les mouches avec la queue.

Cette entreprise délibérée de la mort, cette victoire foudroyante, la proximité du champ de bataille qui restait sous ses yeux, impressionnèrent fortement Angélo. Il ne pouvait pas détourner ses regards des trois hommes blancs. Il espérait toujours qu'ils allaient se redresser, après un petit repos, et continuer leur tâche. Mais ils restèrent allongés bien sagement et, à part l'un d'eux qui agita convulsivement ses jambes comme s'il ruait, ils ne bougèrent plus.

Le charroi des autres tombereaux continuait dans les rues et les ruelles d'alentour. Les cris de femmes, stridents, ou gémissants, le déchirant appel au secours des voix d'hommes éclataient toujours à côté et d'autre. Ils n'avaient en réponse que le roulement des tombereaux sur les pavés.

Enfin, un de ceux-là qui sautaient dans les rues voisines arriva sur la place. Les hommes blancs s'approchèrent de leurs camarades allongés et les tournèrent du pied. Ils les chargèrent dans le tombereau et, prenant le cheval par la bride ils le firent marcher.

Un vol de mouches très épais grondait sur l'endroit où le chargement de cadavres était resté en plein soleil. Il en avait coulé des jus qu'elles ne voulaient pas laisser perdre.

Angélo se dit : « Il ne faut pas rester ici : c'est un foyer du mal. Les exhalaisons montent. Cette place est un carrefour de rues. Et d'ailleurs n'était-elle pas déjà jonchée de morts? Il faut partir. Il y a sûrement dans la ville des quartiers moins touchés ou alors c'est une affaire de trois, quatre jours et il ne restera plus personne. Sauf moi ici dessus. Et encore, est-ce que c'est probable? »

Il se mit à errer sur les toits. Il ne faisait plus du tout attention à ces gouffres que les cours intérieures ouvraient soudain devant lui. Il était occupé d'un autre vertige. Il s'en alla même fort calmement ramasser ses bottes sur la pente assez raide d'un toit où il les avait fait rouler au cours de la nuit dans le début de ses rêves.

Il eut vite fait le tour des toits sur lesquels il pouvait

marcher. A l'ouest, la place l'empêchait d'aller plus loin. A l'est, une rue assez large lui barrait la route; au sud, une autre rue, non seulement large mais bordée de toits très en pente; au nord, une rue étroite. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de descendre carrément dans les rues par quelque escalier intérieur. « Et puis, après? se dit-il. En admettant même que les fous qui m'ont poursuivi aient désormais d'autres chats à fouetter, ce qui n'est pas sûr, je vais être en plein dans la mélasse. » Il avait l'impression que, sous lui, la ville était toute pourriture. « Il faudrait simplement pouvoir sortir de ce quartier-ci. »

Il déambulait sur les toits exactement comme sur terre ferme. On l'aurait beaucoup étonné si on lui avait dit qu'il avait tout à fait l'allure inconsciente et désabusée de la petite fille à la jupe en collerette. Le clocher, la rotonde, les petits murs, l'ondulation des toits n'étaient autour de lui que comme les arbres, les bosquets, les haies et les monticules d'une terre nouvelle, les ouvertures sombres des cours intérieures étaient comme de simples flaques dont il fallait se détourner; les rues, des ruisseaux au bord desquels il fallait s'arrêter.

Ce n'était pas un rêve cocasse, c'était un mystère très amer dont on ne pouvait pas sortir. Il n'y avait pas à jouer au plus fin avec ça; il n'y avait qu'à en prendre son parti, quitte à user de malice plus tard quand ce nouveau monde aurait déclenché la mise en route d'instincts nouveaux. Quand les limites s'effacent entre le réel et l'irréel et qu'on peut passer librement de l'un dans l'autre, le premier sentiment qu'on éprouve, contrairement à ce qu'on croit, est le sentiment que la prison s'est rétrécie.

Il regardait un enchevêtrement de toitures et de murs assez semblables dans son agglomération à un échafaudage effondré quand il vit, encadré dans une lucarne, un visage humain largement taché de noir par une bouche grande ouverte. Avant d'en avoir compris la réalité, il entendit un cri perçant. Il se jeta vivement derrière une grosse cheminée.

Il était à deux ou trois mètres de la lucarne et bien dissimulé. Il entendit plusieurs voix angoissées qui disaient :

« Elle a vu le mal, elle a vu le mal! » La même voix qui avait crié continuait à gémir : « Il est là, il vient, il est sur nous. » Il y eut des trépignements sur un plancher puis une voix d'homme un peu plus ferme demanda : « Où? Où est-il? Où l'as-tu vu? »

Par un joint, entre deux briques, Angélo voyait la lucarne. Il en émergea un bras tendu et un index pointé qui désignait les hauteurs du ciel : « là. Là-haut! Seigneur! Un homme avec une grande barbe ». Puis les cris recommencèrent et Angélo entendit le bruit d'une galopade dans des escaliers.

Il attendit un long moment avant de sortir de derrière sa cheminée. Il se défila derrière de hauts faîtages et il gagna l'abri de ses arcs-boutants.

Le soir tomba. Il était plus que jamais résolu à gagner un autre quartier de toitures.

La ruelle du nord était vraiment très étroite : trois mètres de large tout au plus; et même à un certain endroit où les gênoises s'avançaient, le vide était encore plus étroit. Avec une planche, ou mieux avec une échelle qu'on glisserait là-dessus il serait facile de passer. Il se souvint de l'échelle qui faisait communiquer la galerie avec le dernier palier, dans la maison où il avait pris les victuailles. Il profita des derniers restes de jour pour aller voir si on pouvait la sortir sans faire de bruit. Elle n'était pas scellée et, quand il essaya de la tirer à lui pour voir si elle n'était pas trop lourde, elle l'était si peu qu'il put l'amener sur le plancher de la galerie sans faire aucun bruit. Restait à savoir si elle était assez longue. Elle le paraissait. Il l'emporta jusqu'à la rotonde.

Il dormit très bien, sans rêve, après avoir mangé du coulis de tomate et un peu de graisse. Il se réveilla au moment même où la nuit encore très noire se déchirait lentement à l'est. Il était frais et dispos. Il rassembla son matériel.

L'opération qui consistait à faire glisser l'échelle par-dessus le vide se trouva être plus facile qu'il ne croyait en raison de l'étroitesse de l'endroit qu'il avait choisi et de la légèreté de l'échelle. Il comprit aussi que cette toute pre-

mière pointe de l'aube était le moment idéal pour passer. La ruelle en dessous était encore tellement noire qu'on n'en voyait pas le vide. La seule difficulté était de traverser avec la couffe de sparterie qui contenait encore deux bouteilles de coulis, le pot de graisse, deux pots de confiture, la bouteille de liquide jaune dont il n'avait pas pu lire l'étiquette, les saucissons et deux bouteilles de vin. Pour les bottes, il les avait de nouveau mises à cheval sur son cou et cela allait bien, mais pour le reste, c'était plus délicat et il voulait absolument avoir ses deux mains libres. Finalement il n'y avait aucun moyen et le temps passait. Il se dit : « Je vais laisser la couffe de ce côté-ci. Si je ne trouve pas à manger de l'autre côté, ce qui me paraît bien extraordinaire; le pire est que je sois obligé de revenir de ce côté pour manger. Mais je ne crois pas. Ce qui importe le plus c'est que je ne me casse pas la figure. »

Il se mit à quatre pattes et il traversa sans faiblir. Il tira l'échelle à lui et il la cacha derrière le faîtage. Il s'allongea à côté d'elle et il attendit le lever du jour. Il s'aperçut avec étonnement qu'il goûtait fort la chaleur des tuiles qui lui réchauffait le dos. Il avait accompli tous les gestes que lui dictait sa résolution, mais glacé des pieds à la tête.

— Et le chat, se dit-il? Il se rendit compte que depuis la veille au matin il ne l'avait plus vu. Il pensa aussi qu'il aurait bien pu, avant de traverser, mettre un saucisson dans la poche. En vérité, ce n'était pas manger qui était l'essentiel. Le chat, par contre, lui manqua beaucoup jusqu'à ce que le soleil soit levé.

Dans le moment de calme qu'il passa, là, étendu sur les tuiles tièdes, il se rendit compte que depuis la veille le charroi des tombereaux n'avait pas cessé. Il avait été trop préoccupé par son idée pour les entendre. Maintenant, il les entendait de nouveau battre le tambour.

Son domaine de toitures s'avéra beaucoup plus grand que le précédent. Les rues qui le limitaient étaient très éloignées les unes des autres. C'était un pâté de maisons si compact qu'on avait dû l'aérer de quelques cours fort vastes et même de jardins intérieurs; quelques-uns de ces jardins avaient même des arbres. Ces cours et ces jardins

étaient clos de toutes parts : il pouvait donc en faire le tour. Ils appartenaient tous à des maisons bourgeoises. Angélo se mit aux aguets pour surprendre la vie de ces maisons par les grandes fenêtres qui donnaient sur les jardins; mais, malgré des vitres fort claires à travers lesquelles il pouvait voir fauteuils et tapis, rien ne bougea dans ces intérieurs. A un moment donné même il fut assez près de la fenêtre d'une cuisine pour voir nettement le dessus de la cheminée nettoyé de tous ses pots. Ces gens-là n'étaient pas morts; ils étaient partis.

— Voilà qui excuse toutes les révolutions, se dit-il, et même qu'on m'ait brutalisé l'autre soir. Tu es bien nigaud, ajouta-t-il : ces gens-là ne sont pas morts ici mais qui dit qu'ils ne sont pas morts ailleurs? Voilà toute la différence. Ceci est une réflexion de chef. » Il en fut très fier. « Si je voulais, j'irais me prélasser dans leurs fauteuils, mais à d'autres! Je ne crois pas que le mal soit un homme barbu mais je suis bien sûr que c'est un petit animal, bien plus petit qu'une mouche, qui peut parfaitement habiter un reps ou la toile d'une tapisserie. Les toitures ne m'ont pas trop mal réussi jusqu'à présent, restons-y. De toutes façons, ceci me paraît maigre en victuailles.

Les maisons de ce quartier n'avaient pas de galeries et Angélo eut beau chercher de tous les côtés, il n'y avait pas non plus sur ces toitures d'endroits plats où pouvoir dormir. Même pas d'endroits où il puisse se mettre à l'ombre comme sous les arcs-boutants de la rotonde. Le soleil était encore plus blanc que d'habitude, la réverbération des tuiles polies brûlait autant que les rayons directs.

Il eut toutefois la joie de voir arriver le chat. Il ne sut jamais comment l'animal avait fait pour le rejoindre. Peut-être avait-il sauté? En tout cas, à partir de ce moment-là, il resta sur les talons d'Angélo comme un chien, profita de toutes les haltes pour se frotter contre ses jambes. Il fit avec lui tout le tour du domaine et, quand Angélo s'assit au pied d'une petite murette, dans un peu d'ombre, le chat sauta sur ses genoux et lui fit à sa façon une fête de grande affection.

Du côté de la place de l'église, le charroi des tombereaux

continuait. De temps en temps, des cris, des appels qui retentissaient longuement en vain, des gémissements, montaient de la profondeur des rues.

Dans la petite murette contre laquelle Angélo appuyait son dos s'ouvrait une lucarne rectangulaire dans laquelle finalement le chat sauta. Comme il ne revenait pas, Angélo l'appela, puis engagea sa tête et ses épaules dans la lucarne. Elle donnait sur un grenier spacieux plein d'objets hétéroclites dont la vue donnait à l'âme un profond sentiment de quiétude. Tout de suite, Angélo essaya de passer mais l'ouverture était trop étroite. Après avoir de nouveau porté ses regards sur l'étincellement cruel des toitures, sur les collines blêmes dans lesquelles on venait d'alimenter les bûchers qui commençaient à tordre d'énormes fumées grasses, Angélo eut une envie irrésistible de revoir ce beau grenier blond. Il était comme une ambre translucide, gardant de vieilles étoffes, des crosses de bois poli, des ferrures en forme de fleurs de lis, des ombrelles, des jupes sur des corps d'osier, de vieilles capelines de taffetas moiré, des reliures, des ventres de meubles, des guirlandes de nacres, des bouquets de fleurs d'oranger, des objets de la vie élégante et facile endormis dans du miel. Les corsages, les robes, les guimpes, les coiffes, les gants, les redingotes, les carricks, les haut-de-forme, les cravaches de trois générations, pendus à des clous, tapissaient les murs. De minuscules souliers à talons hauts, en satin, en cuir, en velours, des mules à pompons de soie, des bottes de chasse étaient posés sur des meubles bas, non pas dans l'alignement ridicule de chaussures rangées, mais, comme si le pied venait de les quitter; mieux, comme si le pied d'ombre les chaussait encore; comme si les corps d'ombre pesaient encore pour si peu que ce soit. Enfin, posé à plat sur le marbre d'une commode, un sabre dans son fourreau. Un sabre de cavalerie avec sa dragonne d'or : tout apportait des tendresses aussi douces au cœur que les tendresses du chat. D'ailleurs, le chat était là, couché sur un vieux couvre-pied et il appela Angélo avec un roucoulement de colombe, suave et mélancolique, semblable à la voix même du monde disparu.

Angélo était cramponné à la lucarne comme un prisonnier à la lucarne de sa prison.

Une odeur de long repos, de chairs paisiblement vieillies, de cœurs tendres, de jeunesse imputrescible, de passions bleues et de tisane de violette venait du beau grenier.

Les bûchers rabattaient sur la ville une fumée lourde à goût de suint et de graisse comme de mauvaises chandelles, mais qui donnait appétit. Angélo pensa à la couffe de sparterie qu'il avait laissée de l'autre côté de la rue. Avec des *vivres* (comme on dit) et s'il pouvait glisser par l'étroite fenêtre, il y avait là dedans de quoi vivre indéfiniment.

Il erra jusqu'à midi sur les toitures sans pouvoir détacher sa pensée d'un besoin de douceur.

Il se disait : « Voilà un étrange besoin et qui vient bien mal à propos. Les choses sont claires et il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures. Loin de croire que le danger vient d'un homme barbu ou des nuages mêmes à forme de cheval, ou de la comète à laquelle cependant toi aussi tu as rêvé, tu sais qu'il s'agit simplement de petits animaux plus petits que ces mouches et qui donnent le choléra. Sans parler des fous qui écrasent la tête de ceux qui touchent aux fontaines. Fais ton affaire avec ça. Je ne vois pas pourquoi il serait là dedans question de vieux corsages et de souliers de satin. Le sabre seul, en raisonnant froidement, pourrait te rendre quelque service, mais, quelques charges de poudre pour tes pistolets feraient beaucoup mieux l'affaire. Et, si tu as pensé au sabre, c'est simplement par goût de la fioriture et de la gloriole parce que tu sais t'en servir d'une façon merveilleuse, que ton ancien métier te remonte aux poignets, en un mot, parce que tu ne pourras jamais te guérir de tes façons cocardières qui t'ont déjà rendu maintes fois ridicule. Sans parler du fameux duel dont tu pouvais très bien te passer en donnant un louis à un assassin professionnel. Rien n'est plus bête que la générosité quand la générosité en arrive à se loger jusque dans la politesse et le sentiment des choses justes. Heureusement que tu n'aimes pas l'amour comme disait cette pauvre Anna Clèves, sans quoi, gare à la bombe ! Mais la révolution et le choléra peuvent également te

tromper comme des femmes si tu n'es pas habile! Tout appartient aux hommes habiles; ils sont les maîtres du monde. Serais-tu timide par hasard? Il faut convenir que j'adore ces vêtements pendus aux murs, là-bas. Ils sont tous d'une main-d'œuvre exquise. Ils ont appartenu à des êtres sensibles. Oui, je pourrais vivre indéfiniment dans le grenier. »

Mais la fumée des bûchers de cadavres l'enveloppait avec son goût de suif et en prononçant en lui-même le mot de *vivre* il pensait à la couffe de sparterie.

Il alla sur les toits d'une longue maison à allure de caserne. Les bâtiments étaient établis en carrés autour d'un jardin fort bien tenu. De l'autre côté du jardin, Angélo voyait une partie de façade percée de grandes fenêtres régulières, grillées, vers lesquelles montaient des feuillages de laurier et de figuier. Les parterres de buis, en bas, étaient animés d'une sorte de trafic de souris. En se glissant jusque sur le promontoire d'une mansarde, Angélo put voir que c'étaient des nonnes qui s'affairaient fort lentement autour de caisses, de ballots et de malles qu'elles cordaient en faisant bruire tout un damier de robes noires et de coiffes blanches. L'affaire était surveillée par un personnage blanc comme marbre et plus petit que nature qui se tenait immobile sous un berceau de lauriers-roses. Un moment, Angélo eut peur d'être vu par ce commandant dont l'immobilité et le sang-froid impressionnaient. Mais il s'aperçut que c'était la statue d'un saint.

Il suffisait de remonter sur la hauteur des toits pour entendre le charroi des tombereaux qui ne cessait pas, des rumeurs étouffées pleines de gémissements et ce bruit semblable à celui d'une pluie fine que faisait la fumée des bûchers en frottant les tuiles.

Angélo retourna s'asseoir près de la lucarne du grenier. Pendant plusieurs heures il le respira de temps en temps comme on respire une fleur. Il passait sa tête par l'ouverture, il regardait les corsages, les robes, les petits souliers, les bottes, le sabre; il humait l'odeur d'âmes qu'il imaginait sublimes.

— Je ne passe pas pour un esprit frivole, se disait-il,

combien de fois ne m'a-t-on pas reproché mon manque de goût pour les plaisirs? Et j'ai incontestablement, à force de froideur, fait le malheur de cette pauvre Anna Clèves qui, au fond, me demandait fort peu de chose si j'en juge par la façon dont les jeunes officiers qui fréquentaient la même salle d'escrime que moi à Aix-en-Provence se comportent avec les dames. Elle ne voudrait jamais croire que je suis capable de créer un être qui chausse ces souliers, revêt ces robes, prend cette ombrelle dans ses mains, se coiffe de cette capeline de faille mauve et marche dans ce grenier (qui est d'ailleurs un parc, un château, un domaine, un pays avec son parlement) marche dans ce grenier et m'apporte à l'heure actuelle le plus grand plaisir que je puisse avoir (le seul même) rien qu'à la voir marcher.

Il retournait s'asseoir près du petit mur. Il revoyait la fumée noire chevaucher dans le ciel de craie. Il entendait les tombereaux rouler sur les pavés, s'arrêter, repartir, s'arrêter, repartir, tourner inlassablement dans les rues. Il écoutait le grand silence constamment refermé autour de ce bruit de tombereau, autour des gémisssements et des appels.

Enfin, il essaya de se glisser dans la lucarne. Il ne réussit qu'à coincer ses épaules et à s'écorcher le haut des bras. Mais il pensa tout à coup à l'attitude qu'on prend quand on se fend pour donner un coup de pointe dans les règles, le bras droit tendu, la tête effacée contre l'épaule droite, le bras gauche allongé contre la cuisse, l'épaule gauche effacée.

— C'est un coup de pointe dans les règles qu'il faut ici, se dit-il. Si je réussis à me tenir de cette façon, je parie que je passe. »

Il essaya et il aurait réussi sans les pistolets qui lui gonflaient les poches. Il fourra ses pistolets dans ses bottes et il introduisit d'abord les bottes dans le grenier. La lucarne s'ouvrait, à l'intérieur, à environ un mètre cinquante du plancher. Il plongea son bras le plus loin possible mais il dut malgré tout laisser tomber ses bottes sans espoir de pouvoir les reprendre s'il ne passait pas.

— Les ponts sont coupés, se dit-il, maintenant il faut

suivre. Ou bien, sans bottes ni pistolets, tu n'es plus qu'un pignouf.

Malgré sa maigreur et la position parfaite qu'il prit, il resta coincé, heureusement aux hanches et, en se démenant comme un ver de terre et en s'aidant de sa main droite, il réussit à s'arracher et à rouler à l'intérieur où il fit un assez grand bruit en tombant sur le parquet de bois.

— Madone, dit-il en se relevant, faites que les gens d'ici soient morts!

Il resta un long moment dans l'expectative mais rien ne bougea.

Le grenier était encore plus beau que ce qu'il paraissait être. Les fonds qu'on ne pouvait pas voir de la lucarne, éclairés par quelques tuiles de verre disséminées dans la toiture, et sur lesquelles à cette heure frappait le soleil couchant étaient baignés d'un sirop de lumière presque opaque. Les objets n'en émergeaient que par des lambeaux de forme qui n'avaient plus aucun rapport avec leur signification réelle. Telle commode galbée n'était plus qu'un ventre recouvert d'un gilet de soie prune; un petit saxe sans tête qui devait être à l'origine un ange musicien était devenu par l'agrandissement des ombres portées, par le vif éclat que la lumière donnait aux brisures de sa décollation, une sorte d'oiseau des îles : le kakatoès d'une créole ou d'un pirate. Les robes et les redingotes étaient vraiment réunies en assemblées. Les souliers apparaissaient sous des franges de clartés comme dépassant du bas d'un rideau, et les personnages d'ombres, dont ils trahissaient ainsi la présence, ne se tenaient pas sur un plancher mais comme sur les perchoirs en escalier d'une vaste cage de canaris. Les rayons du soleil dardés en étincelantes constellations rectilignes de poussière faisaient vivre ces êtres étranges dans des mondes triangulaires, et la descente sensible du couchant qui déplaçait lentement les ronds de lumière les animait de mouvements indéfiniment étirés comme dans l'eau tiède d'un aquarium.

Le chat vint saluer Angélo, s'étira aussi, ouvrit une large bouche et émit un miaulement imperceptible.

— Fameux bivouac, se dit Angélo. Il n'y a que la sub-

sistance qui n'est pas très bien assurée; mais, quand il fera nuit j'irai explorer les profondeurs. En tout cas, ici, je suis comme un coq en pâte.

Et il se coucha sur un vieux divan.

Il se réveilla. Il faisait nuit.

— En route, se dit-il. Maintenant il faut vraiment quelque chose à se mettre sous la dent.

Les profondeurs, vues du petit palier devant la porte du grenier, étaient terriblement obscures. Angélo enflamma sa mèche d'amadou. Il souffla sur la braise, vit le haut de la rampe dans la lueur rose et il commença à descendre lentement en habituant peu à peu ses pieds au rythme des marches.

Il arriva sur un autre palier. Cela semblait être celui d'un troisième étage, à en juger par l'écho de la cage d'escalier où le moindre glissement avait son ombre. Il souffla sur sa braise. Comme il le supposait l'espace autour de lui était très vaste. Ici, trois portes, mais fermées toutes les trois. Trop tard pour forcer les serrures. Il verrait demain. Il fallait descendre plus bas. Ses pieds reconnurent des marches de marbre.

Deuxième étage : trois portes également fermées; mais c'étaient incontestablement des portes de chambres : les panneaux étaient historiés de rondes bosses et de motifs de sculpture à carquois et à rubans. Ces gens étaient sûrement partis. Les carquois et les rubans n'étaient pas les attributs de gens qui laissent leurs cadavres s'empiler dans des tombereaux. Il y avait même de grandes chances pour qu'ils aient râtissé ou plutôt fait râtisser la cuisine jusque dans les plus petits recoins des placards. Il fallait voir plus bas. Peut-être même jusque dans la cave.

A partir d'ici il y avait un tapis dans l'escalier. Quelque chose passa entre les jambes d'Angélo. Ce devrait être le chat. Il y avait vingt-trois marches entre le grenier et le troisième; vingt-trois entre le troisième et le second. Angélo était sur la vingt et unième marche, entre le second et le premier quand, en face de lui, une brusque raie d'or encadra une porte qui s'ouvrit. C'était une très jeune femme. Elle tenait un chandelier à trois branches à la hauteur d'un

petit visage en fer de lance encadré de lourds cheveux bruns.

— Je suis un gentilhomme, dit bêtement Angélo.

Il y eut un tout petit instant de silence et elle dit :

— Je crois que c'est exactement ce qu'il fallait dire.

Elle tremblait si peu que les trois flammes de son chandelier étaient raides comme des pointes de fourche.

— C'est vrai, dit Angélo.

— Le plus curieux est qu'en effet cela semble vrai, dit-elle.

— Les brigands n'ont pas de chat, dit Angélo qui avait vu le chat glisser devant lui.

— Mais qui a des chats? dit-elle.

— Celui-ci n'est pas à moi, dit Angélo, mais il me suit parce qu'il a reconnu un homme paisible.

— Et que fait un homme paisible à cette heure et là où vous êtes?

— Je suis arrivé dans cette ville il y a trois ou quatre jours, dit Angélo, j'ai failli être écharpé comme empoisonneur de fontaine. Des gens qui avaient de la suite dans les idées m'ont poursuivi dans les rues. En me dissimulant dans une encoignure, une porte s'est ouverte et je me suis cachés dans la maison. Mais il y avait des cadavres, ou plus exactement un cadavre. Alors j'ai gagné les toits. C'est là-haut dessus que j'ai vécu depuis.

Elle l'avait écouté sans bouger d'une ligne. Cette fois le silence fut un tout petit peu plus long. Puis elle dit :

— Vous devez avoir faim alors?

— C'est pourquoi j'étais descendu chercher, dit Angélo, je croyais la maison déserte.

— Félicitez-vous qu'elle ne le soit pas, dit la jeune femme avec un sourire. Les brisées de mes tantes sont des déserts.

Elle s'effaça, tout en continuant à éclairer le palier.

— Entrez, dit-elle.

— J'ai scrupule à m'imposer, dit Angélo, je vais troubler votre réunion.

— Vous ne vous imposez pas, dit-elle, je vous invite. Et vous ne troublez aucune réunion : je suis seule. Ces dames

sont parties depuis cinq jours. J'ai eu moi-même beaucoup de mal à me nourrir après leur départ. Je suis néanmoins plus riche que vous.

— Vous n'avez pas peur? dit Angélo en s'approchant.

— Pas le moins du monde.

— Sinon de moi, et je vous rends mille grâces, dit Angélo, mais de la contagion?

— Ne me rendez aucune grâce, Monsieur, dit-elle. Entrez. Nos bagatelles de la porte sont ridicules.

Angélo pénétra dans un beau salon. Il vit tout de suite son propre reflet dans une grande glace. Il avait une barbe de huit jours et de longues rayures de sueur noirâtre sur tout le visage. Sa chemise en lambeaux sur ses bras nus et sa poitrine couverte de poils noirs, ses culottes poussiéreuses et où restaient les traces de plâtre de son passage à travers la lucarne, ses bas déchirés d'où dépassaient des arpions assez sauvages composaient un personnage fort regrettable. Il n'avait plus pour lui que ses yeux qui donnaient toujours cependant des feux aimables.

— De quoi êtes-vous navré? dit la jeune femme qui était en train d'allumer la mèche d'un petit réchaud à esprit-de-vin?

— Je reconnais, dit Angélo, que vous avez toutes les raisons du monde de vous méfier de moi.

— Où voyez-vous que je me méfie, dit-elle, je vous fais du thé.

Elle se déplaçait sans bruit sur les tapis.

— Je suppose que vous n'avez plus eu d'aliments chauds depuis longtemps?

— Je ne sais plus depuis quand!

— Je n'ai, malheureusement, pas de café. Je ne saurais d'ailleurs trouver de cafetière. Hors de chez soi on ne sait où mettre la main. Je suis arrivée ici il y a huit jours. Mes tantes ont fait le vide derrière elles; le contraire m'aurait surprise.

Ceci est du thé que j'avais heureusement pris la précaution d'emporter.

— Je m'excuse, dit Angélo d'une voix étranglée.

— Les temps ne sont plus aux excuses, dit-elle. Que

faites-vous debout? Si vous voulez vraiment me rassurer, comportez-vous de façon rassurante. Assoyez-vous.

Docilement, Angélo posa la pointe de ses fesses au bord d'un fauteuil mirobolant.

— Du fromage qui sent le bouc (c'est d'ailleurs pourquoi elles l'ont laissé), un fond de pot de miel et, naturellement du pain. Est-ce que ça vous va?

— Je ne me souviens plus du goût du pain.

— Celui-ci est dur. Il faut de bonnes dents. Quel âge avez-vous?

— Vingt-cinq ans, dit Angélo.

— Tant que ça, dit-elle?

Elle avait débarrassé un coin de guéridon et installé un gros bol à soupe sur une assiette.

— Vous êtes trop bonne, dit Angélo. Je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous voudrez bien me donner car je meurs de faim. Mais je vais l'emporter, je ne saurais me mettre à manger devant vous.

— Pourquoi, dit-elle? Suis-je écœurante? Et dans quoi emporteriez-vous votre thé? Il n'est pas question de vous prêter bol ou casserole; n'y comptez pas. Sucrez-vous abondamment et émiettez votre pain comme pour tremper la soupe. J'ai fait le thé très fort et il est bouillant. Rien ne peut vous être plus salutaire. Si je vous gêne je peux sortir.

— C'est ma saleté qui me gêne, dit Angélo. Il avait parlé brusquement mais il ajouta : « Je suis timide. » Et il sourit.

Elle avait les yeux verts et elle pouvait les ouvrir si grands qu'ils tenaient tout son visage.

— Je n'ose pas vous donner de quoi vous laver, dit-elle doucement. Toutes les eaux de cette ville sont malsaines. Il est actuellement beaucoup plus sage d'être sale mais sain. Mangez paisiblement. La seule chose que je pourrai vous conseiller, ajouta-t-elle avec également un sourire, c'est de mettre si possible des souliers, dorénavant.

— Oh! dit Angélo, j'ai des bottes là-haut, même fort belles. Mais j'ai dû les tirer pour pouvoir marcher sur les tuiles qui sont glissantes et aussi pour descendre dans les maisons sans faire de bruit.

Il se disait : « Je suis bête comme chou », mais une sorte

d'esprit critique ajoutait : « Au moins l'es-tu d'une façon naturelle? »

Le thé était excellent. A la troisième cuillerée de pain trempé il ne pensa plus qu'à manger avec voracité et à boire ce liquide bouillant. Pour la première fois depuis longtemps il se désaltérait. Il ne pensait vraiment plus à la jeune femme. Elle marchait sur les tapis. En réalité, elle était en train de préparer une deuxième casserole de thé. Comme il finissait, elle lui remplit de nouveau son bol à ras bord.

Il aurait voulu parler mais sa déglutition s'était mise à fonctionner d'une façon folle. Il ne pouvait plus s'arrêter d'avaler sa salive. Il avait l'impression de faire un bruit terrible. La jeune femme le regardait avec des yeux immenses, mais elle n'avait pas l'air d'être étonnée.

— Ici, je ne vous céderai plus, dit-il d'un ton ferme quand il eut fini son deuxième bol de thé.

« J'ai réussi à parler ferme, mais gentiment », se dit-il.

— Vous ne m'avez pas cédé, dit-elle. Vous avez cédé à une fringale encore plus grande que ce que je croyais et surtout à la soif. Ce thé est vraiment une bénédiction.

— Je vous en ai privée?

— Personne ne me prive, dit-elle, soyez rassuré.

— J'accepterai un de vos fromages et un morceau de pain que j'emporterai, si vous voulez bien et je vous demanderai la permission de me retirer.

— Où, dit-elle?

— J'étais tout à l'heure dans votre grenier, dit Angélo, il va sans dire que je vais en sortir tout de suite.

— Pourquoi, il va sans dire?

— Je ne sais pas, il me semble.

— Si vous ne savez pas, vous feriez aussi bien d'y rester cette nuit. Vous aviserez demain, au jour.

Angélo s'inclina.

— Puis-je vous faire une proposition, dit-il?

— Je vous en prie.

— J'ai deux pistolets dont un vide. Voulez-vous accepter celui qui est chargé? Ces temps exceptionnels ont libéré beaucoup de passions exceptionnelles.

— Je suis assez bien pourvue, dit-elle, voyez vous-même.

Elle souleva un châle qui était resté de tout ce temps à côté du réchaud à esprit-de-vin. Il recouvrait deux forts pistolets d'arçons.

— Vous êtes mieux fournie que moi, dit froidement Angélo, mais ce sont des armes lourdes.

— J'en ai l'habitude, dit-elle.

— J'aurais voulu vous remercier.

— Vous l'avez fait.

— Bonsoir, madame. Demain à la première heure j'aurai quitté le grenier.

— C'est donc à moi à vous remercier, dit-elle.

Il était à la porte. Elle l'arrêta.

— Une bougie vous rendrait-elle service?

— Le plus grand, madame mais je n'ai que de l'amadou à mon briquet, je ne peux pas faire de flamme.

— Voulez-vous quelques bâtonnets soufrés?

En rentrant dans le grenier, Angélo fut tout étonné de retrouver le chat sur ses talons. Il avait oublié cette bête qui lui avait donné tant de plaisir par sa compagnie.

— Il va me falloir passer de nouveau par cette lucarne si étroite, se dit-il; mais, décemment, un galant homme ne peut pas rester seul avec une aussi jeune femme et jolie; même le choléra n'excuse rien dans ces cas-là. Elle se dominait d'une façon parfaite mais il est incontestable que, pour si peu que ce soit ma présence dans le grenier la gênerait. Eh bien! je passerai de nouveau par la lucarne si étroite.

Le thé lui avait donné des forces et surtout un grand bien-être. Il admirait tout ce ce que la jeune femme avait fait en bas. « Si j'avais été à sa place, se disait-il, aurais-je réussi aussi bien qu'elle cet air méprisant et froid en face du danger? Aurais-je su jouer aussi bien qu'elle une partie où j'avais tout à perdre? Il faut convenir que je suis d'aspect effrayant et même, ce qui est plus grave, repoussant. » Il oubliait les feux de ses yeux.

«Elle n'a pas cédé ses atouts une minute et cependant elle a à peine vingt ans; disons vingt et un ou vingt-deux au

grand maximum. Moi qui trouve toujours que les femmes sont vieilles, je reconnais que celle-là est jeune. »

La réponse qu'elle avait faite au sujet des pistolets d'arçon l'intriguait aussi beaucoup. Angélo avait de l'esprit, surtout quand il s'agissait d'armes. Mais, même dans ces cas-là, il n'avait que l'esprit de l'escalier. L'homme solitaire prend une fois pour toutes l'habitude de s'occuper de ses propres rêves; il ne peut plus réagir tout de suite à l'assaut des propositions extérieures. Il est comme un moine à son bréviaire dans une partie de balle au camp, ou comme un patineur qui glisse trop délibérément et qui ne peut répondre aux appels qu'en décrivant une longue courbe.

« J'ai été anguleux et tout d'une pièce, se dit Angélo. J'aurais dû me montrer fraternel. C'était une façon magnifique de jouer mes propres cartes. Les pistolets d'arçons étaient une bonne ouverture. Il fallait lui dire qu'une petite arme bien maniée est plus dangereuse, inspire plus de respect qu'une grosse et lourde, très embarrassante surtout quand il y a autant de disparate qu'entre sa main et l'épaisse crosse, les gros canons, les lourdes ferrures de ces pistolets. Il est vrai qu'elle court bien d'autres dangers et on ne peut pas tirer de coups de pistolet sur les petites mouches qui transportent le choléra. »

Il fut alors envahi d'une pensée si effrayante qu'il se redressa du divan où il s'était couché.

— Et si je lui avais porté moi-même la contagion! Ce *moi-même* le glaça de terreur. Il répondait toujours aux générosités les plus minuscules par des débauches de générosité. L'idée d'avoir sans doute porté la mort à cette jeune femme si courageuse et si belle, et qui lui avait fait du thé, lui était insupportable. « J'ai fréquenté; non seulement j'ai fréquenté, mais j'ai touché, j'ai soigné des cholériques. Je suis certainement couvert de miasmes qui ne m'attaquent pas, ou peut-être ne m'attaquent pas encore, mais peuvent attaquer et faire mourir cette femme. Elle se tenait fort sagement à l'abri, enfermée dans sa maison, et j'ai forcé sa porte, elle m'a reçu noblement et elle mourra peut-être de cette noblesse, de ce dévouement dont j'ai eu tout le bénéfice. »

Il était atterré.

« J'ai fouillé de fond en comble la maison où le choléra sec avait étendu entre deux portes cette femme aux beaux cheveux d'or. Celle-ci est plus brune que la nuit mais le choléra sec est terriblement foudroyant et l'on n'a même pas le temps d'appeler. Et, est-ce que je suis fou, ou bien que peut faire la couleur d'une chevelure dans un cas de choléra sec? »

Il écouta avec une farouche attention. Toute la maison était silencieuse.

— En tout cas, se dit-il pour se rassurer, ce fameux choléra sec m'a laissé bien tranquille jusqu'à présent. Pour le donner il faut l'avoir. Non, pour le donner il suffit de le porter et tu as tout fait pour en porter plus qu'il n'en faut. Mais tu n'as rien touché dans la maison. A peine si tu as fait ton devoir comme le pauvre petit Français qui l'aurait fait beaucoup mieux et aurait poussé le scrupule jusqu'à regarder dessous les lits. Allons, qu'est-ce que tu imagines? les miasmes ne sont pas hérissés de tentacules crochus comme les graines de bardane et, ce n'est pas parce que tu as enjambé ce cadavre qu'ils se sont forcément collés contre toi.

Il était à moitié endormi. Il se revoyait enjambant le cadavre de la femme et son demi-sommeil était également rempli de comètes et de nuages à formes de cheval. Il s'agitait tellement sur son divan qu'il dérangea le chat couché près de lui.

Pour le coup, il fut glacé de terreur. « Le chat est resté longtemps dans la maison où, non seulement la femme blonde est morte, mais où certainement au moins deux autres personnes sont mortes. Lui peut transporter le choléra dans sa fourrure. »

Il ne se souvenait plus si le chat était entré au salon en bas ou s'il était resté sur le palier. Il se tortura avec cette idée pendant une bonne partie de la nuit.

JEAN GIONO.

(*A suivre.*)

CHRONIQUES

LECTURES

BERNANOS ET LE COMBAT SURNATUREL

Bernanos ne restera pas comme le romancier de la société française à un moment donné de son histoire. Il est le romancier de la vie spirituelle chrétienne. Il ne prend pas la suite de Balzac, de Barrès, de Bourget : il inaugure une voie nouvelle que nul autre, peut-être, ne fréquentera. Car il est sans analogue dans le roman français et sans doute aussi dans le roman universel. Que sont les prêtres de Balzac, ceux du Médecin de Campagne, *des* Paysans, *du* Curé de Village *à côté de l'abbé Donissan, de l'abbé Chevance, de l'abbé Cénabre et surtout de l'humble Curé de Campagne qui nous a laissé son inoubliable* Journal? *C'est que Balzac, en écrivant des scènes de la vie cléricale, a seulement voulu compléter le témoignage social que porte la* Comédie Humaine *: le prêtre est pour lui un personnage social comme le banquier, le journaliste, le médecin. Mais Bernanos est le romancier du prêtre parce qu'il est le romancier de la vie spirituelle — et il est plaisant de voir certains lecteurs découvrir en lui une manière d'écrivain régionaliste, aller à lui ou s'écarter de lui pour aimer ou n'aimer pas les « histoires de curés ».*

Le prêtre est le héros de Bernanos parce qu'il est le seul person-

nage du monde moderne qui sache accueillir dans son silence et sa solitude cette existence spirituelle que submergent aujourd'hui tant de vanité et tant de bruit. L'âme du prêtre est ce roc, cette très haute pointe que la marée montante ne peut recouvrir. Le spirituel auquel croit Bernanos est lié au prêtre, à sa situation sociale par des liens infrangibles. Rien de moins équivoque, rien de moins vague que l'expérience spirituelle dont nous entretient Bernanos : elle est l'expérience religieuse chrétienne dont le prêtre est précisément l'incarnation. Et plutôt que d'une expérience spirituelle, c'est d'une expérience surnaturelle *qu'il faut parler.*

Rien de commun, en effet, entre le Dieu de Bernanos et ce Dieu imprécis dont on croit reconnaître le visage dans « n'importe quel élan vers la perfection ». Rien de commun entre le spiritualisme de Bernanos et ce spiritualisme qui situe la religiosité dans l'ascèse, la purification des sens, la paix d'une immobile contemplation : le spiritualisme platonicien dont les romans de Charles Morgan ont offert au grand public des images familières. Le Dieu de Bernanos a un visage aussi réel et aussi irremplaçable que celui d'un être charnel. Il est l'ami reconnu ou trahi, celui que l'on peut perdre ou retrouver. La seule expérience valable du spirituel, selon Bernanos, est celle qui s'accomplit grâce à la médiation du Christ

Le spiritualisme platonicien se passe de l'incarnation : il lui tourne le dos. Il est un effort pour se priver de..., une volonté de rompre les liens avec le monde. Et il ne souhaite rien tant que de sombrer dans une immuable extase. Mais, aux yeux de Bernanos, la chair et le sang ne sont pas cette partie inavouable dont il faut se mutiler. C'est l'homme tout entier qui est engagé dans le salut; c'est en assumant toute sa nature qu'il tend vers le surnaturel. Le héros du drame, c'est l'être incarné. C'est pourquoi la foi de Bernanos est moins un spiritualisme, une épuration de l'être incarné, sa réduction à l'esprit — qu'un surnaturalisme, *la réunion de l'être de chair et de sang à la présence divine qui donne un sens à la vie.*

Il n'est pas facile de cerner cette expérience du surnaturel qui est le centre de chaque livre. Centre rayonnant, mais opaque, refermé sur ses profondeurs. Il nous fascine, mais il nous repousse. Les chemins où s'engage Bernanos sont si insolites, si peu fréquentés que nous avons peine à le suivre, et il néglige de revenir

sur ses pas. Ici l'obscurité, l'ambiguïté ne sont pas un manque de l'expression, mais le signe de l'authenticité spirituelle. Le langage, les itinéraires connus de la pensée sont en défaut. Bien entendu, la valeur d'un écrivain se mesure à son pouvoir de contraindre l'inexprimable, à son don de faire pénétrer la lumière dans ce qui lui résiste le plus. Mais lorsque l'écrivain vise l'obscur, comment pourrait-il le transformer totalement en lumière? Certes, c'est un scandale pour l'écrivain de prétexter l'inexprimable. Mais si l'inexprimable est précisément son objet?

Comme tous ceux qui se sont heurtés à cet au-delà que les mots et les mécanismes de la raison échouent à circonscrire, parce qu'ils sont accordés à une réalité toute différente et qu'ils n'ont pas le pouvoir de s'étendre et de se contraindre suffisamment pour saisir ce qui est en dehors de leur horizon originel, comme tous les poètes, comme tous les mystiques, Bernanos éprouve cruellement l'insuffisance du discours humain. Il avoue cette insuffisance, bien qu'il n'en fasse pas, comme tant d'autres, son thème de prédilection. « La langue humaine, écrit-il, ne peut être contrainte assez pour exprimer en termes abstraits la certitude d'une présence réelle (1). *» Et il continue : « Nulle autre évidence que logique ne jaillit de la raison, nul autre univers n'est donné que celui des espèces et des genres. Nul feu, sinon divin, qui force et fonde la glace des concepts. Et pourtant, ce qui se découvre à cette heure au regard de l'abbé Donissan n'est point signe ou figure : c'est une âme vivante, un cœur pour tout autre scellé! Pas plus qu'à l'instant de leur extraordinaire rencontre, il ne serait capable de justifier par des mots la vision extérieure d'un éclat toujours égal, et qui se confond avec la lumière intérieure dont il est lui-même saturé ». Ces lignes sont inspirées à Bernanos par la rencontre de l'abbé Donissan et de Mouchette : c'est le moment où le prêtre voit l'âme criminelle comme d'autres voient un visage. Que dire alors de l'expérience surnaturelle elle-même, et non plus de l'un de ses prodiges! Des chapitres entiers du* Soleil de Satan *et de* la Joie *ne sont que l'inventaire de cette expérience et ces pages nous jettent hors de toute littérature romanesque : elles ne peuvent être rapprochées que des textes mystiques les plus purs. C'est alors que se mesure la tragique insuffisance des mots. Notre*

(1) *Sous le Soleil de Satan*, p. 199.

expérience et notre vocabulaire coutumiers ne nous offrent aucun terme suffisant de comparaison, et pourtant nous sommes contraints de recourir à eux. Aussi bien chaque mot doit-il être aussitôt corrigé : il faut l'utiliser comme un repère, non comme une désignation. Telle est la clef de ce procédé négatif de description auquel Bernanos recourt si souvent — et où il faut bien se garder de voir un artifice de rhétorique. Ce procédé ne tend à rien d'autre qu'à préserver la pensée du piège des mots. C'est que les mots du langage naturel ne peuvent servir sans rectification à l'expression d'une expérience surnaturelle.

« L'abbé Donissan connaissait la joie... Non pas celle-là, furtive, instable... mais une autre joie plus sûre... pareille à une autre vie dans la vie (1). *» Et plus loin : « Ce n'était pas la paix... ce n'était pas la lassitude d'une âme surmenée... et non plus ce n'était pas l'anéantissement d'un grand amour* (2). *» Et encore, au moment de la rencontre avec Satan : « Non : ce n'était point de la terreur, mais une angoisse, d'une pointe si aiguë* (3)*... » Et lorsque Mouchette voit se lever la pitié dans les yeux de l'abbé Donissan, Bernanos précise : « Non pas cette pitié qui n'est que le déguisement du mépris, mais une pitié douloureuse, ardente, bien que calme et attentive* (4). *» Presque au hasard, ouvrons* l'Imposture *: Cénabre écrase Pernichon du regard : « La curiosité, dit Bernanos, n'a pas ce feu sombre, le mépris cette tristesse, la haine une telle amertume* (5). *» Et lorsque Bernanos veut décrire la prière et l'extase de Chantal de la Clergerie, il lui faut à la fois appeler et rejeter tous les noms :*

« Était-ce l'oraison? A vrai dire, elle n'en savait rien, et d'ailleurs elle n'eût pas osé appeler ainsi ce qui n'était encore pour elle qu'une étrange suspension de la douleur et de la joie, ou le lent évanouissement de l'une et de l'autre en un sentiment unique, indéfinissable, où semblaient se fondre la tendresse, la confiance, une recherche inquiète et pourtant suave, et quelque chose encore qui ressemblait à la même pitié sublime qu'elle avait vue resplendir tant de fois dans les prunelles usées de l'abbé Chevance (6). *»*

(1) *Sous le Soleil de Satan*, p. 121.
(2) *Ibid.*, p. 126.
(3) *Ibid.*, p. 175.
(4) *Ibid.*, p. 192.
(5) *L'Imposture*, p. 10.
(6) *La Joie*, p. 45.

C'est ainsi que Bernanos nous prévient sans cesse, par toutes les précautions dont il use, que la réalité que livrent les mots n'est pas celle qu'ils visent — que celle-là n'est qu'une allégorie obscure de celle-ci. Nous nous épuisons à saisir ce qui se passe toujours ailleurs, au delà — et nous ne pouvons en rendre que de fugaces et fuligineuses apparences. Le premier aveu en est l'insuffisance des mots.

De l'inadéquation des mots, il faut rapprocher l'ambiguïté des événements eux-mêmes. Aucun roman de Bernanos où le déroulement du récit n'offre quelque indécision, quelque obscurité. Les raisons qui dirigent les personnages ne leur sont pas pleinement transparentes : tout plonge au delà de la zone que la pensée réussit à éclairer. Le Pourquoi? reste fréquemment sans réponse. Pourquoi Mouchette a-t-elle tué son amant? Pourquoi Fiodor a-t-il tué Chantal? Mais autant que l'origine des événements, leur conséquence nous échappe. Ce qui se joue, pour chacun des personnages, c'est leur propre salut. Mais l'issue du drame n'est pas révélée : elle n'appartient pas à ce prologue terrestre dont se profilent les ombres violentes. Du drame véritable, avec son sens authentique et sa conséquence réelle, nous ne saisissons qu'une confuse allégorie. Qui est assurément sauvé, alors que Satan se glisse dans l'âme même du Saint? Qui est irrémédiablement perdu, alors que Cénabre lui-même tombe en criant : Pater Noster?

De cette ambiguïté, Bernanos a donné dans Monsieur Ouine la plus parfaite expression. L'obscur, l'énigmatique sont desssinés ici avec une incomparable habileté. Tout nous échappe, tout se réfugie dans l'ombre. Pourquoi le petit vacher a-t-il été tué? Pourquoi Jambe-de-Laine a-t-elle voulu tuer Steeny? Pourquoi M. Ouine vit-il dans le château pourrissant de Mme de Néréis? Tout se déroule derrière le rideau : sur la scène nous ne surprenons que quelques gestes, quelques instants trop brefs et trop décousus pour donner prise à autre chose qu'une irritante rêverie. Quels sont exactement les rapports qui unissent la mère de Steeny et Mademoiselle? Quels sont les sentiments de Mademoiselle à l'égard de Steeny? Quels sont les rapports de M. Ouine et de Mme de Néréis? Que se passe-t-il entre M. Ouine et Steeny chaque fois que l'ivresse de l'enfant tombe sur nous comme un voile? Le lecteur remarque surtout l'énigme centrale qui fait de Monsieur Ouine un roman policier sans solution : qui a tué le petit vacher? Mais cette énigme

appartient à tout un réseau d'incertitudes — et le roman n'est rien d'autre que ce réseau.

Cette obscurité de l'aventure terrestre ne reflète pas une fatalité à laquelle les hommes seraient impuissants à s'arracher. Nous n'avons pas la clef des événements, et tout se passe en dehors de notre conscience claire. Mais cela ne veut pas dire que tout se passe sans nous et en dehors de notre volonté. Bernanos a le sentiment de l'incommensurabilité du destin humain apparent et de sa signification réelle, il n'a pas le sens janséniste de la prédétermination. Qu'il soit malaisé de concilier une vision de la destinée où joue la liberté humaine et une conception de cette même destinée qui en fait une énigme pour celui qui en est l'acteur — sans doute. Mais Bernanos ne veut rien concilier : il vit à la fois l'expérience de la volonté, de l'effort, de la conquête du salut — et celle de l'obscurité du destin. Il est clair que l'on ne peut soupçonner de jansénisme celui qui écrit par exemple, à propos de l'abbé Cénabre : « Et certes, on ne peut croire que cet homme étrange fût né sous le signe d'une si effroyable malédiction. Quelque part que sa jeunesse ait faite au mensonge, une heure est venue, entre toutes les heures, où l'indifférence s'est muée en un renoncement volontaire, délibéré, lucide... Mais on ne connaît pas cette heure... il ne la connaît pas non plus (1). »

Ces lignes, on le voit, réunissent l'impénétrabilité du destin et le pouvoir de l'homme sur lui. Les personnages se sentent responsables d'eux-mêmes : il dépend d'eux de triompher ou de sombrer. Mais cette aventure, où jouent la volonté et son risque, ils n'en voient cependant que l'envers ténébreux. Tout est obscur et ambigu parce que rien de ce qui a lieu sur cette terre ne se suffit à soi-même : tout est référence à un ailleurs. Chaque acte, chaque événement est le mot qui traduit dans notre langue familière en le trahissant le mot véritable, qui appartient à une langue ignorée.

Aussi bien cette impression que l'événement n'est qu'un double, *un reflet de l'événement véritable est-elle constante chez Bernanos — et elle subsiste alors même que l'auteur a fourni toutes les explications qu'il est raisonnable de souhaiter. A une ambiguïté directe, apportée par les lacunes du récit, succède alors une ambiguïté indirecte, naissant de la lumière indéfinissable qui frappe un récit*

(1) *L'Imposture*, p. 194.

pourtant sans défaut. Je suis même tenté de dire que l'impression d'ambiguité n'est jamais plus forte que lorsque nous la trouvons où nous n'avions aucune raison de l'attendre. En effet, il arrive souvent que Bernanos nous mette en présence d'événements et de scènes qui forment un enchaînement parfaitement logique, un ensemble parfaitement motivé. Il semble alors que toute ambiguïté devrait disparaître, que la scène évoquée devrait s'arrêter à la frontière que nous lui voyons, cernée par l'évidence de sa signification comme un disque en pleine lumière. Et pourtant, une impression toute contraire nous assaille : nous sentons que ce qui se passe devant nos yeux n'est pas vraiment ce qui se passe, que les paroles dites ne sont pas vraiment celles qui sont prononcées, que ce qui apparaît n'est pas vraiment ce qui existe. Tout semble allusion, référence à quelque chose qui n'est pas dit et que nous soupçonnons infiniment plus grave et plus urgent. De là vient que le pathétique de certaines scènes soit hors de proportion avec ce qui le motive apparemment : nous sentons qu'elles nous engagent encore beaucoup trop pour qu'elles ne soient pas infiniment plus qu'elles ne paraissent être. « La scène tragique dont il (Cénabre) avait instantanément perdu le sens, la clef, ne lui parut plus que l'insupportable parodie d'un vrai drame (1). » *Cette phrase s'applique très excatement à l'étrange impression que j'ai tenté d'analyser.*

Son illustration la plus parfaite, je la vois dans certaines scènes du Journal d'un Curé de Campagne. *Je songe par exemple à l'admirable dialogue entre le prêtre et la Comtesse. Il semble que les événements précis qui sont en jeu, et dont nous avons la complète intelligence, suffisent à justifier le pathétique qui s'en dégage. Et pourtant, ces événements et ce pathétique, nous les sentons hors de proportion entre eux. Une mère chrétienne a perdu son fils et ne peut le pardonner à Dieu. Sa douleur la détache de son mari et de sa fille. Un prêtre exige d'elle qu'elle se résigne, qu'elle aime en son cœur le geste terrible de Dieu. On imagine ce thème traité selon toutes les ressources du mélodrame, avec de grands éclats de voix et des incidents violents — mais sans que la résonance en excède le contenu apparent. Or, c'est le contraire qui a lieu. Le dialogue est simple, sans blanc, sans pause, sans éloquence*

(1) *L'Imposture*, p. 57.

et sans outrance ; il est lourd et monotone ; les voix entrecoupées, étouffées ne vont pas jusqu'au bout d'elles-mêmes ; aucun incident dramatique ne survient. Mais tout nage dans une lumière qui, loin de naître des événements eux-mêmes, semble venir d'une source invisible et se poser ensuite sur eux : la lumière poignante d'un orage qui monte. « Tout ce que je venais de dire, pense le prêtre après avoir quitté la Comtesse, tout ce qu'elle m'avait dit, ce dialogue interminable m'est apparu privé de sens. » Et il ne perd son sens apparent que pour accueillir un autre sens, infiniment plus riche, mais que nous ne pouvons justifier ni pénétrer et dont l'angoisse insoutenable qui nous presse est l'unique garantie. On écoute, on regarde les personnages : les vrais gestes, les vraies paroles, le débat est ailleurs. L'on pense à ces toiles de Georges de la Tour où le simple geste d'un bras levé portant une lampe familière déchaîne une ombre immense et pathétique...

GAËTAN PICON.

LE CHEMIN DE PORT-ROYAL

C'est par la Grèce que Jérôme (1), le premier héros de Michel Braspart, découvrit le chemin de Port-Royal. Pour lui ce fut très simple. La France venait de perdre la guerre. La croix gammée flottait rue Royale. Paris, privé de lumière et de bruit, avait pris l'aspect d'un cloître et Jérôme, que l'occupation surprenait au milieu des vacances, avait vingt ans. L'Allemand édictait des lois puissantes qui délivraient Jérôme de toute inquiétude extérieure. Il pouvait consacrer son temps et ses forces à la seule recherche qui le tentât : celle du bonheur intérieur. Ce voyage aboutit à Port-Royal. Il y découvre que *le bonheur est chose religieuse.* Et comme il est trop jeune pour craindre l'austérité, comme il a découvert l'amour avec Geneviève, si semblable à lui qu'on la prend pour sa sœur, il s'établit sans hésiter à Port-Royal, refusant « *un monde corrompu, terne, sans arête, sans singularité, sans levain et sans inutilité, sans exigence mais aussi sans fleur* », pour un paradis étroit « *où les jansénistes goûtent le plaisir d'être en eux, de parler la même langue et de ne pas ignorer ni le prix de leur existence ni la valeur de leur âme* ».

(1) *Le Voyage de Jérôme*, La Table Ronde.

Le masque d'un premier héros est toujours transparent. Jérôme avoue très vite son nom véritable. Son voyage est celui de Michel Braspart. Et le lecteur reçoit tout de suite la confidence essentielle. C'est comme un pacte établi dès cette première œuvre : « J'habite Port-Royal. Voulez-vous y habiter avec moi? Alors voici la clef de mon jardin secret. » C'est désormais dans cette maison des champs que Braspart allumera de loin en loin des feux autour desquels viendront se rassembler ceux qui acceptent de parler la même langue — et dont *une manière particulière d'être absent au monde* est le bien commun.

Le premier de ces feux est *Le Divertissement* (2). Dès le titre on est averti : emprunté à Pascal, il affirme que Michel Braspart n'a pas, comme tous les jeunes auteurs d'aujourd'hui, le complexe de *Caroline chérie.* Il n'écrit pas pour cinquante mille lecteurs, mais pour quelques-uns, et finalement pour lui seul. Il ne cherche pas le succès, mais l'amitié. Il ne bonimente pas sur le pas de sa porte : il cultive son jardin, et l'ouvre à qui veut y entrer. Les amis se reconnaîtront lentement sans doute et dans ce « paradis étroit » il n'y a pas de place pour beaucoup de monde — mais ceux qui l'auront visité une fois lui garderont une fidélité sans défaut.

Le Divertissement est donc un livre à clef. Mais pas comme on a coutume de l'entendre. Il est facile, et peut-être amusant, de chercher derrière les visages de Barould et de Marianne, ceux d'un comédien et d'une comédienne très connus, qui ont justement atteint leur plus grand triomphe avec *l'École des Femmes ;* — et de chercher alors qui est Rivière, qui est Graverie, qui est Forestier. Mais c'est une mauvaise voie. Cette recherche sera stérile. La porte du jardin clos de Michel Braspart est ailleurs. C'est du côté de Pascal, de Racine, de Port-Royal enfin qu'il faut la chercher. « *La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement.* »

Voulant raconter l'histoire d'un personnage dont le divertissement occupe toute la vie, qui ne respire, ne pense, n'aime, ne souffre, ne vit qu'en fonction du divertissement, et finalement se perd, Michel Braspart choisit symboliquement un grand acteur. D'où Barould. D'où l'*École des Femmes.* D'où cet univers de fards, de décors, de lumière, le monde rouge et or, fascinant et mensonger dont Racine se détacha lorsqu'il revint

(2) *Le Divertissement* (Albin Michel).

à Port-Royal. Mais Barould n'est pas Racine. Michel Braspart va le mettre sur la piste, en lui proposant une tournée en Suède, pays dont l'atmosphère, les mœurs, la pensée, symbolisent parfaitement le climat protestant. Barould ira-t-il jusqu'au bout de la piste? Il rencontre Berthe, la petite janséniste de Stockholm, sœur jumelle de la Geneviève de Jérôme. Il entrevoit le jardin de prière, de méditation, de dépouillement où s'était enfermé Jérôme. Il en respire pendant quelques jours le parfum admirable. Il en devine la richesse, la grandeur. Mais il n'a pas le courage d'y pénétrer. Le divertissement le fascine, le dispense de penser à lui-même. Il remet ses costumes, ses masques. Il revient à Marianne. Un long regard par-dessus un mur, un regard qui hésite, qui se détourne — mais qui n'oubliera pas : telle est l'histoire de Barould.

Combien de lecteurs seront-ils Barould? Combien connaîtront-ils ce regard d'envie, mais se détourneront-ils? Encore une fois Michel Braspart ne fera aucun signe pour le retenir. Il n'est pas apôtre, il ne distribue pas des prospectus. Il raconte des histoires. Et pour ceux qui consentent à l'écouter, il continuera d'en raconter, toujours différentes et toujours semblables : celles d'hommes pris l'un après l'autre dans la toile que Jérôme découvrit au bout du chemin de Port-Royal.

JACQUES TOURNIER.

LES DEUX ROYAUMES.

L'interrogation métaphysique dans le cadre des valeurs, des choix, des projets scientifiques, est fréquente : savoir si la science menace ou non l'essentiel de l'homme, si cette création sortie de ses mains ne lui échappe par irrémédiablement, si science ne contredit pas conscience, ou religion. Voilà des questions sur lesquelles il y a peu d'espoir qu'on s'arrête d'écrire. Les hommes de science — qui parfois nous sauvent, et que nous admirons — sont très souvent de détestables philosophes et, plus souvent encore, de méchants écrivains. Après des vues profondes sur leur domaine, vues qui nous enrichissent, ou nous enivrent, — nous donnent de ces chocs dont nous avons besoin, il leur arrive, neuf fois sur dix, de se raccrocher à quelque idéalisme (ou matérialisme) dont aurait honte le plus conformiste des agrégés. Ils donnent, narquois ou indifférents, ou las de leur fardeau, un petit coup de chapeau à une métaphysique quelconque (généralement optimiste) — et retournent à leurs

éprouvettes. Pierre Lecomte du Nouÿ était d'une autre race. Si les conclusions du dernier de ses livres *l'Homme et sa destinée* (La Colombe) ne paraissent pas convaincantes à tel de ses lecteurs, il n'en demeure pas moins qu'elles sont l'aboutissement normal d'une réflexion, son couronnement, sa justification (pour l'auteur). Bref, il y a homogénéité et conséquence entre les analyses scientifiques de Lecomte du Nouÿ et sa solution métaphysique.

Celles-là se placent sous le signe de l'Évolution, celle-ci est finaliste et chrétienne. La critique des premières n'est pas de notre ressort. Toutefois, on garde l'impression d'une très rigoureuse honnêteté, d'une information sans œillères, et d'un effort synthétique qui, pour être nécessairement mené en surface (s'il l'était en profondeur, nous n'y aurions rien compris et le livre n'eût pas été fait pour l'honnête homme mais pour quelques milliers de techniciens), n'en est pas moins très puissant. Le monde physique, les lois de son exploration, les hypothèses et les découvertes qui l'ont fait ce qu'il est en nous, cet étonnant grouillement de vie que les découvertes atomiques nous rendent conscient (et qui attend son poète) — tout ce monde — notre monde que nous ne voyons plus — nous est présenté, mis sous les yeux, rendu sensible jusqu'à l'obsession. Bien admirable celui qui niera avoir beaucoup appris en lisant telles pages sur le Hasard, sur l'Évolution inorganique, l'Age de la Terre (par exemple).

Reste le point de vue métaphysique qui accompagne l'examen scientifique. Métaphysique idéaliste d'abord. Lecomte du Nouÿ voit, à la fin de son analyse du monde et de l'homme, le matérialiste comme un *adversaire*. Chrétien, il considère naturellement l'athéisme comme un *péril* (les termes soulignés sont de lui). Qu'il déçoive ainsi ceux pour qui le savant est nécessairement un matérialiste-athée, c'est sans importance. Ce qui nous gêne, c'est qu'il court le risque de passer pour l'exact pendant de celui-ci. Cette position ne se discute pas; elle est affaire de choix, très personnelle et très marquée d'un destin personnel — même quand il s'agit du plus objectif des hommes de science. Reste à savoir si ce choix qui vient chez Lecomte du Nouÿ, après un examen du monde et comme l'inévitable aboutissement de certaines réflexions d'ordre scientifique, reste à savoir si ce choix sera celui du lecteur. Si ce dernier sera convaincu, s'il ne sera pas tenté de chercher la charnière où le savant tourne autour de l'homme d'une foi — et finit par lui céder entièrement la place. Il ne s'agit pas là de critique (encore une

fois, on ne critique pas pareil choix, c'est une donnée du problème que pose Lecomte du Nouÿ par son livre et son attitude) mais de définition.

Il faut donc dire que dans ce livre s'exprime une conception de la science finalisée dans une croyance religieuse. Livre de bonne foi, sûrement — et émanant d'un grand esprit. Sûrement aussi, livre de foi. Il appelle l'acquiescement total ou le *non possumus :* il aura le mérite de provoquer des discussions claires, et de préparer le terrain à de très complètes définitions de l'homme. Quant au destin de cet homme que Lecomte du Nouÿ considère avec une indestructible confiance, il est aujourd'hui menacé par les vieux monstres, et quelques nouveaux, si près peut-être de nous écraser que certains s'en détachent mal pour contempler l'Évolution avec une espérance sereine. C'est affaire de foi, toujours. A celui qui croit, tout est finalement possible. Son Royaume est clair; il en retrouvera l'annonce dans les dernières pages de Lecomte du Nouÿ. L'inconnaissable et le *maintenant - et - ici* ne sont pas pour lui une mort quotidienne... Pour d'autres, qui ne sont pas toujours ceux que Lecomte du Nouÿ nomme des adversaires, leur seule patrie est ce monde obscur.

GILBERT SIGAUX.

PROMENADES

L'AMOUR SORCIER

Devant la boutique du fleuriste, au coin de la rue de Rennes et de la rue Gozlin, François, debout dans l'odeur des lilas, regardait la place Saint-Germain des-Prés se consumer dans la blancheur cruelle d'une petite maison. Tout au bout de l'espace dévoré de soleil, les mouvements secrets de l'été venaient mourir à cette immobile surface, qui protégeait de l'ombre et du silence le besoin violent d'aimer. C'était la maison d'angle, tranchant comme une proue la fraîcheur souterraine des pierres. Plus loin, la rue Bonaparte rabattait entre ses murailles grises les derniers effluves du printemps, mais les parfums qui montaient derrière lui, exhalant leur chaude

lumière, François ne les pouvait confondre qu'avec l'ivresse du milieu de l'année.

A sa gauche un flot égal de voitures jaillissait d'une source invisible, et François distraitement les voyait fuir devant lui. Au milieu de la place, un bec de gaz divisait le champ visuel en deux étendues égales, qu'il était impossible à François de ne pas regarder séparément, car une suite d'immeubles rectilignes, à gauche, s'ouvrant après un palier sur la tristesse oblique de la rue Bonaparte, donnait à cette perspective une profondeur que l'église Saint-Germain-des-Prés, le bouquet d'arbres verts qui la séparait du vert plus clair de la galerie Zak, la haute maison qui fermait l'horizon à droite, et, contre elle, la maison, plus basse, que son toit triangulaire faisait ressembler aux dessins des enfants, la petite maison blanche, enfin, inexorablement, comblaient sous la profusion de la couleur et des formes. Mais François s'irritait de ne pas découvrir dans cette architecture l'harmonie limpide qui lui eût réfléchi l'image même de son désir, répercutée par la blancheur du mur.

Il ferma les yeux et se réfugia dans l'odeur des lilas. La musique intérieure pouvait seule purifier cet instant, l'immoler à quelque fin profonde. Une phrase de l'Amour Sorcier monta en lui, solitaire, par les chemins de crête : art du feu, songea-t-il, jusqu'au refus de la grâce, jusqu'à la sauvagerie. A son point d'incandescence suprême, où l'art s'efface devant la réalité qui lui correspond, rien ne reste de la musique que cette apparition du silence à l'âme... François rouvrit les yeux pour obéir à quelque pensée moins secrète, et comme honteux et furieux de sa méditation, il but à même le soleil. Une lame plus haute, plus impérieuse que sa mémoire submergea l'image de la place que celle-ci avait découverte en se retirant, et la profondeur de l'émotion ne correspondait plus aux signes extérieurs — comme ce parfum, pensa-t-il, dont j'attends je ne sais quelle essence impérissable.

Il fit un pas sur le trottoir. Il devait traverser la place en biais pour prendre l'autobus, qui s'arrête devant l'église Saint-Germain-des-Prés. Une aspiration confuse de son être troua soudain la masse immobile de l'air, puis la plénitude des sensations reflua dans son corps. Le silence et la paix des profondeurs, comme un vertige , lui enlevaient, par moments, le sentiment du sol.

Dureté précieuse...
Mon pas fondait sur toi l'assurance sacrée.

En retrait du poteau qui marque l'arrêt du 48, à l'ombre de l'église, François distinguait, mêlées au mouvement de la foule, cinq ou six personnes qui paraissaient attendre l'autobus. Il prit un numéro d'ordre à l'appareil distributeur et pénétra dans la zone moins brûlante. Comme il surveillait le côté de la rue de Rennes, son regard, incertain, épousa la courbe d'un geste maternel : tout près de lui, une très jeune fille ramenait en arrière les cheveux d'une enfant, sa sœur, pensa-t-il. Elle-même découpait sur le ciel éclatant un profil de visage antique, l'arête du nez, très fine, les lèvres, sans frémissement, des cheveux d'un noir minéral qui venaient mourir en frange au haut du front. Par moments, elle fronçait les sourcils, s'attristant. François la regardait fixement...

Du fond de son être la passion montante déferlait sur son visage et rejoignait cette passion de la pureté qu'il n'avait pas assouvie dans le parfum des fleurs — le visage même de la souffrance profonde —. Un immense bonheur était proche, à l'ombre de cette église, mais impossible, se disait François, à jamais atteindre. Une telle résignation comptait déjà pour lui bien plus que l'ivresse superficielle des sens. Il y reconnaissait le signe de sa destinée mystérieuse.

Son regard se retrouva sur le corps adorable de la jeune fille, dont sa réflexion avait absorbé les contours, et pourtant sa passion n'était nullement racinienne, nullement poétique : il ne découvrait pas à travers ce profil de réalité plus essentielle qu'une simple ligne, traçant des arabesques folles pour son amour haletant. Il maudit cette soif d'idéal que les sens ne peuvent pas étancher, et cette pureté même qui l'avait conduit à rêver d'absolu. De son âme silencieuse toute la violence d'une après-midi d'été s'était retirée comme la mer, et la grève resterait nue où fleurirait l'essence de l'amour. « O sentiment du sol... » Maintenant la jeune fille devenait vivante.

Elle tourna la tête, elle leva les yeux sur les siens, et leurs visages se heurtèrent, impassibles. François épuisait les signes de ce visage, qu'un seul sourire eût fixé pour l'éternité, à la place d'un ange dont la tête idéale se fût sculptée au centre du portail, comme ces figures déjà entrevues dans les songes et retrouvées aux heures cruciales de la vie. Du fond de ce monde imaginaire, cristallisé autour d'un souvenir humain, François recevait la suggestion indéfinie d'un au-delà, d'où la face contemplée semblait venir à lui, pour s'accroître en mystérieuse grandeur; il élevait son regard jusqu'à l'étrange apparition, depuis longtemps incorporée à la pierre de l'église, puis, retrou-

vant l'obstacle, s'abattait avec emportement sur la chair immobile, dont une seule palpitation eût traversé l'image qu'il se faisait d'elle et troublé son âme, et la cruauté du corps virginal apprivoisait à ses formes le désir furieux de l'adolescent. Rien n'existait plus au-delà de cette perfection des membres, aucune beauté plus inquiète et qui eût sollicité l'approbation de la conscience.

La jeune fille se retourna vers l'enfant qu'elle accompagnait, chargeant son profil de la cruauté qu'y cherchait François et qu'il sentait au fond de son propre amour rebelle à la tentation de la fraîcheur que lui offrait l'ombre de l'église. Sa passion devait s'exténuer dans le moment qui l'avait enflammée. Cette ombre, et la proximité du silence menaçaient de la sublimer dans leur mystérieuse alchimie.

Autour de la jeune fille, François s'acharnait à reconquérir les maisons de la place sur sa vision intérieure. La petite maison blanche qu'il voyait proche de lui, maintenant, et le grand immeuble d'angle en face gardaient l'entrée de la rue Bonaparte contre l'invasion de la lumière : au delà, c'était la douceur promise... Mais François ne retrouvait pas sur la façade de la petite maison l'éclatante blancheur qui l'avait ébloui : tout lui paraissait pâle en regard de sa passion nouvelle, plus rien n'avait de signification auprès de cette rencontre unique, plus rien... François s'aperçut, en ramenant les yeux sur la jeune fille, qu'au fond rien n'avait jamais compté pour lui avant cette rencontre, le premier événement de sa vie auquel il pût donner une signification. Mais parce que cela s'était passé à l'ombre d'une église, il craignit d'avoir été trahi. Sa passion retrouvait trop facilement le sens d'un grand amour, et paraissait ne devoir survivre que dans les profondeurs de son être. Et lui se rappelait le parfum des lilas où il avait éprouvé l'intensité de la vie jusqu'au refus de la poésie et de la grâce.

Un 48 enfin déboucha de la rue de Rennes, et François courut au bord du trottoir. La jeune fille s'avança de quelques pas (les autres personnes attendaient sans doute le 95). Il leva le bras. L'autobus s'arrêta. François monta seul. La jeune fille était restée à mi-chemin entre l'église et lui. Sur la plate-forme, il put longuement plonger dans les yeux de la jeune fille, atteindre le fond de leur férocité. Aussi longtemps qu'il la vit, elle ne le quitta pas des yeux, fronçant les sourcils par moments.

24 *avril* 1948.

DOMINIQUE RAMON-FERNANDEZ.

MARIAGES (?)

PETITES ANNONCES

Quel doct. dist. bon. sér. ép. F. du monde, b. t. r. par. 42 a., bel. avoir, santé délic.

« Donnez-moi la main, Monsieur ». Si aim. pass. c. moi foy. voy. arts, nat. Si êtes gr. minc. 45-52 a. cult. ex. éd. ss. mince, bl. tr. tendre, gaie, vivr. camp. ou colon.

A Paris, court séjour Hôtel Scribe, 50 a., grand, sain, fortuné, ex-Cdt aviat. devenu colon rencontrerait volontiers uniqt v. m. J. F. 35-40 célibat. jolie, sortant absolt ordinaire, banalité, mme av. enfant. Si d'aventure fortunée, préférence terrienne, bref échang. photos indispensable.

Américaine div., que ses amis disent très belle, appréhende solitude pendt ses vacances ds grde villa. CIMIEZ (Nice). J.H. ou Mons, gentleman, mais très français, serait-il attiré par le charme enchanteur des grands jardins interrompu par quelques évasions en mer? Fort. indiff., photo indisp.

Homme 38 ans, appart. à famille encore régnante, cherche épouse digne de son rang, française de préf.

Jolie Tahitienne ou demi-Tahitienne est demand. v. m. par M. 40 a. b. phys. et mor. belle situat. Phot. ser. retourn. immdt. Annonce sérieuse.

Très sérieux. Industriel 35 a., veuf avec ravissante fillette 4 ans, situation annuelle 5 millions, diplômé grande École, vie mondaine, élégant, caract. droit, énergique, sportif, santé de fer, cherche pour sorties, voyages, sur un plan de camaraderie en vue d'un mariage futur basé sur profonde compréhension et entente réciproque, Jeune Femme 25 ans maximum, dénuée de préjugés mesquins, très belle, élég. sensible, gaie sportive, excell. santé, instruct. éduc. parfait. situation sociale et fortune en rapport. Il ne sera répondu qu'à lettre détail. avec photo. Discrétion d'honneur assurée.

•

LE TRIOMPHE DE LA MÉTAPHORE.

Il y eut pour les femmes de 1920 à 1946 une mode presque générale, une livrée, une sorte de démocratique uniforme : de loin on pouvait confondre tout le monde. C'est que, courtes ou longues, les robes ne modifiaient pas beaucoup la silhouette, que le mépris du corset donnait à toutes la même taille et que l'abondance économique permettait aux plus modestes de porter

de beaux draps de laine et de la soie naturelle. Aujourd'hui, au contraire, à moins de disposer d'un énorme budget, les femmes sont vêtues, mais non pas habillées. Si l'entreprise de Christian Dior et des couturiers français continue à réussir et si la crise continue à sévir, on en reviendra aux usages de l'Ancien Régime où la toilette d'une dame de la Cour n'avait aucun rapport avec celle d'une notaresse ou d'une harengère, et bien entendu encore bien moins avec les hardes d'une maritorne de village. Avec cette différence que les beaux habits ne désignent plus la noblesse, mais les profits illicites, le marché noir et la prostitution.

Et cependant le sexe féminin ne songe qu'à une chose : s'habiller, savoir s'habiller et pouvoir le faire. Pour se vêtir, le rectangle de lin suffit. L'antiquité n'a pas connu autre chose : on pouvait le draper harmonieusement. Et même la robe sans couture de Jésus-Christ, toute simplette qu'elle fût, excita la convoitise : les soldats la jouèrent aux dés. Mais se vêtir est un sentiment primaire : il s'agit de *déguiser* la forme du corps humain, de fuir la nature (quel optimisme ont ceux qui y croient encore!). Sur ce point l'ingéniosité ne fit pas défaut : qu'on songe aux hennins, à ces robes de la fin du Moyen-Age qui simulaient une grossesse perpétuelle, aux vertugadins Louis XIII, aux paniers, aux crinolines, aux manches à crevés, à gigots, aux corsets, aux tournures, aux poufs, à mille inventions dont l'esprit déconcertant relevait le charme.

La mode actuelle se définit comme un retour offensif aux frivolités d'antan : ampleur et longueur de jupe, godets, basques, plissés, ruchés, bouillonnés, jupons à dentelles et autres gentillesses. Bref, tout ce qu'évoque le vocable magique de froufrous. O'Dett peut s'écrier à bon droit : la femme sera toujours la femme! Le corset a fait une apparition clandestine sous le nom de guêpière et de balconnet (avec brevets pris sur ces néologismes par ceux qui en ont lancé la mode!). On devine les changements que cette révolution amène dans la coiffure, les sacs, les gants, les chaussures, la lingerie et les bijoux. Un volume n'y suffirait pas. Une fortune non plus.

Dans l'entre-deux-guerres, les robes étaient simples, raisonnables, sinon rationnelles : on devine par ces mots qu'elles se réclamaient du classicisme. N'avions-nous le «tailleur classique», la « robe-pour-tout-aller » et le « trois-pièces de circonstance »? La raison éblouit encore tant de gens qu'ils auraient juré que la mode 1930 était l'expression de la volonté divine, l'édition *ne varietur* du vêtement féminin.

Et voici que ce qu'ils avaient cru, voulu, désiré éternel est menacé, détruit par ce qu'ils haïssent le plus au monde : la folie, la fantaisie, la préciosité. S'il faut en croire Molière, le petit-bourgeois type en dépit de son génie comique, le burlesque et la préciosité sont les deux constantes maladies de la littérature française. On dirait aussi bien de la mode. Les microbes se réveillent : on entre en période de crise.

La préciosité est le triomphe de la métaphore : nos couturiers mettent leur point d'honneur à ce que leurs robes ressemblent à tout, sauf à des robes : ils ont une horreur particulière pour la « destination ». Ce qu'ils font, ce sont des idylles, des élégies, des madrigaux habillés de voile et de satin. C'est ainsi que la couture parisienne participe à l'art, à la religion et à l'amour.

Chez Christian Dior, on voit des jupes-corolles pour nous rappeler les filles-fleurs. Depuis Wagner et Parsifal, elles inquiètent les rêveries des promeneurs solitaires. Lucien Lelong connaît ses auteurs : il montre des robes en forme de proue; ni plus ni moins que la vie selon Montherlant. Reprenant la tradition qui part de Silène pour aboutir aux chevaliers tastevins Mad Carpentier hasarde la robe-tonneau. Chaque couturier trouve une comparaison nouvelle : nous avons la robe boudin, tire-bouchon, ventouse, méduse, allumette, champignon, glace à la vanille, etc. La nature cessera d'enfanter plutôt que l'homme d'imaginer.

Cette mode ne satisfait pas tout le monde : elle vieillit de dix ans. C'est dire qu'en un clin d'œil les femmes paraissent l'âge qu'elles ont. Est-ce pure malice de la part de nos couturiers? Point du tout. On veut les rendre féminines à souhait. Seulement pour commencer on leur assène un bon coup de vieux.

Un autre inconvénient auquel on n'avait pas songé, c'est qu'en dehors des comédiennes du Théâtre-Français, bien peu de femmes peuvent porter ces toilettes surannées et délicieuses. Elles ne savent ni marcher ni se poser ni s'asseoir. Là où l'on attend grâce, langueur, charme éthéré, on ne trouve que piquant, bon garçonnisme et brusquerie sportive. A quoi bon rechercher à tout prix la *ligne* romantique quand on en a perdu l'*âme?* Les femmes d'aujourd'hui sont trop avides de bonheur pour qu'on dise encore d'elles :

« Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi portant une caresse

Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille indolente et mollement couchée
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant? »

Mais ne nous attendrissons pas. La reine Amélie, la cousine Bette et l'épouse de Monsieur Prudhomme ne devaient pas avoir la taille indolente et un pur sourire amoureux et souffrant.

La ligne actuelle n'avantage ni les géantes, ni les petites boulottes, ni les trapues ni les mafflues. Quand on voit des femmes vaciller sur de mignonnes chaussures à rubans et faire tanguer derrière elle un ouragan de plis, on croit suivre des laveuses en goguette plutôt que des Marie Dorval et des Jenny Colon et l'on vient à regretter ces honnêtes jupes droites et courtes qui ne prétendaient à rien et découvraient de braves allumettes ou de réconfortants poteaux indicateurs. C'est qu'une mode précieuse exige l'alliance de la grâce, du charme et de la distinction d'âme. Comment cultiver son âme en ces temps difficiles?

On peut se demander si le renouveau de fantaisie et de préciosité dans la mode se fera sentir en littérature. L'ouvrage de René Bray sur le courant précieux en France de Philippe d'Orléans au surréalisme donne un coup de cloche avertisseur. Il permet en tout cas à quelques-uns de braver le ridicule en *découvrant*, après les livres de Gautier, de Gourmont, de Valéry Larbaud et de Thierry Maulnier, que Maynard, Saint-Amand et Théophile de Viau étaient des poètes et que les opinions de Molière et de Boileau ne valent que ce que valent des jugements de partisans. Triste époque que la nôtre! Mallarmé et Giraudoux seraient honnis, Fargue chassé du temple (on le fait bien voir à Audiberti). Nous vivons sous la loi du fâcheux Alceste et des succédanés de classiques qui appellent chat un chat. La belle preuve d'imagination!

Heureusement nos grands couturiers bravent ces Aristarques, Boileaux au petit pied et autres cervelas, sinon les femmes seraient vêtues de sacs et les hommes de ceinturons. Garde à vous, fixe! J'appelle robe une robe et culotte une culotte. Sans doute, mais avec cela on va très loin.

Ne pas oublier cependant que c'est lorsqu'on oublie d'en mettre (de culotte), qu'on fait la Révolution.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LIGNES DU MOIS

1. La paix ou la guerre? — 2. Comment négocier? — 3. Le problème allemand. — 4. Le « statu quo ». — 5. L'Union européenne.

1. Lorsque le 11 mai Radio-Moscou révéla que dans les jours précédents l'Ambassadeur des U. S. A. à Moscou, M. Bedell Smith, et le commissaire du Peuple aux Affaires étrangères, M. Molotov, avaient envisagé d'ouvrir entre leurs deux pays une franche discussion à l'effet de régler les différends qui les séparent, la presse française, presque entière, présenta l'événement comme un fait d'importance majeure, un changement de cap dans la politique des puissances, qui semblaient s'engager résolument dans la voie de l'apaisement au moyen d'explications sincères et complètes.

Optimisme prématuré! Les mises au point Marshall et Truman ne tardèrent pas à le faire sentir. Au surplus l'optimisme que manifestaient les manchettes et les titres en gros caractères des journaux n'avait pas été partagé par tous. Les événements de Prague étaient trop près pour que l'idée d'une conférence entre les deux Grands ne réveillât pas les souvenirs de Munich. Cela fut sans doute senti à Washington, et c'est peut-être pourquoi le State Department, par la bouche de son chef, le général Marshall, se hâta de proclamer que les négociations envisagées ne pouvaient se dérouler que dans le cadre de l'O. N. U. La tournure prise depuis lors par les événements, la conférence de Varsovie, la tension accrue à Berlin ont montré que le « coup de théâtre » du 11 mai n'était qu'un incident dans le cours de la guerre froide.

Pouvait-on attendre plus? Les divergences qui opposent U. S. A. et U. R. S. S. sont si profondes qu'on ne peut imaginer qu'un entretien aussi confiant qu'on le voulût entre Truman et Staline, eût pu y mettre fin, même si des conversations d'experts l'avaient précédé et continué. De toutes façons, il semble qu'il n'en soit plus question pour le moment. Toutefois, les mesures prises contre les occupants de l'Ouest à Berlin ne

doivent pas être considérées uniquement comme destinées à envenimer la situation. Tout se passe comme si l'U. R. S. S. voulait montrer qu'on n'a rien à gagner à s'opposer à elle, en laissant entrevoir la possibilité d'un arrangement. Moscou cherche à négocier — à négocier plutôt qu'à conclure.

Afin de déclencher la guerre après avoir mis tous les atouts dans son jeu? Non, point nécessairement. Personne ne peut dire si les maîtres de la politique russe ont envisagé pour un jour à déterminer le recours à l'*ultima ratio*. Les conditions d'une guerre mondiale prochaine ne semblent pas réunies. C'est pourquoi, assez naturellement, les pointes de fièvre doivent tomber pour laisser des moments de relâche et Moscou peut espérer poursuivre une expansion pacifique si le moral de ses adversaires et leur cohésion sont ébranlés.

2. Ceci dit, quelles pourraient être les méthodes, quels pourraient être les buts d'éventuelles négociations? Les méthodes d'abord? Conversations directes entre Moscou et Washington, a suggéré l'U. R. S. S. Non, a répondu nettement le 12 mai M. Marshall. La discussion de toutes propositions, concernant les principaux problèmes que le gouvernement soviétique pourrait désirer formuler doit naturellement se dérouler au sein de l'organisme auquel a été confiée la responsabilité de la solution de ces problèmes, « en clair » de l'O.N.U. On est évidemment tenté de se demander s'il s'agit d'autre chose que d'un refus poli. L'O. N. U. a suffisamment démontré son impuissance, plus naturelle encore que celle de la S. D. N., puisque ce qu'il pouvait y avoir dans la communauté des États de comparable à une démocratie dont les membres sont relativement égaux a complètement disparu depuis 1944. Mais, en dehors de l'O. N. U., les conférences publiques des hommes d'État tenues depuis la guerre, où l'examen pratique des intérêts antagonistes et des compromis possibles se trouve faussé par des considérations de prestige et des voiles idéologiques ont manifesté leur inanité et sans doute leur nocivité. Si au moins on pouvait espérer, depuis le début de l'année, qu'un progrès était fait c'était par l'abandon de ces méthodes. Maintenant s'il est naturel et nécessaire que des conversations se poursuivent entre les deux grands empires qui sont les véritables meneurs du jeu international, il importe que les autres parties intéressées soient tenues au courant. Il est des questions comme celles du contrôle de l'énergie atomique que dans l'état actuel des choses, Moscou et Washington pourraient discuter entre eux; il en est comme la question des bases arctiques où le Canada est intéressé au premier chef; comme celle de la Corée où les puissances de l'Europe Occidentale ne peuvent guère intervenir utilement; enfin, comme celles de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Méditerranée, et plus spéciale-

ment de la Grèce et de la Turquie, où la France et l'Angleterre sont si directement intéressées que toute négociation poursuivie en secret et qui mettrait, au jour de l'accord officiel, les autres parties intéressées en face du fait accompli, ne pourrait qu'éveiller les susceptibilités et les inquiétudes. Mais ceci ne signifie pas que la radio doive tenir les populations en alerte. Il faudrait et il suffirait que les responsables de la politique des nations les plus directement intéressées soient tenus au courant et qu'au jour où, pour la signature de l'instrument, une conférence se réunirait un accord pratique fût réalisé.

Mais sur quoi? Il y a encore place dans le monde pour deux empires, même s'ils sont emportés l'un et l'autre par cette volonté de puissance qui anime les forces qui n'ont pas encore rencontré de limite et d'échec. Mais à un *modus vivendi* acceptable et durable la politique russe s'oppose par deux caractères essentiels, dont on n'imagine pas qu'elle puisse dans un proche avenir, les sacrifier. C'est, d'une part, son universalisme révolutionnaire qui lui fait animer dans le monde entier des partis qui sont pour les gouvernements et les sociétés tout entières une lourde menace. C'est, d'autre part, le régime rigoureux de dictature et de secret, « le rideau de fer », qui interdit de libres et confiantes relations. En ce qui concerne ce dernier point, il est manifeste que toute tentative d'apaisement par un désarmement et un contrôle réciproque portant notamment sur l'emploi des armes atomiques n'est pas concevable tant qu'un immense pays aux ressources énormes, ignorant les libertés élémentaires de circuler et de correspondre, peut élever et aménager des usines dont aucun étranger ne soupçonne même l'existence. En face d'un tel danger il est inévitable que ceux qu'il menace prennent des précautions militaires. Et nous ne voyons pas quel accord pourrait modifier profondément le dangereux cycle de craintes et de défiance qui en résulte. I ne faut donc pas se faire trop d'illusions sur les résultats de conversations et d'accords éventuels. Mais tout au moins des accords particuliers sur un certain nombre de questions pourraient éloigner le péril. En gros, il semble que, sur un certain nombre de points, en commençant là où les difficultés seraient les moins grandes, l'U. R. S. S. devrait faire la preuve d'un désintéressement politique, en échange duquel les U. S. A. y suspendraient leurs préparatifs militaires. Il pourrait ainsi se constituer entre les deux Empires un certain nombre de zones intermédiaires s'assurant par un système d'équilibre une relative indépendance politique, et intéressées plus que tout autre à la conservation de la paix puisque la guerre signifierait pour eux à la fois la fin de toute indépendance et les pires destructions matérielles.

Mais pareil objectif, pour être restreint, n'en soulève pas moins des difficultés presque décourageantes. Prenons un des cas les

plus urgents, les plus douloureux, celui de la Grèce. L'effroyable guerre civile qui y sévit n'est évidemment qu'un épisode de la lutte dont nous parlons, et c'est là que, semble-t-il, une entente entre Moscou et Washington, avec l'accord des puissances intéressées à l'équilibre méditerranéen, suffirait pour y mettre fin. Mais si théoriquement on peut admettre qu'il conviendrait pour cela de rendre la Grèce maîtresse de sa destinée et de sa politique, il est certain en fait que ni les États-Unis ni l'Angleterre ne peuvent admettre que, même sans aucune ingérence directe de l'étranger, à la faveur d'une surprise électorale, les communistes deviennent les maîtres du pays. Tout le dispositif de défense des intérêts anglo-saxons, et disons les occidentaux, en serait si fortement ébranlé à l'un de ses points de rupture, que le danger d'une guerre mondiale en deviendrait imminent. Or, pour éviter une éventualité que l'état de misère où se trouve la Grèce peut amener, il est nécessaire que les puissances capables de le faire, — les États-Unis en premier lieu — apportent crédits et ravitaillement, et qu'ils exercent sur la répartition un minimum de contrôle. Il est nécessaire d'autre part que la Russie et les États Balkaniques s'interdisent effectivement toute relation avec les communistes grecs. Pratiquement l'accord à envisager équivaudrait à reconnaître que la Grèce appartient à la zone d'influence; disons même à la zone stratégique des États Unis.

3. Dans des termes tout différents se poserait le problème de l'Europe Occidentale. C'est là, par excellence, que la constitution d'un solide groupement d'états intermédiaires serait la meilleure et la plus durable garantie de paix, et la sincérité du désir d'apaisement de la Russie ne pourra nulle part apparaître mieux que dans l'attitude qu'elle prendra à l'égard des tentatives de fédération de l'Europe Occidentale. Naturellement, dans l'état présent, elle peut prétendre non sans raison que cette fédération est dirigée contre elle. Celle-ci se fait en effet contre le danger russe. Mais son caractère est défensif, comme son organisation même répond à un intérêt de conservation et non d'expansion. C'est dans la mesure exactement où l'U. R. S. S. sera menaçante à son égard qu'elle sera amenée à se rejeter vers les États-Unis; à rechercher leur concours non seulement financier et économique, mais militaire, et à devenir un des éléments de leur stratégie défensive. Car l'éventuelle stratégie offensive des U. S. A. passe par le Pôle ou la Méditerranée et le Proche Orient, mais non par l'Europe Occidentale, position défensive pour les États-Unis, dont la sécurité élémentaire, d'accord en cela avec la liberté de l'Europe Occidentale, interdit que les rivages atlantiques de cette Europe tombent au pouvoir de la grande puissance de l'Est.

Or, il est un problème capital qui intéresse à la fois l'Europe

Occidentale, les États-Unis et l'U. R. S. S., c'est celui de l'Allemagne. Voilà une question singulièrement ardue, sans doute, mais qui ne l'est plus autant si l'on veut bien admettre que les rapports de puissance dans le monde et en Europe ont été radicalement transformés en moins de dix ans. Ce que les Français, dans leur ensemble, redoutent d'une façon en quelque sorte instinctive, justifiée par les expériences de trois invasions, de plus en plus affreuses, en 70 ans, c'est le péril allemand. Il est vrai qu'à mesure que le péril russe s'est affirmé plus grand, cette crainte de l'envahisseur oriental tend à se transférer sur le Slave dont le Germain ne serait que l'avant-garde : l'Allemagne, et cela est vrai, n'étant plus par elle-même au niveau des grandes unités politico-économiques que demanderait la guerre de demain.

Or, les uns et les autres ont partiellement raison et, sous une forme ou sous l'autre, le péril allemand pourrait renaître demain. Mais, pour le conjurer, il y a un moyen bien simple et qui est déjà réalisé : il suffit de stabiliser, de régulariser la situation actuelle. L'Allemagne est coupée en deux. Qu'elle reste coupée en deux et que l'Elbe devienne la limite entre deux confédérations européennes, la confédération soviétique et la confédération de l'Europe Occidentale.

Il y a des objections : depuis sa récente unité l'Allemagne était devenue un tout organique, où les plaines céréales de l'Est nourrissaient les populations de l'Ouest; elle avait d'autre part pris de son unité une forte conscience morale et les deux tronçons séparés cherchent désespérément à se rejoindre et seront par là une occasion de troubles et peut-être de conflit. Ces considérations ont leur valeur, et nous ne prétendons pas que la solution que nous proposons soit parfaite. Mais nous sommes convaincus que c'est la moins mauvaise, et qu'en outre c'est la seule possible si l'on veut établir entre l'Est et l'Ouest un *modus vivendi* acceptable et de quelque durée.

Quelqu'un aujourd'hui peut-il sérieusement s'imaginer que Moscou se retirera librement et effectivement de l'Allemagne Orientale? Un publiciste, dont le réalisme et la pénétration sont également remarquables, W. Lipmann, semble en effet faire de ce retrait une des conditions de l'équilibre de l'Europe. Mais il ne pense l'obtenir que par une menace militaire exercée par le Proche Orient sur le cœur de la puissance russe. C'est courir délibérément le risque d'une guerre. Admettons encore aujourd'hui qu'il ne soit pas nécessaire, dans l'avenir immédiat, d'en venir là.

Supposons toutefois que l'Allemagne orientale retrouve sa liberté, qu'elle n'en use pas pour s'associer librement à l'Union soviétique et y entraîner l'Allemagne occidentale, mais que la Grande Allemagne ainsi reconstituée, que nous imaginerons même de forme fédérative, se rapproche de ses voisins

de l'Ouest En raison de sa population, de sa capacité industrielle et même de sa position géographique elle deviendra le noyau d'une Europe en cours d'unification. C'est la perspective qui s'ouvre à l'Union Européenne si la guerre entre l'U. R. S. S. et les U. S. A. éclatait. L'U. R. S. S. victorieuse, toute l'Europe continentale, y compris l'Allemagne, passe sous l'autorité soviétique. Les Occidentaux vainqueurs, c'est la Russie refoulée plus ou moins vers l'est, mais c'est l'Allemagne qui devient par la force des choses le centre de la nouvelle Europe unifiée.

4. Toutes les discussions sur l'organisation unitaire ou fédérale de l'Allemagne sont oiseuses. Ou l'on permettra aux deux tronçons de l'Allemagne de se réunir. Dans ce cas, ou bien — hypothèse la plus probable, — cela se fera avec l'accord russe, et quelques années plus tard, quelques mois peut-être, l'Allemagne sera soviétisée ou la guerre aura éclaté; ou bien, hypothèse bien invraisemblable, cela se fera contre la Russie; alors l'Allemagne serait le boulevard de l'Occident contre l'Est, et il faudrait bien porter au maximum sa cohésion politique et militaire.

Si, au contraire, l'Allemagne reste, comme elle l'est, coupée en deux, ce n'est pas la future trizone, unitaire ou fédérale, que son assemblée législative soit au suffrage universel ou par les conseils des « landers », qui sera une menace pour la paix du monde et pour l'Europe Occidentale.

Quant à l'arsenal éventuel que constitue la région minière et métallurgique de la Ruhr, il y aurait là pour une Allemagne unie un moyen d'action des plus redoutables, mais une Allemagne occidentale obligée de faire venir de l'extérieur la plus grande partie de sa nourriture, ne pourrait qu'y chercher d'abord la plus grande partie de ses exportations. Le problème que poserait la Ruhr ne serait plus un problème de sécurité militaire mais un problème économique, fort important d'ailleurs pour nous Français dans le cadre de l'Europe occidentale.

Mais si l'Allemagne est coupée en deux, il faut bien admettre qu'elle ne pourra accepter son sort et devenir un élément de stabilité, et non de trouble, que si son intégration dans l'Europe Occidentale se fait sur un pied d'égalité, selon un système d'échange avec les nations associées et leurs colonies, qui lui assurera le même niveau de vie, et par conséquent si d'abord l'Union de l'Europe Occidentale devient une réalité.

Dans ces conditions le règlement de la question allemande supposerait l'abandon au bloc soviétique de Berlin. Les relations économiques entre l'Allemagne de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest se poursuivraient dans la mesure où les deux parties de l'Europe entretiendraient de semblables relations; il serait donc souhaitable qu'elles soient aussi larges et actives que possible. Elles atténueraient la misère dont souffre l'Allemagne

et lui faciliteraient la résignation progressive au partage. Mais toute mesure, tel que projet d'unification monétaire ou autre, qui pourrait entretenir dans l'esprit des Allemands des deux rives de l'Elbe que leur séparation n'est pas absolument définitive et qu'une Allemagne pourrait se reconstituer un jour devrait être à priori et complètement écartée. Faisons confiance à l'U. R. S. S. pour « intégrer » sa part; elle n'y manquera pas; et attachons-nous résolument à intégrer la nôtre.

Nous avons envisagé ce règlement dans le cadre d'un accord avec la Russie. Mais si cet accord ne se fait pas et si cependant la guerre peut être évitée c'est ainsi qu'en fait la situation se stabilisera. Et on ne voit pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux. Aussi pourquoi ne pas se familiariser avec cette idée, et ne pas considérer sous cet angle les problèmes allemands? Celui du régime unitaire ou fédéral, celui du statut de la Ruhr n'apparaissent plus alors que comme secondaires, alors que prend toute son importance, toute son urgence, celui de l'Europe Occidentale.

5. Il eût été à souhaiter que l'union européenne fût plus large. La participation des pays agricoles de l'est eût assuré son équilibre et son harmonie économique. Mais il ne s'agit pas d'une union idéale, il s'agit de fédérer les groupements politiques encore indépendants entre les deux grands empires déjà constitués, c'est-à-dire ceux de l'Europe Occidentale. Au surplus, c'est parce que ces deux Empires existent, c'est parce que leur expansion est menaçante que la France et ses voisins ont enfin compris la nécessité pressante de s'unir. Que l'on ne s'attarde donc point à des regrets superflus et que l'on se mette à la tâche. Sauf celle d'assurer économiquement la vie quotidienne de la nation il n'en est pas aujourd'hui de plus urgente. Bien entendu, puisque le but est de mettre en commun les actifs de chacun pour en assurer la garde dans de meilleures conditions et le faire fructifier; il ne faut point laisser dépérir cet actif, composé au premier chef de nos domaines coloniaux respectifs. La sauvegarde et la mise en valeur de nos domaines d'outre-mer, plus particulièrement de nos domaines africains moins compromis jusqu'à présent, doit être en effet un des tout premiers buts de l'Union.

Précisément réuni dans ces premiers jours de mai, le congrès de l'Europe unie à La Haye a été une manifestation intéressante par les personnalités qu'elle groupait, au premier rang desquelles il faut compter, pour ne citer que des hommes politiques, MM. Winston Churchill, P. Reynaud et Spaak, l'initiateur du Bénélux et probablement celui qui dans ce domaine a fait depuis un an le plus de travail utile. Quel chemin parcouru depuis le discours de Churchill à Zurich il y a deux ans! Ce qui alors fit presque scandale est devenu lieu commun.

Cependant, ce congrès, sans caractère officiel, s'il a permis des échanges de vues intéressants, s'est montré assez timide puisqu'il n'a pas su créer l'organisation d'une assemblée consultative commune élue au suffrage universel à raison d'un député par million d'habitants. Même purement officieux un organisme de ce genre, représentant les peuples et non les gouvernements, tirerait de son origine démocratique une autorité considérable; l'entrée en serait recherchée par les hommes les plus éminents et il deviendrait un élément d'unification que rien ne peut remplacer.

C'est là un effort en quelque sorte spontané auquel il convient que chacun apporte le plus large concours possible cependant que des organismes officiels, juridiques, s'instituent et commencent à fonctionner.

Union des cinq d'une part; d'autre part organisation des seize nations appelées à bénéficier de l'aide américaine vont dans les semaines et les mois qui viennent poursuivre une indispensable coopération économique et militaire. Il y a pourtant bien des difficultés à surmonter avant que cette association ne devienne une réalité, un groupement cohérent d'intérêts, de forces et de volontés. Nous ne pouvons qu'en indiquer quelques-unes en passant, car nous aurons à y revenir. Quelle sera la place de la Grande Bretagne dans l'Union? Comment celle-ci utilisera-t-elle l'aide américaine indispensable à ses débuts pour mettre sur pied avec le continent africain un système économique, non pas autarcique, mais de nature à lui permettre d'entretenir avec les États-Unis des échanges fructueux pour les deux parties? Comment arrivera-t-elle à établir avec le bloc soviétique si prévenu contre sa naissance les rapports normaux indispensables à une paix durable?

Mais tout cela se fera, ou ce sera la fin de l'Europe.

FRANÇOIS NICARD.

« Ainsi le détenu réduit à un rôle d'automate dont l'emploi du temps est minutieusement réglé, est donc sous-alimenté, privé de relations sexuelles normales, astreint au travail et courbé sous le poids d'une discipline rigoureuse. Grâce à cette méthode, sa neutralisation est rapidement obtenue et la discipline de l'établissement est aisément assurée. »

JEAN PINATEL,
Précis de science pénitentiaire.
(1945).

DISCUSSIONS OUVERTES (1)

ALCESTE, ARNOLPHE, DON JUAN, COMMUNISTES ?

L'un des principaux soucis tactiques du Communisme en Occident fut, et reste, de se constituer une « élite » intellectuelle. Il ne lui suffit plus d'être le Parti ouvrier et paysan. Il lui faut encore être le Parti de l'Esprit. Art, Littérature, Sciences, doivent fournir leur contingent. Félicitons-nous que les premières assemblées constituantes, dont on a connu les travers, ne se soient pas partagé le monde de la « production intellectuelle » à la proportionnelle comme les partis l'ont alors fait des Ministères, des Commissions et de la Haute Cour.

Cette volonté d'annexion servie, comme d'autres, par les souvenirs (et les équivoques) de la Résistance, s'accompagne d'un effort d'assimilation qui n'a pas désarmé. Le Communisme n'entend pas seulement que le peintre X, l'écrivain Y, le radiologue Z, *votent* communiste. Il faudrait qu'ils voulussent penser, écrire, peindre communiste. De là ce débat (qui reprend ou s'atténue selon que le Communisme pratique la politique de la main tendue ou celle du choc, de l'intégration ou de l'isolement) sur l'art et l'esthétique communistes. Débat parfois en sommeil, mais toujours latent.

Débat inévitable d'ailleurs, à partir du moment où le Communisme n'est plus seulement une doctrine mais une attitude, plus seulement un dogme politique, mais une mystique de l'homme — et où il choisit lui-même pour adversaire non plus tant le capitaliste libéral ou le socialiste, mais le catholique ou le protestant. Voici déjà longtemps qu'ailleurs le communisme s'est placé sur ce terrain. En Occident, il hésite à le faire ouvertement. Mais tout concourt à témoigner qu'il le fait implicitement. Et c'est en fonction de cette conscience de soi que possède déjà le Communisme qu'il nous est permis — bien plus : qu'il est de notre devoir — d'accepter et d'entretenir le débat en posant à notre tour la question : y a-t-il, peut-il y avoir, une esthétique communiste? Et quelle serait-elle?

(1) Nous présentons dans cette rubrique des textes qui nous paraissent devoir appeler la discussion. Et nous l'ouvrons à nos lecteurs qui désirent poursuivre le débat.

La question seule implique une certaine conception qu'ont les communistes d'eux-mêmes et de leur rôle. Elle implique que le communisme est, bien qu'une doctrine politique, une mystique assez forte et pénétrante pour imprégner toute création, et permettre qu'on en retrouve l'inspiration même si elle ne s'avoue pas. Peut-être les communistes les plus authentiques, parmi ceux qui participent au débat, sont-ils ceux-là mêmes qui ne croient pas à la nécessité d'un prosélytisme vulgaire. Pour se faire reconnaître, le croyant n'a pas besoin de carte de visite. Il suffit qu'il s'exprime librement. Selon eux, le communisme serait, en somme, déjà passé du stade de la volonté à celui de l'instinct. Selon le mot de Rilke, il serait devenu « sang, geste, regard ».

Mais cette assimilation, en pareil cas, fut discrète. L'*homo « communistus »* (si on excuse ce barbarisme) s'est-il jamais défini? Pas encore, que je sache. Et s'il faut l'imaginer, quelle version choisira-t-on en Occident? Fourier, Kropotkine, le frondeur ouvrier de la Commune, le discipliné jusqu'à l'automatisme, le personnage ascétique décrit par Ehrenbourg dans ses premiers ouvrages, le tacticien contemporain? Le type est, pour beaucoup, affaire d'époque et de latitude. L'histoire ou la géographie ne présentent pas une espèce reconnaissable. L'imagination pourrait le définir. Mais le communiste français n'a pas reçu encore ses pièces d'identité — en dehors de la carte du Parti.

Si le débat ouvert par les communistes eux-mêmes ne l'a pas jusqu'ici éclairé davantage, il n'en est pas moins digne d'intérêt : il vaut, parce qu'il existe. En admettant que « le cycle bourgeois » ait épuisé les définitions de l'homme, comme on nous l'a souvent dit, une controverse qui fait rebondir le sujet ne peut être indifférente. Je dis « fait rebondir », car, jusqu'ici, elle ne l'a pas renouvelé. On discute sur des principes d' « engagement ». Mais la question de l'esthétique, de l'art, ou de l'artiste communistes, a ses exigences, auxquelles les participants à la controverse actuelle ne peuvent indéfiniment se soustraire. Qu'ils traitent de « l'art pour l'art », ou de « l'art à fin humaine » (distinctions plus verbales que satisfaisantes), on ne peut faire passer le communisme du domaine purement politique, social, économique, à celui de la morale ou même de l'esthétique, sans s'attaquer au problème de l'homme, et sans y toucher au fond. Présenté comme il l'est aujourd'hui, le communisme intéresse l'homme, et non plus seulement le citoyen. Qu'il modifie l'homme, que la preuve en soit faite (peu importe

ici les moyens collectifs de cette modification), et l'existence d'une « esthétique communiste » ira de soi. Mais on en est, pour le moment, au stade des hypothèses, ou d'aspirations qui sont à la fois extrêmement impérieuses et pourtant fort mal précisées. On sent la revendication, le dynamisme : mais de quoi, et vers quoi? Le vocabulaire même, n'était une certaine assurance, ou morgue, qui tient au succès du parti, pourrait s'appliquer à toute autre doctrine et à toute autre époque. L'appel aux sources, ou à la communication, populaires, n'est ni original, ni nouveau, ni particulier à l'esprit communiste.

Aussi les profanes ont-ils le droit de poser des questions. Et la plus réelle, la plus pénétrante — qu'il s'agisse du communisme ou de toute autre doctrine affectant l'individu — est toujours la même : en quoi cette croyance et cette imprégnation communistes affectent-elles le comportement profond et les passions de l'homme? Si l'on répond que ce n'est pas là le propos du communisme, je dirai, alors, que le débat sur l'esthétique est sans intérêt : car la seule différence entre le communiste et l'autre sera celle qui distingue deux thèmes de propagande et deux clientèles — ce qui sera de médiocre portée. Or la controverse actuelle reste, sur ce point, incomplète. On postule l'existence de « l'homme communiste ». Devant la société, il est déjà assez flou. Devant son œuvre, ou ses passions, ou l'une et les autres, il l'est bien plus encore; en fait, on l'esquive.

C'est pourtant le Salavin du *Club des Lyonnais* qui touchait, pour naïvement que ce fût, au fond du problème. Devant les révolutionnaires qui préparaient un monde renouvelé, il murmurait : « Est-ce que vous pourrez aussi changer mon âme? » Un vrai marxiste eût sans doute répondu : « Oui. Sans doute. » Sans en demander tant, on souhaiterait concevoir dans quel sens une modification profonde de la structure sociale et des rapports de l'homme à la société affecterait les passions essentielles et leur expression. Car ce sont les premières qui conditionnent la seconde, et l'on ne saurait considérer l'esthétique sous l'angle purement extérieur.

Il est vrai — et, ici, les marxistes ont raison, mais il ne sont pas seuls à avoir raison — que certaines passions, même fondamentales, ne tiennent pas seulement à la « nature humaine » (nature aujourd'hui contestée) mais à sa rencontre, à son choc avec l'ordre social, la tradition, les barrières opposées par les conventions et les mœurs; qu'en conséquence, leur cours et leur expression doivent être influencés par l'évolution de la

société. Mais ce sont là des constatations assez évidentes et encore superficielles.

Ce que le christianisme a compris — seul peut-être — c'est qu'au fond de toutes les passions et peut-être de toutes leurs manifestations sociales ou artistiques, il y a la *solitude*, qui est à la fois l'origine et le châtiment de toute passion.

Alceste est seul : c'est le cas type. L'Arnolphe, de *L'École des Femmes*, est seul. La jalousie est la passion la plus isolante peut-être parce qu'elle dévore les liens mêmes qu'elle tente de renforcer. Qui peut être insensible à l'appel déchirant que fait Arnolphe en aparté, lorsqu'il essaie d'obtenir d'Agnès un éclaircissement sur l'étendue de son déboire :

...O l'examen fatal
Où l'examinateur souffre seul tout le mal...

Don Juan, aussi, est seul à travers ses aventures dont chacune n'est qu'un rebondissement nouveau de sa soif et de sa solitude. Qui ne songe, devant l'Insatisfait, à l'apostrophe de Mallarmé à la femme :

« Toi qui, sur le néant, en sais plus que les morts... »?

A cette angoisse de la solitude, qui est le drame même de toute passion, le christianisme a donné ses réponses. Nous savons, ou nous imaginons, comment la rébellion d'Alceste, le supplice d'Arnolphe, l'insatiable désespoir de Don Juan, sont punis, guéris ou « réfugiés » (ce qui, au fond, est peut-être la même chose).

Nous avons connu des écrivains communistes dans le temps où le communisme en était au stade imaginatif et revendicatif. Leur éthique et leur style s'employaient à détruire, d'abord, un certain ordre sur les ruines duquel surgiraient de nouvelles relations humaines et de nouvelles espèces. Peu d'entre eux ont opposé à la réalité qu'ils combattaient une conception positive de l'humanité qu'ils entrevoyaient — autrement que sous la forme d'images d'Épinal. Ce furent des non-communistes (à des échelons variables, Malraux dans *La Condition humaine*, Drieu dans *Une Femme à sa Fenêtre*) qui abordèrent le problème des réactions fondamentales. Encore étaient-ce celles du révolutionnaire, et non pas nécessairement du *Communiste, espèce acquise*, dont la controverse actuelle présuppose l'existence.

Que cette controverse en reste toujours soit au stade de la rhétorique, soit au stade d'une certaine attitude de hautaine négation sans contrepartie, alors que, dans un grand pays

d'Europe, une expérience a été faite, alors qu'en France même une sorte de communauté spirituelle se nourrit d'enseignements qui auraient dû être médités et assimilés pendant les années d'oppression — voilà qui a sujet de nous étonner quand on nous parle tant de renaissance, quand on oppose à une mystique humaine et spirituelle vieille de tant de siècles, les dénégations ironiques d'une science fervente et de convictions sereines jusqu'à l'arrogance.

Est-ce naïveté? Alceste, Arnolphe, Don Juan, communistes, voilà, semble-t-il, un beau thème à proposer aux exégètes d'une morale et d'une esthétique communistes. Types bourgeois, répondrait le propagandiste bien stylé, dont les passions démontrent le porte à faux sur l'homme d'une société dont ils portent les stigmates. Faisons à ceux qui mènent une honorable querelle l'honneur d'attendre d'eux une autre réponse et d'autres lumières. J'ai connu, à Londres, un personnage qui n'était pas sot, mais qui « détestait » (!) Molière et un « conformisme » dont il croyait voir la preuve dans les *Placets au Roi!* Comme si le non-conformisme (entièrement indépendant du génie ou de la qualité, d'ailleurs) n'éclatait pas dans son œuvre; comme si on pouvait le récuser en invoquant des lettres qu'un écrivain révolutionnaire écrirait aujourd'hui — avec combien plus d'humilité — à Maurice Thorez ou, simplement, à son éditeur...

Il y a, au vrai, deux catégories d'hommes — et c'est là, sans doute, le vrai sujet de litige entre communistes et libéraux, chrétiens ou non : ceux qui croient que l'homme, avec l'éclairage mis sur ses traits et ses passions par des sociétés différentes, a pourtant un certain nombre de normes et de constantes qui transcendent la politique, le mot fût-il pris au sens le plus noble du terme; et ceux qui tiennent l'homme pour essentiellement « politique (1) » et réductible à la politique, jusque dans ses passions. C'est là le vrai débat, et peut-être le seul. Selon qu'on a une conviction ou une autre, on accepte ou refuse la conception de l'homme expérimental, l'épreuve de l'homme-cobaye ou de l'homme de serre. Si les protagonistes d'une esthétique communiste, dans ses diverses interprétations, ne croient pas au second terme de l'alternative, à l'homme qu'on détermine par le contexte politico-social, alors, ils ne sont pas authentiques et n'ont rien à nous apprendre. Dans le cas contraire, il est temps de les convier à la discussion de problèmes

1) Le mot étant employé aux sens étymologique le plus large et couvrant le contexte économique et social.

fondamentaux. Nous ne contestons — au moins sur ce point — ni leur bonne foi ni leur ferveur. C'est pourquoi nous attendons d'eux autre chose que des arguties à base populiste qui sentent aussi furieusement « l'ouvriérisme » du XIXe siècle que la société bourgeoise dont ils veulent être à la fois les fossoyeurs et les successeurs. Et nous attendons cela d'eux-mêmes et de leur œuvre : sur le cadavre d'Hamlet bourgeois, qu'apprendrons-nous de Fortinbras communiste?

Les existentialistes, eux, ne croient pas, comme les chrétiens, à une « nature humaine » à priori. Soit. Ils rejoignent en ceci le vieux fonds, avoué ou inavoué, des convictions germaniques les plus profondes dont ils s'écartent d'ailleurs, heureusement, par le postulat métaphysique, par leur acceptation implicite d'une métaphysique. Mais les existentialistes ne nous en voudront pas d'écrire que, jusqu'à nouvel ordre, l'incidence de leurs débats sur l'évolution du monde contemporain est encore légère. Celle du Communisme est telle qu'on a le droit de l'interroger, avec l'espoir loyal d'en obtenir d'autres affirmations que des slogans de propagande.

Nous sommes encore beaucoup à croire qu'il existe des chefs et des réalités humaines « au-dessous et au-dessus » de la politique. Réfuter cette conception, « réactionnaire », sans doute, exige plus qu'une polémique de place publique. Comment ce monde, qu'ils pressentent et pensent porter en eux, répondra-t-il à la solitude d'Alceste, d'Arnolphe ou de Don Juan? On n'emprisonne pas les passions et les souffrances, comme les hommes. Il faut que le metteur en scène communiste fasse plus, pour convaincre, que d'arracher aux personnages leur pourpoint, leurs rubans et leur petite oie. Ces hommes, ces passions, sont-ils, avec des variantes, le fait de l'éternité? Ou sujets à des changements d'un autre ordre que décoratif, et dont les apologistes d'un monde nouveau connaissent déjà les ressorts et les termes? L'esthétique communiste supprimera-t-elle le traitement en supprimant les causes? La question est valable. Vingt siècles de christianisme ont eu la modestie de remettre la solution à une autorité plus haute et souveraine. Une doctrine plus assurée d'elle-même lui reproche d'être la religion des palliatifs. Souhaitons qu'elle éclaire elle-même sa foi et nous indique déjà ses remèdes et ses chemins. Et ce sera, dès lors, une grave et honnête délibération sur le seul sujet qui mérite autre chose que des préoccupations de circonstance : l'homme.

PIERRE BOURDAN.

ÉTUDE ET DOCUMENT

LE MAITRE DE SANTIAGO ET L'ESPAGNE

Une fois de plus, sur la scène, l'Espagne triomphe à Paris. Non comme ces dernières années, par des traductions et pour ne citer que les plus récentes, celles de la saison 1947, *La Maison de Bernarda*, de Garcia Lorca, et *Divines Paroles*, de Valle Inclan; mais par cette sorte d'attraction que l'altitude de ce pays n'a cessé d'exercer sur notre goût et sur notre génie.

Cette fois, l'auteur — Henry de Montherlant — a choisi dans cette altitude ce qu'il y a de plus élevé. Avila est une ville de cime, l'une des plus hautes, voire la plus haute d'Espagne. L'air y est d'une pureté, d'une transparence, d'une légèreté presque raréfiée. L'hiver le rend comme sonore. Il semble qu'on y perçoive alors les ondes de la pensée, les ondes de l'âme. C'est ce moment qu'a retenu, non d'instinct, mais délibérément, l'auteur du *Maître de Santiago* pour y faire ses personnages émettre ces ondes.

Nous sommes au cœur de janvier. Un jour gris, où flottent, fleurs de la stérilité, quelques flocons de neige; et, juste quand il le faudra, un rayon de soleil, un de ces rayons déliés, tels qu'il n'en existe peut-être qu'à cette hauteur et dans cette sécheresse; seule variante à l'étroite, stricte, et en quelque sorte intemporelle unité que l'auteur s'est imposée. Car, vue d'abord de l'extérieur, cette œuvre à laquelle il est difficile d'assigner une étiquette, celle même d'*auto sacramental* sous laquelle l'auteur entend la ranger ne lui convenant pas, cette œuvre, par une sorte de gageure, montre l'extrême renchérissement à quoi peuvent être poussés les toujours vivantes unités : pas d'agents extérieurs, un simple prétexte engrenant l'action; quelques instants; un lieu presque impersonnel et au cœur de quoi il a plu à l'écrivain de mettre comme centre et symbole deux aiguières — pourquoi ce *deux*, luxe inutile? — avec dedans l'eau la plus pure, l'eau d'une source choisie, si glacée « qu'elle brûle ». Nous savons de quel feu : nous savons où nous sommes et avec qui nous sommes.

Sur une de ces arêtes que l'histoire semble dresser, aiguilles de glace, entre deux époques, quelque chose comme ce « point pur » que le mathématicien Valéry dresse entre deux moments de la *durée* de l'être, deux mouvements de la pensée, image de l'histoire. 1519. Quelques-uns des hommes assemblés dans la demeure de Don Alvaro Dabo se sont trouvés à la prise de Grenade. L'esprit de croisade qui, à travers huit siècles d'héré-

dité, les animait alors ne s'est pas éteint en eux. Mais cette date de 1492 qui ferme une perspective de l'histoire en ouvre une autre, plus vaste, plus éblouissante. L'année même où l'Espagne, après une lutte huit fois séculaire, complète son unité territoriale et nationale, elle découvre l'Amérique. Occasion inouïe de nouveau départ, de nouvelle envolée, de nouvel enrôlement au service de Dieu?

Non. Les temps ont changé; les êtres ont changé. Ce ne sont pas les plus purs que le Nouveau-Monde requiert; ce sont les plus aventureux, les plus décidés à jouer leur vie à pile ou face. Et, bien entendu, à côté d'eux, les plus profiteurs et les plus avides. Ici même, à Avila, ils n'ont pas manqué. Des rivalités terribles, des représailles implacables les ont déjà dressés ou vont les dresser les uns contre les autres. Ce n'est pas tout. La soif de division, d'acharnement, de *caïnisme* — Miguel de Unamuno a fait de ce mot, saisissant et cruel, l'une des caractéristiques de l'âme espagnole et l'on se demande pourquoi il n'a pas dit *humaine* — héritage (inévitable, paraît-il) et sillage de la guerre, se donne libre cours, non seulement sur les terres vierges d'un continent inexploré, mais sur le sol même de la patrie.

Avila qui déjà, en 1465, a dressé l'échafaud d'où, honni, outragé, moqué, le simulacre d'Henri IV de Castille a été précipité et brûlé, Avila, l'an prochain, donnera le signal de la révolte des Comuneros, cette guerre civile encore si mal connue, si mal interprétée qu'elle a pu être invoquée comme un précédent par les républicains de 1936, alors qu'en réalité, elle n'a été qu'un dernier mouvement féodal, la suprême tentative de rébellion des nobles et du clergé contre le gouvernement unitaire et démocratique de Charles-Quint.

Don Alvaro a vécu parmi ces turbulences et ces fièvres. Il les connaît; l'auteur aussi. Il aurait pu faire son héros les partager. Il aurait pu du moins mettre dans la bouche de celui-ci de longs discours pour se justifier ou se défendre. Il n'en a rien fait; il n'a pas voulu le faire. De tout ce qui se trame autour de son personnage, de tout le drame extérieur au drame, nous ne savons rien, si ce n'est la tristesse du croisé de jadis, cette plainte poignante et tendre exhalée comme en rêve dans cet « O Espagne; Espagne! » qu'il murmure, « la tête un peu inclinée sur l'épaule, comme l'était celle du Christ en croix »; et cette *différence* de qualité des âmes à quoi nous mesurons les vingt-sept ans écoulés depuis Grenade, Olmeda qui se renie, Obregon qui se rallie, faisant le pont entre deux époques, Letamendi, faucon assoiffé d'air vif et de vie fraîche, Soria, le moins noble de tous, l'homme de gouvernement, je veux dire de cour, celui qui s'agrippe et se pousse parmi les compromissions et les tripotages.

De toute cettee marée, de toute cette dégradation, nous ne savons que juste ce qu'il faut pour comprendre le *refus*, « l'im-

mense soif de retirement » d'un Don Alvaro et pour en voir surgir les prétextes indispensables à faire progresser heures et êtres selon un mouvement qui semble avoir un commencement et une fin, en réalité sorte de rotation sur place propre à nous faire simplement avancer dans la connaissance des âmes.

L'existence même de la plus exquise de ces âmes, de Mariana, n'apparaît pas d'abord comme absolument nécessaire. On se sent entre hommes et il semble que la pièce doive se passer tout entière dans cette atmosphère. Et n'y rien perdre. Mais cela est faux. Quel rayonnement une telle absence n'ôterait-elle pas à une telle œuvre!

Mais il faut, avec ce petit lanier de Castille, entendre ce qu'elle ne dit pas, lire ses gestes, épeler cela même qui lui est extérieur; il faut savoir déceler dans sa soif de l'eau la plus froide la ferveur intérieure qui la consume; dans sa pudeur à ne pas vouloir être informée des mouvements nobles ou généreux de son père, son adhésion passionnée à ce qu'il est véritablement; dans le sérieux et presque l'abnégation avec quoi elle accueille la promesse du bonheur, une retenue qui dérobe la plus pure lumière de la loyauté, du don de soi, de la foi en un homme. Et tout à coup, ce cœur si entier, le voir s'ouvrir à une sorte d'annonce divine, à un rayon de soleil. Ce rayon, il me semble le voir, tel qu'il peut être ou plutôt tel qu'il ne peut être qu'à Avila, dans l'échappée céleste d'un jour de janvier, délié, pâle, couleur de la chevelure de l'ange annonciateur, frère de ces rayons d'astres qui traversent la chambre de Desdémone endormie et suspendent le cœur — et la main — d'Othello; jaillissement inattendu de poésie qui, à la fois, nous émerveille et, comme dans Shakespeare, *fait avancer* l'action ou, plus exactement, nous fait avancer, nous, au cœur même des personnages. Les larmes que ce rayon fortuit fait monter aux yeux de Mariana sont de pures larmes de tendresse et, à cause d'elles, il sera beaucoup pardonné à l'auteur.

Oui, beaucoup pardonné de ce qu'il a écrit contre les femmes et sur quoi Don Alvaro renchérira : « Être père d'une fille, est-il être père? » Mais le problème de la paternité, pour ce chevalier, pour ce *noble*, est un problème de durée. Et cette durée, par une fille, ne se peut assurer qu'impurement, et pour ainsi dire par aliénation. Avec quelle joie, avec quelle délivrance ne saluera-t-il donc pas la certitude qu'à son sang « nul sang ne viendra se mêler »! Avec quel sens de l'accopuli n'acceptera-t-il pas le sacrifice de ce jeune être à qui tant de rayons feront encore verser tant de larmes!

Ce sacrifice, c'est la façon dont il est amené qui le rend aceptable. Un instant, ce pré-printanier, ce traître rayon a fait vaciller dans Mariana l'âme sans faille des Dabo. Elle a consenti à tendre à son père l'embûche qui l'entraînera vers l'Amérique abhorrée; elle s'est abaissée à un mensonge.

Mais tout à coup, tandis qu'elle prie pour la réussite de ce si excusable, presque innocent subterfuge, un élan irrésistible la fait bondir vers son père, l'empêcher de dire les mots qui allaient assurer son bonheur. L'auteur qui, tout à l'heure, d'un mouvement naturel, a su mettre à son service la poésie, réussit ici, d'un mouvement non moins naturel, à s'asservir le sublime. Le brusque sursaut de Mariana a la simplicité, le prime-saut, l'irréfléchi du sublime. Du sublime *vrai*.

Avec ce sursaut, tout est dit, tout est fini. Bouleversé, Don Alvaro met un genou en terre devant sa fille et, désormais lié par la véritable paternité, celle de « l'élection et de l'esprit », se relève, lui pose la main sur l'épaule, la consacre chevalier et, sous le manteau blanc de l'Ordre de Santiago, l'entraîne avec lui vers le renoncement total, la pureté absolue, l'abîmement en Dieu.

La force, la nouveauté du *Maître de Santiago*, c'est d'être une œuvre bâtie sur un ressort encore inexploité et d'une portée psychologique et dramatique exceptionnelle : l'écœurement. Dieu a accordé au héros cette vertu « à profusion ». Et lui a donné de vivre en un temps où elle était, de toutes, la plus nécessaire. Il a connu, il a servi sa patrie grande, glorieuse, héroïque. Des événements se sont passés, en apparence transcendants et illustres, qui ont instauré dans cette patrie un état — il faut en peser et en méditer la description dans les mots mêmes du texte — auquel il veut « avoir le moins de part possible ».

Comprenons-le bien. Il ne s'indigne pas, il ne s'emporte pas, il ne fustige pas : il juge et entend simplement se préserver. Rien en lui de ces moralistes obstinés, de ces rêveurs impénitents — on les appelait déjà ou l'on allait les appeler *arbitristes*, réformateurs en chambre — qui croient encore en quelque panacée propre à déclencher le *rétablissement* de tout un pays tombé dans la dégradation et qui s'y complaît et s'y vautre. Non; il sait bien que le temps ne remonte pas son cours. Il est à la fois désolé et lucide. Il n'attend rien, ne compte sur rien. Furieux, il pourrait rester espérant, se laisser encore entraîner à l'action. La colère est dynamique; la lucidité, elle, ne conduit qu'à l'abdication.

Cette abdication est l'aboutissement logique du drame, le dénouement inévitablement imposé par les données mêmes de ce drame.

Mais de même que Mariana, fleur gonflée de jeunesse, de force, de promesse, sait bien qu'elle part, non pour la paix étale, mais pour une longue lutte — « Partons pour mourir, sentiments et amour, partons pour mourir », dira-t-elle en faisant trembler notre cœur, — de même, le croisé de Grenade, le chevalier d'Avila — cette ville « des chevaliers » — sait, lui aussi, qu'il part pour un suprême combat. L'exigence, la rigueur qui lui font ne « tolérer que la perfection » ne l'ont que trop averti que celle-ci n'est pas un but à atteindre et

atteint d'une fois pour toutes, fût-ce par le sacrifice absolu de soi-même, mais une longue, lente, laborieuse conquête.

Ces âmes exceptionnelles, jusqu'à quel point le pays où l'auteur les a situés les reconnaîtra-t-il? Jusqu'à quel point se reconnaîtra-t-il lui-même dans le tableau que cet auteur en a tracé?

De cet auteur, Miguel de Unamuno, à qui l'on ne refusera pas, j'imagine, quelque compétence, m'a dit à moi-même qu'aucun des écrivains de la France contemporaine, ni « peut-être de la France tout court », n'avait eu autant que lui l'*intuition* de l'Espagne, le *sens* de ce qui est espagnol. Nul doute pourtant que ce magnifique champion ne dût sortir de sa tombe pour rompre des lances en faveur du créateur du *Maître de Santiago*. Sans compter quelque entorse à l'orthodoxie, nos voisins trouveront à redire à l'image qu'il donne de leur pays dans les premières années du XVIᵉ siècle. Mais, nous le répétons, il ne s'agit pas d'un drame historique. Il s'agit de vraisemblance et de cadre commode. Pour ce qui est des personnages, Montherlant a simplement demandé à l'Espagne un type d'homme d'une qualité d'âme assez haute pour lui prêter les sentiments exceptionnels que nous avons vus. En attribuant à ce type « une forte vraisemblance historique », il ne nous semble pas donner dans l'outrecuidance. Il y a un goût à la fois de la grandeur et du néant qui est proprement espagnol. Son drame fourmille de « mots espagnols » dont voici un exemple : « Je t'ai donné la vie, tu m'as rendu la mienne. » Démarquage inconscient de Corneille? Non, réplique qu'on pourrait relever dans n'importe quel dramaturge du siècle d'or.

Ce n'est pourtant pas dans ce tour tout extérieur que consiste l'espagnolisme, qu'il faut toutefois se garder de pousser trop loin, du *Maître de Santiago*. Ni, non plus, dans l'atmosphère, quelque heureusement qu'elle nous semble captée et rendue. C'est, pour nous en tenir d'abord sur le plan matériel, dans cette nudité, ce dépouillement, ce sacrifice qui sont essentiellement le grand style castillan. Rien du facile méditerranéen, rien du composite portugais, le dénuement du haut plateau que l'on a pu comparer à une *ara ;* et c'est, sur le plan moral, la hauteur, l'inflexibilité, l'intransigeance des âmes, le refus de tout ce qui n'est pas la voie de « leurs hautes aventures intérieures », la voie vers l'extrême de leur élan. Quelqu'un a écrit que le seul moyen pour sortir d'Avila — « tombeau » pour le jeune Letamendi et berceau pour sainte Thérèse — c'est de pointer droit sur le ciel.

Henry de Montherlant a jeté sur cet envol une vêture digne de lui. Si le contenu du *Maître de Santiago* est haut, la forme en est incorruptible et l'un et l'autre rendront de leur temps un témoignage propre à nous faire trouver que tout n'est pas mauvais, dans la saison du dégoût. C'est, bien entendu, de l'Espagne de 1519 que nous parlons.

MATHILDE POMÈS.

CORRESPONDANCE

VAINCRE LA TERREUR?

A M. Thierry Maulnier.

Votre remarquable analyse du monde de la terreur où nous vivons (1) sera précieuse à tous ceux qu'elle aura aidés à voir plus clair dans des ténèbres qui, à aucune époque de l'Histoire, ne furent aussi épaisses et persistantes. Car enfin, si l'on connut des temps où l'on emmenait un peuple vaincu en esclavage, on ne l'exterminait pas. Ou si même il arrivait que l'on passât toute la population mâle au fil de l'épée, on épargnait — je veux dire : économisait — les femmes et les enfants.

Il faut également vous approuver de rappeler que les mouvements fasciste et nazi ont été consécutifs au communisme, déterminés par lui. Des siècles et des siècles de christianisme avaient tout de même eu comme résultat minimum d'affliger la réaction d'une mauvaise conscience. En accueillant la violence dans le camp des partisans du progrès humain, en présentant sa justification doctrinale, en la préconisant comme l'agent le plus, voire : le seul efficace, Marx et ses épigones ont libéré la réaction, dont la violence fut de tout temps l'arme favorite, de cette mauvaise conscience qui n'est pas un frein aussi illusoire que les « réalistes » le croient. On peut douter que les horreurs des camps d'extermination nazis eussent pu être perpétrées si elles n'avaient trouvé, même à titre de prétexte, dans la conscience populaire, cet argument tout préparé que l'adversaire avait donné l'exemple. (Cet état moral, la défaite ne l'a d'ailleurs pas modifié. On est stupéfait, lorsqu'on reprend contact avec l'Allemand moyen, qui donna son adhésion à Hitler et continue de former la masse du peuple, de constater en lui l'absence de tout sentiment de culpabilité. « Vous en avez fait autant! » vous répond-il, si vous avez su le mettre en confiance.)

Fascisme et nazisme abattus — tout au moins leurs constructions politiques — le totalitarisme communiste demeure comme l'ennemi numéro 1 de la liberté. Vous avez donc tout à fait raison d'écrire : « C'est toujours selon la Terreur commu-

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 4 et 5.

niste, et en fonction d'elle, que toutes les nations du monde « civilisé » sont obligées de se situer. » Mais je ne crois pas que les régimes « libéraux » se trouvent obligatoirement placés devant le dilemme que vous leur présentez : « Dans ces pays, écrivez-vous, la singularité de la situation résulte de ce que leur régime politique, et les principes dont il s'inspire, les astreint à user de tous les ménagements légaux à l'égard d'adversaires qui sont parfaitement libérés de tout souci de légalité, etc... (p. 598). » Et vous concluez que les gouvernements libéraux n'ont pas d'autre alternative que de « tendre les poignets et la nuque aux exécuteurs communistes, ou se défendre contre la terreur par les moyens de la contre-terreur, c'est-à-dire de cesser d'être libéraux, ou de cesser d'être ». En bref, vous ne voyez pas à la démocratie libérale d'autre choix que le suicide « idéologique » ou le suicide réel.

Il y a là, me semble-t-il, une conception imparfaite de la doctrine libérale. Le devoir d'un régime de liberté conséquent avec ses principes lui commande précisément d'interdire l'existence de toute organisation politique qui représente une menace mortelle pour la liberté. Dans une démocratie libérale conséquente, toutes les opinions sont libres... sauf précisément l'opinion qui nie cette liberté des opinions, fondement même du régime. Nous ne pouvons accorder l'existence à un parti d'opposition que s'il nous reconnaît lui-même l'existence le jour où, de l'opposition, il passera au pouvoir.

D'autre part, la démocratie n'est pas du tout obligée de se défendre contre la Terreur par la contre-Terreur. Lui suffisent les moyens légaux et constitutionnels qui lui font précisément un devoir d'interdire le recours à la Terreur. « Nous vivons, écrivez-vous, dans un monde où la moitié des hommes admet l'extermination de l'autre moitié comme la seule chance raisonnable d'échapper elle-même à l'extermination (p. 593). » Il se peut, en effet, que les deux moitiés du monde soient arrivées à sentir de la sorte. C'est par la même méconnaissance de la vraie doctrine démocratique, laquelle demande non pas d'exterminer mais de persuader l'adversaire (1). Et il est bien exact qu'il est plus facile d'égorger son contradicteur que de le con-

(1) Vous voyez que j'emploie indifféremment « démocratique » pour « libéral ». Ce n'est point par une confusion involontaire. Je tiens qu'il n'est de vraie démocratie que libérale, et que la soi-disant démocratie « populaire » du parti unique est une dérision. Mais la place manque ici pour développer convenablement une telle opinion.

vertir. Mais la vraie démocratie, au contraire du préjugé courant, n'est pas un régime de facilité. D'où il découle également qu'elle n'est pas, non plus, un régime de « poires ». Si les régimes de Terreur recherchent l'extermination de l'adversaire, la démocratie se contente de mettre les terroristes dans l'impossibilité de nuire. Il y a loin de là jusqu'à un régime de contre-Terreur.

*

Les communistes nous disent que leur révolution étant une révolution économique et sociale, elle se doit d'être totalitaire et violente sous peine d'échouer. C'est là leur erreur. Personnellement, je tiens les nationalisations pour un faux progrès, pour préjudiciables à ce même bien public qu'elles entendent — sincèrement, je l'admets — poursuivre. Que les nationalisations aient été régulièrement votées par un Parlement démocratique, je m'incline devant le désir de la majorité. Mais il va de soi que ce régime me laisse libre de continuer à défendre mon point de vue devant l'opinion publique. Si, à l'expérience, les nationalisations sont une réussite, je m'inclinerai d'autant plus volontiers que j'en bénéficierai en tant que citoyen.

Mais supposons qu'un jour l'expérience me donne raison, que l'entreprise étatisée s'avère, comme je le crois, moins efficiente, plus coûteuse à la collectivité que l'entreprise privée, la chance demeure que, ce jour-là, il se forme une nouvelle majorité pour réparer l'erreur commise — en toute bonne foi — par l'ancienne. Mais si nous avons réalisé les nationalisations par la violence, si nous avons creusé un fossé de sang entre nous et l'opposition, nous ne pourrons revenir sur notre erreur, même si l'expérience devait nous la montrer flagrante. Nous avons joué notre vie sur la réforme, et désormais ce n'est plus la réforme mais notre vie même qui est l'enjeu de la partie. Et nous voilà obligés d'interdire la prédication d'aucune doctrine économique autre que la nôtre, et de voir dans les partisans de telles doctrines des ennemis mortels qu'il nous faut exterminer, de crainte qu'eux-mêmes ne nous exterminent.

Tout le mal vient de cette croyance dans l'efficacité de la violence. Croyance strictement imbécile, mais si commune aujourd'hui qu'on peut douter en effet qu'il soit possible de la déraciner des esprits. Jamais la jeunesse ne rendit un culte plus unanime au mythe de la révolution, laquelle elle ne sépare pas, bien entendu, de la violence; et les fascistes et les nazis eux-mêmes se disaient « révolutionnaires ».

Or il ne faut pas se lasser de répéter que seule « l'évolution » est féconde, et qu'aucun bien réel ne résulta jamais de l'emploi de la violence. Il y a là un formidable travail moral à réaliser. La Terreur de 1793 a failli tuer la Révolution de 1789. Loin d'avoir, comme elle s'en flattait, sauvé la liberté, elle lui a porté un coup dont aujourd'hui même elle ne s'est pas encore remise. Elle est sans doute responsable des deux réactions napoléoniennes et des deux Restaurations. La vraie Révolution française se fit dans la nuit du 4 Août, lorsque la classe au pouvoir renonça de plein gré aux privilèges féodaux — les seuls qui n'aient plus été remis en question. On n'attache pas l'attention qu'il mérite au fait que le père des Droits de l'Homme et du drapeau tricolore fut le marquis de La Fayette, fils de la noblesse la plus ancienne. C'est sur le plan même où elle prétend être utile, celui du progrès social, que toute révolution violente est néfaste. Au risque de faire crier au paradoxe, il faut proclamer que les soi-disant « révolutionnaires » sont de dangereux ennemis du peuple et du bien public. Ce n'est pas grâce à la violence mais en dépit d'elle que tout progrès social s'est opéré. Seules les révolutions spirituelles sont efficaces, qui exigent une « conversion », une transformation intérieure où la violence physique n'a point de part.

Nous aurons sans doute du mal à convaincre les violents eux-mêmes. Comme nous allons le voir, c'est leur tempérament qui parle derrière leur idéologie. Mais ils deviennent surtout dangereux par les masses qu'ils entraînent à leur suite. C'est sur elles que notre effort doit porter, parce qu'elles croient de bonne foi courir à plus de bonheur.

*

Recherchant les origines de la Terreur actuelle, vous remontez jusqu'à la Terreur de 1793 : « Cette Terreur, écrivez-vous, qui fut, dans l'histoire moderne, le premier exemple de la méthode gouvernementale d'extermination appliquée à une classe dépossédée, à une minorité vaincue (p. 602) ». Permettez-moi de ne pas vous suivre non plus tout à fait jusque-là. Vous-même citez, tout de suite après, l'exemple des guerres de religion, qui est évidemment le premier à sauter à la mémoire, mais, objectez-vous : « Les guerres de religion, qui étaient affreuses, étaient des guerres, les excès qui s'y commettaient étaient de l'ordre de la violence guerrière, alimentée par le fanatisme et la brutalité des soldats d'aventure — viols, incendies, massacres,— non de la Terreur méthodique ».

Il ne me semble pas que l'argument soit tout à fait convaincant. La Terreur s'exerça non seulement à l'égard de la classe dépossédée mais de révolutionnaires authentiques comme Danton, Camille Desmoulins et nombre d'autres. C'est pour un délit d'opinion que l'on tuait, sous la Terreur comme dans les guerres de religion, et la révocation de l'Édit de Nantes peupla l'Europe d'émigrés comme les révolutions politiques d'aujourd'hui. La Terreur de 1793 ne se présentait pas tant comme une méthode gouvernementale que comme une méthode de combat dans la guerre civile et la guerre étrangère. Elle ne dura somme toute qu'un peu plus d'un an, et les forces de liberté qui conduisirent au 9 Thermidor 1794 jaillirent du sein même de la Convention, dans l'histoire de laquelle la Terreur figure seulement un sanglant intermède.

Beaucoup plus topique me paraît votre question : pourquoi, la Révolution étant en danger, décida-t-on qu'il fallait la défendre « par tous les moyens, alors que le régime traditionnel, le régime de la monarchie et de l'aristocratie terrienne, n'a pas songé, lui, à se défendre par tous les moyens? » Je crois que nous touchons bien là le point névralgique du débat, et que vous avez raison de nous désigner le domaine de la psychanalyse comme celui où nous avons quelque chance de trouver la réponse à la question ainsi posée. *Pourquoi par tous les moyens?* Le marxisme se flatte d'avoir introduit la méthode scientifique dans la sociologie et l'histoire. Nous pensons que l'on pourrait y introduire, non moins fructueusement, la psychologie.

Ce sont les tempéraments qui comptent. Les hommes peuvent utiliser les idéologies les plus diverses comme masques au même tempérament. Ainsi, la foi que les violents proclament dans l'efficacité de la violence — foi qui peut être sincère — n'est que le vêtement doctrinal d'une *libido*, d'un penchant naturel. Qu'ils se servent d'une idéologie « de droite » ou « de gauche », les violents sont des frères ennemis que meut en réalité le même instinct : assouvir leur besoin de haine, leur appétit de destruction. Dans cette optique-là, il importe alors assez peu à la société que ce soit telle ou telle idéologie qu'ils prétendent défendre, ils constituent pour elle le même danger.

Par tous les moyens! A cette opinion reconnaissons le terroriste type — dans tous les camps. Si les révolutions violentes sont à écarter, c'est notamment parce que, relâchant la pression sociale qui, en période normale, maintient les tempéraments terroristes au fond, elles leur permettent de venir à la surface.

La situation actuelle se distingue par la masse impressionnante des adeptes que les violents ont réussi à gagner à leurs idéologies. Idéologies masquées dont il arrive, je le répète, qu'ils soient eux-mêmes les premières dupes. Robespierre, Saint-Just étaient des « incorruptibles », des « purs », sincèrement convaincus que la vertu et la liberté ne seraient point sauvées par d'autres moyens que les leurs; et Hitler, qui a conduit l'Allemagne à la plus épouvantable catastrophe de son histoire, était persuadé qu'elle ne pouvait trouver d'autre sauveur que lui.

Quant à nous autres, nous croyons pouvoir tirer de l'étude objective et « réaliste » de l'Histoire assez d'exemples pour nous permettre de poser ce principe : quiconque soutient que tous les moyens sont bons est un malfaiteur public qu'il importe d'enfermer.

*

Si nous quittons le domaine des principes pour celui de la pratique, peut-on endiguer la vague de terreur qui menace aujourd'hui de submerger le monde? Vous répondez : oui! pour votre part, et avec juste raison : « L'homme, écrivez-vous, garde le pouvoir, en face de toute circonstance de l'Histoire, de dire oui ou non, il garde le pouvoir d'infléchir le déterminisme des choses, et d'empêcher que l'Histoire ne devienne Destin (p. 591) ». Je voudrais seulement que votre oui fût encore plus catégorique : « Pour le cas où nous y pourrions quelque chose, écrivez-vous, et même pour le cas où nous n'y pourrions rien. » Non! refusons-nous, sciemment, à envisager ce dernier cas. L'homme peut *toujours* quelque chose. Le déterminisme historique n'est pas une des moindres erreurs enracinées par la prédication marxiste, et le rôle même joué par Marx dans l'histoire du dernier siècle inflige le démenti le plus éclatant à sa doctrine.

Mais je ne crois pas que nous trouvions notre solution dans l'instinctif mouvement de bascule auquel on a obéi jusqu'ici, et qui consiste à faire contrepoids à l'extrême-gauche par l'extrême-droite, et vice-versa. Si salut il y a, il faut le rechercher dans un mouvement centrifuge, dans une offensive du centre vers les ailes. Ce monde où une moitié des hommes ne voit le salut que dans l'extermination de l'autre moitié, il faut le changer en un monde où un noyau compact de démocrates, qui ont repris conscience de leur véritable idéal de liberté, sépare deux ailes d'extrémistes qui, eux, chercheraient à s'exterminer si on les laissait venir au contact. De tout temps

les fanatiques ont réclamé que l'on brûle les hérétiques; et ils l'ont fait chaque fois qu'ils ont réussi à s'installer au pouvoir.

Est-ce à dire que nous militions pour une domination des tièdes? La violence écartée, il y a place pour une sainte indignation. Nous appelons la révolution du bon sens. Le seul fanatisme défendable est celui de la tolérance; le seul extrémisme, de la mesure. Nous ne reprochons pas leur foi aux violents, mais de vouloir l'imposer par la violence. L'imbécillité... non! pas de violence : l'erreur fatale c'est de croire que la violence puisse jamais aider à la propagation d'aucune foi. On peut propager de la sorte un culte, mais entre le culte et la religion baye cet infranchissable abîme qui sépare la lettre morte de l'esprit vivant; les cultes sont mortels, comme sans doute les civilisations, seule la religion est éternelle. Que la révolution du bon sens ne soit pas une solution de facilité nous le savons de reste puisque, encore un coup, on a plus tôt fait d'assommer son adversaire que de le convertir. Mais les extrémistes, eux aussi, prétendent avoir le mépris de la facilité.

Il faut mener ce travail de conversion en partant du centre, de manière à gagner progressivement sur le champ des extrémistes, jusqu'à les réduire à une poignée de monomanes sans influence sociale. Il est donc nécessaire de reprendre ce combat des philosophes du XVIII[e] pour les lumières et la liberté, il faut refaire cette Révolution française que la Terreur a tant compromise. Et pour cela, de nouveau s'adresser au peuple, mais en lui montrant l'absurdité *pratique* de toute politique de violence, laquelle n'a d'intérêt que pour les meneurs dont elle assouvit les rancunes et l'appétit de domination.

Ainsi pourra-t-on arriver un jour à interdire légalement la prédication de toute doctrine de violence, l'existence de tout parti politique extrémiste. Et il n'y aura aucune violence dans cette interdiction qui exprimera la volonté d'une majorité d'hommes libres et tolérants, puisque encore une fois ceux-ci ne recherchent pas l'extermination des fanatiques mais se contentent de les mettre dans l'impossibilité de nuire à autrui; au lieu que le fanatique, c'est bien *l'extermination* de l'adversaire qu'il poursuit.

ARMAND PIERHAL.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Août 1948

Dépôt légal : 3e trim. 1948

